LE

CONSEILLER D'ÉTAT.

VIII.

—

Une Affaire.

On était déjà aux premiers jours de septembre, on avait mis une nouvelle enseigne à la monarchie, et celle-ci, comme tout magasin qui ouvre sur nouveaux frais, promettait aux chalands de leur donner un assortiment de

lois et de libertés superfines au plus juste prix et d'un excellent user. Ce que l'on a tenu des promesses de ces magnifiques prospectus ne regarde pas ce livre, et c'est seulement comme date que nous les rappelons.

A cette époque, dans la maison de Lubois deux explications avaient lieu à la fois, l'une dans le cabinet du notaire, l'autre dans la chambre de Camille, la première entre Alphonse et Camisard, la seconde entre le vieux Launay et sa nièce.

— Oui, disait Camisard, je ne pense pas que cela vous gêne ; ainsi je vous serai fort obligé de mettre très prochainement à ma disposition les deux cent mille francs que je vous avais prié de me placer il y a deux mois.

— Quand il vous plaira, répondit Alphonse en jouant l'indifférence ; mais est-ce que vous êtes de ceux qui s'imaginent que la révolution de juillet fera faire faillite à la France ?

— Moi ! C'est un événement que j'ai prévu depuis bien long-temps et que je considère

comme le point de départ d'une ère de véritable prospérité pour le pays.

— Serait-ce donc que vos opinions bien connues vous font craindre une destitution, et que vous voulez suivre les Bourbons en Angleterre ?

— Mes opinions! dit Camisard d'un air étonné, mes opinions sont celles de tout honnête homme. J'ai servi l'Empire tant qu'il a fait au dehors la gloire de la France et sa fortune au dedans. J'ai accueilli la restauration, parce qu'elle nous ramenait une paix nécessaire à nos familles et à nos industries ruinées ; j'aime et je sers la révolution de juillet, parce qu'elle nous promet les libertés pour lesquelles nous sommes enfin assez mûrs aujourd'hui. En êtes-vous, mon cher de Lubois, à cette sottise d'opinion inamovible qui s'attache à un homme ou à une famille, et se voue à eux et les suit dans quelque route qu'ils prennent, bonne ou mauvaise? Ces fidélités, croyez-moi, ne servent qu'à deux espèces d'hommes, les niais ou

les fripons. Les honnêtes gens sont fidèles à leur pays avant tout ; si on refuse mes services, je me retirerai, mais je les crois déjà acceptés.

— Vous les avez donc offerts ?

— C'était mon devoir.

— Pourquoi donc alors retirer vos fonds ? les placemens sont difficiles, répliqua de Lubois, qui discutait, pour savoir si c'était méfiance de sa solvabilité qui faisait agir Camisard, plutôt que pour connaître l'emploi qu'il voulait faire de ses capitaux.

— Que voulez-vous, dit le conseiller d'état, je suis pris de la maladie de la propriété ; j'en trouve une à ma convenance à une trentaine de lieues de Paris, et je crois que je puis faire une bonne affaire.

— Soit, reprit le notaire, quand vous convient-il de rentrer dans vos fonds ?

— Mais, le plus tôt possible ; si vous voulez, je passerai après-demain.

A ce mot, Lubois avait pâli ; Camisard s'en aperçut ; mais, malgré les soupçons qui avaient

amené sa demande et que confirma le trouble d'Alphonse, il ne montra rien de ses craintes. Forcer de Lubois à avouer qu'il était gêné, c'était se mettre dans la nécessité de rompre avec lui en se montrant exigeant, ou de se prêter à des arrangemens, si le notaire en proposait. Le conseiller d'état, en continuant à traiter de Lubois comme s'il n'eût pas douté du bon état de ses affaires, prévenait ce double danger. Il connaissait la vanité d'Alphonse : elle eût peut-être cédé vis-à-vis de Camisard, à des alarmes hautement manifestées, mais, en présence de cette confiance, elle n'avait garde de faire le premier pas. Ce fut donc malgré sa résolution d'atermoyer avec le conseiller d'état que de Lubois lui répondit :

— Eh bien, ce sera pour après-demain.

Camisard savait de science certaine que les affaires de de Lubois étaient tout au moins embarrassées. Les riches familles du haut faubourg, soit par crainte véritable, soit par mauvais vouloir contre la révolution de juillet,

retiraient leurs fonds de toutes les caisses où elles les avaient déposés; de Lubois avait eu sa bonne part de tous ces remboursemens. Les premiers avaient été faits sur l'heure, mais les autres avaient souffert des délais; il avait fallu parler de placemens faits sans l'autorisation des dépositaires, de prêts qui demandaient quelques jours pour rentrer; cependant tout avait été couvert; les fonds des uns servant sans doute à payer les autres. Camisard, qui était absent de Paris durant les premiers jours de la révolution, fut averti chez madame de Brémont de la tactique du noble faubourg. Il revint à Paris pour s'y conformer. En y arrivant, il apprit le second mot d'ordre du parti, c'était de ne se démettre d'aucun emploi. Cela servait à la fois, à voir comment iraient les affaires, et, au besoin, à les empêcher d'aller.

Dans les premiers momens de la révolution de juillet, de Lubois avait chanté ses louanges, et ses nobles cliens, sans paraître y

trouver rien à redire, n'avaient pas laissé de l'en punir par les petites insinuations malveillantes que permettaient les retards du notaire. Camisard était donc arrivé véritablement alarmé chez de Lubois et il en sortit plus alarmé encore : ce n'était pas sans raison. De Lubois avait fait des pertes considérables en spéculant pour son propre compte sur les terrains ; d'abord, il les avait dissimulées, grâce à cette masse de fonds qui se succèdent et se remplacent dans la caisse d'un notaire en crédit*. De Lubois eût pu même les réparer par une rigou-

* Faut-il expliquer à nos lecteurs comment cela peut se faire? Le voici. Je suppose un notaire qui reçoit cent mille francs pour les placer sur hypothèques. Il s'en sert pendant trois mois pour ses affaires sans trouver un placement convenable, et il les perd. Lorsqu'il faut en finir, le placement se trouve; mais, comme les cent mille francs ont été dévorés, on prend les fonds des dépositaires qui ont été reçus après ces premiers cent mille francs; on remplace ceux-ci par ceux qui viennent ensuite, et, avec un peu d'habileté, on peut faire durer cela très long-temps. On comprend comment notre notaire se trouve au bout de son rouleau.

reuse économie, en restituant à la caisse les emprunts qu'il lui avait faits, mais ses dépenses pour Césarine avaient considérablement augmenté le déficit, et il en était à devoir plus qu'il ne pouvait rendre, lorsque Camisard redemanda ses fonds. De Lubois avait pensé, qu'en qualité d'ami, le conseiller d'état serait accommodant. Alphonse établit ses comptes, il vit qu'en remboursant Camisard, il demeurait complétement sans ressource pour restituer les autres depôts qui pouvaient chaque jour être réclamés, et, en désespoir de cause, il se décida à s'ouvrir à Camisard et à lui demander du temps. Pendant qu'Alphonse faisait ces tristes réflexions dans son cabinet, voici ce qui se passait dans la chambre de sa femme.

Camille était encore étendue sur sa chaise longue. Devant elle deux lettres étaient ouvertes. L'une était d'Alicia et venait de Rome; la jeune artiste annonçait son retour en France. L'autre était d'Antoni; il avait obéi à Camille, et lui en envoyait la preuve. Cette preuve

était une lettre de Césarine, où se trouvaient des manières de parler d'amour qui avaient plus d'une fois fait rougir Camille. Depuis un mois Antoni avait frappé vainement à la porte de madame de Lubois. Renfermée dans son appartement, elle se refusait à toute visite, sous prétexte d'une grave indisposition. Cette indisposition était la foulure qu'elle s'était donnée dans la nuit du 29 juillet et dont elle souffrait encore.

Rentrée dans sa maison, Camille avait trouvé ses domestiques concertant une réponse à faire à M. de Lubois sur la disparition de sa femme. Alphonse était remonté chez lui par un escalier dérobé, et n'avait pas encore quitté son appartement pour rassurer Camille. Madame de Lubois les trouvant assemblés, s'informa si son mari l'avait demandée. Lorsqu'elle apprit par leur réponse, qu'il n'était pas encore venu chez elle, elle leur recommanda de se taire sur sa sortie, et, courant dans sa chambre, elle se déshabilla rapidement et se mit dans son

lit. Tout cela fut fait, à proprement dire, sans réflexion, mais sous l'empire de cette indignation que lui causait la conduite d'Alphonse, sous l'empire du dernier mot de Maurice. Camille n'avait à ce moment ni le temps de prendre une résolution, ni la force d'avoir une scène avec son mari. Elle crut, en se taisant, se mettre à l'abri des récriminations imprudentes auxquelles sa colère pourrait se laisser emporter, et puis, il faut le dire, elle était arrivée à cette lassitude du corps et d'esprit, où l'on paierait de sa vie quelques heures de repos.

Ainsi quand son mari entra dans sa chambre, elle le reçut simplement. Mais Alphonse ayant remarqué son air de souffrance, lui en demanda la cause. Elle répondit la moitié de la vérité; elle dit que, poussée par une folle curiosité, elle avait essayé de sortir, et qu'à la première barricade qu'elle avait rencontrée, elle s'était foulée le pied. La vanité de de Lu bois devina un peu de l'autre moitié de la vé-

rité, car il reprit : — Quoi, c'est par simple curiosité que vous êtes sortie ?

— Par simple curiosité, répondit Camille.

— Oh ! la pauvre femme, pensa Alphonse avec une vanité à souffleter, elle ne veut pas m'avouer que c'est pour moi. Allons, il faut lui pardonner, car véritablement je suis un indigne trompeur.

Dans cette disposition d'esprit, il demeura assez long-temps à côté de sa femme, et daigna presque excuser son absence, en lui faisant le récit de toutes les belles choses qu'il avait vues ou faites. Tout le pouvoir de Camille sur elle-même suffit à peine à lui faire garder le silence pendant les impudens récits de de Lubois. Elle crut avoir beaucoup gagné sur ses emportemens, et s'être montrée généreuse envers son mari, en ne lui criant pas à chaque parole : mensonge ! détestable mensonge. L'imprudente ne vit pas qu'elle le laissait se dégrader vis-à-vis d'elle en l'écoutant, tandis qu'il ajoutait à tous les vices qu'elle avait à

lui reprocher le dernier et le plus méprisable de tous aux yeux d'une femme, le vice de la vanterie en fait de courage. Parce que dans les premiers mouvemens de dégoût que lui inspira Alphonse par ses lâches fanfaronnades, elle ne reporta pas sa pensée sur l'homme qui venait de la secourir et qui avait donné tant de preuves de ce courage, elle oublia qu'un jour elle ferait cette comparaison, et que Maurice grandirait à ses yeux de tout l'abaissement où descendait son mari.

Alphonse, piqué du peu d'effet qu'il produisait, se retira mécontent; Camille demeura seule avec tout ce qu'elle avait de pensées confuses. Le lendemain, quand elle songea à l'explication qu'elle voulait avoir avec son mari, elle recula devant l'idée de lui dire en face : Vous m'avez menti. C'est un sentiment commun à toutes les âmes élevées de ne pas oser trop humilier les plus coupables. Elles sentent, qu'en leur montrant combien ils ont mérité tous les mépris, on peut leur arracher

ce reste de pudeur qui les empêche de se parer de leurs vices. Camille ne voulut pas ramener cette scène où Alphonse, accusé d'avoir eu une maîtresse, avait hautement répondu que c'était vrai. — Mon Dieu, se disait-elle, si je lui disais ce que je sais, peut être s'en vanterait-il... et alors... alors... je le mépriserais. Camille le méprisait déjà.

Elle passa ainsi tout un mois entre les douleurs de son incertitude, sur la conduite qu'elle avait à suivre, et les souffrances très vives de sa blessure; son mari, également occupé de ses affaires, qui devenaient difficiles, et de ses plaisirs sans frein, la voyait à peine quelques minutes par hasard. Ce fut donc tout un mois de solitude pour Camille, où elle eut le loisir du jour pour penser tristement, les heures d'insomnie pour subir la pensée fiévreuse qui s'empare alors de nous. Ainsi, durant le jour, la conduite de Maurice, sa dernière parole, lui venaient à l'esprit : — Il m'aime, se disait-elle, il l'a dit; mensonge, ou plutôt calcul; il sait ma

position, et veut en profiter. Cependant, son accent était vrai. C'était le cri du torturé à qui son extrême souffrance desserre les lèvres, et qui laisse échapper sa plainte contre la volonté de son âme... Oui, il m'aime... Et puis, toute sa conduite à mon égard... Je n'en puis douter .... il m'aime. Indigne amour! celui d'un homme mêlé à ces intrigues où mon mari se perd, celui d'un homme peut-être sans honneur!..... C'est mon mari qui me l'a dit; s'il l'avait calomnié... rien ne m'assure qu'il m'ait dit vrai..... Il y a dans cet homme quelque chose de si élevé..... Allons, que m'importe tout cela; qu'il m'aime ou ne m'aime pas, qu'il soit digne d'estime ou de mépris, je ne le reverrai jamais! jamais!... Alors, elle prenait un livre, lisait, et forçait son attention à s'attacher hors d'elle-même.

Mais quand venait la nuit, quand venaient ces heures fatigantes passées sur un lit brûlant et sans sommeil, alors l'image de Maurice se dressait à son chevet. Cette image la regardait

fixement, elle lui répétait d'une voix lente et creuse ce mot : Je suis jaloux ! elle lui tenait mille discours, elle lui disait : — Je t'aime; voilà long-temps que tu le sais, et tu l'as deviné au premier jour où tu me rencontras entre toi et ta rivale; tu l'as appris par tous ceux qui te disaient comment je prenais partout ta défense; tu l'as vu quand je t'ai soutenue dans ta course pénible... Je te l'ai dit... tu le sais, je t'aime... et toi, dans ton cœur, tu m'aimes aussi... tu te débats... tu cherches un asile, et tu n'en as plus... Viens, viens...

Et Camille alors se levait sur son séant pour échapper à cette fantastique interrogation, où elle-même se faisait ces questions sous la figure de Maurice; elle quittait son lit, ouvrait ses fenêtres en croyant refroidir sa pensée aux fraîcheurs de la nuit; elle s'inondait la tête et le visage, et, le corps glacé, elle essayait d'un sommeil où Maurice revenait encore.

Alors, c'étaient des rêves affreux... c'étaient les combats de juillet... c'était du sang, où

gisait son mari, où gisait Maurice, où elle tombait aussi, poussée par Césarine. Elle s'éveillait en sursaut, ne sachant où fuir la veille, où fuir le sommeil; alors, elle pleurait, et les larmes, cette sainte rosée du ciel, la calmant un peu, elle gagnait une heure de repos et d'oubli, et s'éveillait pour recommencer.

Son indisposition, qui, seule, eût été une souffrance aiguë, devint, parmi tous ces tourmens, une maladie fâcheuse. Un mois suffit à maigrir Camille, à creuser ses joues et ses yeux. Souvent, et lorsqu'on lui remettait les cartes de visite laissées à sa porte, elle désira y trouver celle de Maurice. Ce n'était pas pour avoir une attention de lui, c'était pour avoir le droit de lui en vouloir; c'était pour trouver, dans cette hardiesse à se présenter chez elle, une sorte de déclaration qu'il espérait quelque chose de l'aveu qu'il avait fait; et, devant cette espérance, Camille se fût trouvée forte; elle l'eût tournée en insulte pour sa vertu, elle se fût réfugiée dans son orgueil. Mais rien n'était

venu; Maurice ne s'était pas présenté. Ce n'était pas lui qu'elle avait à combattre, c'était elle-même : la lutte était bien plus terrible.

Le matin du jour où Camisard avait redemandé ses fonds à de Lubois, Camille avait reçu la lettre d'Alicia qui lui annonçait son prochain retour, et celle d'Antoni, qui lui envoyait le billet de Césarine. Elle pensait à l'usage qu'elle pourrait en faire maintenant, et avait pris à peu près la résolution d'attendre le retour d'Alicia pour se concerter avec elle, lorsque ses réflexions furent interrompues par une singulière visite. C'était celle de M. Launay. Le brave homme était entré bien plus embarrassé du regard impertinent du domestique qui l'annonça, que de l'accueil qu'il recevrait de sa nièce.

— Quoi ! c'est vous ! lui dit Camille en lui tendant la main ; combien je vous remercie de votre visite !

— Il n'y a pas trop de quoi, parce que je viens un peu pour vous demander un service.

— Je vous le rendrai, si cela m'est possible. Asseyez-vous, et causons.

— Je me serais bien adressé à votre mari, dit Launay; mais, outre que nous *n'accordons* pas ensemble, il aurait fallu lui dire des raisons que vous entendrez bien mieux.

— Voyons, répondit Camille, à défaut d'intelligence, je vous promets ma bonne volonté.

— D'abord, il faut que vous sachiez que Charles a quitté sa place d'inspecteur des postes que je lui avais obtenue, c'est-à-dire achetée; parce que, voyez-vous, il y en a un tas que le gouvernement voulait destituer de leur place, et qui ont donné leur démission moyennant *quibus*; si bien que j'en ai eu une pour Charles. Ça lui allait; toujours sur les grandes routes : il aime les chevaux, le train, il faisait les cent diables; mais, bernique, ça n'a duré qu'un mois; il a quitté, et voilà mes douze mille francs enfoncés. C'est honnête comme ça; mais c'est pas assez pour monsieur, et, sous prétexte qu'il sait que j'ai de l'argent

comptant, il me persécute pour lui donner une dot.

— Il veut se marier? dit Camille, ce n'est pas si déraisonnable.

— De vrai, mais il veut épouser cette gueuse, cette... Pardon, mais c'est un père qui parle. Enfin, il veut épouser cette gueuse de Césarine.

— Césarine! dit Camille plus étourdie du nom que de l'épithète, oui, je me rappelle... vous en avez parlé cette nuit où...

— A propos, comment va votre pied?

— Vous voyez, je n'ai pas encore pu sortir.

— C'est-y étonnant, vous êtes comme ce pauvre M. Maurice; vous devez savoir ça, qu'il s'est rompu un vaisseau en faisant un effort; je ne sais comment il m'a expliqué ça; enfin, toujours est-il qu'il n'est pas sorti depuis un mois.

— D'où savez-vous cela? dit Camille en l'interrompant vivement, et tristement étonnée de cette nouvelle.

— Je le sais de lui-même ; c'est que, voyez-vous, j'ai été le voir...

En ce moment on annonça Camisard qui, ayant appris de Lubois l'indisposition de sa femme, venait savoir de ses nouvelles. Après les questions, les réponses, les plaintes d'usage, Launay continua...

— Comme je vous disais, j'étais allé chez M. Maurice un peu pour le consulter sur ce qu'il connaît cette engeance de Césarine, et à cause que c'est lui qui a été son premier... et que c'est toujours sur une sorte d'autorité paternelle sur ces gueuses-là... Pour en revenir, donc, j'étais allé chez M. Maurice un peu pour le consulter, et un peu aussi pour savoir de vos nouvelles.

— Des nouvelles de madame, chez M. Maurice ! dit Camisard étonné.

Camille parut interdite ; Launay le vit, et le conseiller d'état le remarqua ; l'oncle, voulant réparer la sottise qu'il croyait avoir faite, ajouta :

— De ses nouvelles, ou quelque chose comme ça; parce qu'enfin, à cause de ce qui est arrivé dans cette nuit du 29 juillet, je me suis dit : M. Maurice est un homme bien élevé, très galant qui aura été s'informer comment va le pied de ma nièce. Il me semble qu'il ne faut pas ricaner pour ça, monsieur, et que ce n'est pas plus bête qu'autre chose.

— Pardon, mon oncle, reprit Camille d'un air qui s'adressait plutôt à Camisard qu'à Launay, c'est que monsieur ignore que c'est devant votre porte que je me suis blessée, et que c'est M. Lambert, que j'y ai rencontré, *très par hasard*, qui a eu l'obligeance de me ramener.

— En effet, répliqua méchamment le conseiller d'état, je ne savais que ce que m'avait dit de Lubois. Le vrai sens que le ton donnait aux paroles était : Je n'en savais pas plus que votre mari, qui ne savait pas cela.

Camille éprouva une vive contrariété : s'expliquer, c'était s'excuser; s'excuser, c'était

craindre de paraître coupable; se taire, ouvrait la carrière aux soupçons : elle espéra que Launay donnerait, tout en parlant, les éclaircissemens qu'elle désirait sans vouloir les fournir elle-même, et elle le remit dans sa conversation.

— Vous êtes donc allé chez M. Maurice ?

— Oui, vraiment ; et imaginez-vous ma surprise quand je l'ai trouvé dans cet état : le pauvre garçon était pâle à faire frémir; il crachait le sang, et ne pouvait se tenir sur ses pieds. J'allais lui demander de vos nouvelles, et c'est lui qui m'a demandé des vôtres. J'ai pas trop su que lui répondre ; c'est alors qu'il m'a conté qu'en voulant déranger une grosse pierre qui lui barrait le passage, il avait fait un effort si violent, qu'un moment après il était tombé par terre sans connaissance. C'est des passans qui l'ont ramassé et rapporté chez lui, et voilà un mois qu'il ne peut pas se remettre.

Camille écoutait tristement ce récit ; elle y trouva cependant une sorte de consolation;

elle fut heureuse d'apprendre, que c'était par empêchement physique que Maurice ne s'était pas présenté chez elle, et non par une retenue qui eût attesté un si profond respect pour elle, au milieu de tant d'amour.

Elle préféra le savoir mourant : Sentiment cruel qui ne pouvait naître dans l'âme de Camille, que parce qu'elle avait grand besoin, sans doute, que cet homme ne fût pas plus qu'irréprochable. Elle ne le garda pas longtemps. Camisard avait trop bien regardé le visage de Camille pour ne pas y deviner quelque chose; il voulut en savoir davantage.

— Et c'est M. Maurice, sans doute, qui vous a engagé à venir chez madame ?

— Lui, reprit Launay, bien au contraire, car, quand je lui ai dit que je voulais vous faire visite, il m'a dit qu'il suffirait d'envoyer quelqu'un; et, comme j'ai répondu que je viendrais moi-même, il m'a ajouté d'un air singulier : — Ne dites à personne que je suis malade, à personne au monde, je vous en prie.

On me croit absent ; le médecin m'a défendu de parler, de recevoir, et je ne veux pas être assiégé de visites. — Je suis parti sans vouloir l'ennuyer de mon affaire, car il avait l'air triste, et si je vous ai parlé de tout ça, c'est que je pense que ce n'est pas vous qui irez le tourmenter.

— Et c'est en remuant une pierre que M. Lambert s'est donné cet effort ? dit Camisard.

— C'est tout simple, répliqua Launay, ces jeunes gens, ça ne doute de rien, d'autant qu'il y avait trois jours qu'il fatiguait ; il a voulu faire plus fort que lui, et vlan, voilà comme arrive un malheur.

Camille venait d'apprendre d'où venait l'accident de Maurice : elle en était cause ; cette cause, il la cachait ; cet accident, il voulait qu'elle ne le connût pas, car c'était pour elle seule sans doute qu'avait été faite à Launay cette recommandation de se taire vis-à-vis de tout le monde, et Camille se dit alors : —

Pousse-t-il la générosité jusqu'à vouloir m'épargner d'être reconnaissante ? quelle âme est-ce donc que la sienne ? craint-il que je lui refuse même ce sentiment ? et n'ose-t-il s'en donner la certitude ?... Malheureux ! qu'il doit souffrir ! et moi, ingrate...

Une larme vint aux yeux de Camille trahir ces pensées, le regard du conseiller d'état l'y surprit, mais madame de Lubois ne put lui témoigner son mécontentement de cette indiscrète investigation, car Camisard détourna les yeux et dit à Launay :

— Et quel est cette affaire pour laquelle vous alliez consulter M. Maurice ?

— Peut-être, mon oncle ne veut le dire qu'à moi, dit vivement Camille, à qui le cœur bouillait de tout ce qu'elle devinait d'insolens commentaires sur sa conduite dans l'esprit de Camisard.

— Je comprends, fit Camisard en souriant, je me retire ; et avec une salutation ironique, il se leva pour sortir.

— Oh! mon Dieu, non, monsieur, reprit Launay, au contraire, vous êtes un homme d'affaires, vous me donnerez un bon avis; il s'agit tout simplement d'un placement d'argent.

Camisard s'arrêta à ce mot, l'œil et l'oreille ouverts, et reprit sa place. Camille se tut, voyant que son observation n'avait fait qu'accroître les soupçons de Camisard.

— Que ne vous adressez-vous à de Lubois? dit Camisard; il vous trouvera un placement solide, surtout s'il ne s'agit que d'une somme minime.

— Je ne sais si vous appelez minime une somme de deux cent cinquante mille francs.

La figure de Camisard s'épanouit, il lui sembla voir ses propres fonds aventurés lui revenir par les mains de Launay.

— C'est plus qu'il ne faut à de Lubois, dit imprudemment le conseiller d'état.

— Comment, plus qu'il ne lui faut? reprit Launay.

— Oui, fit Camisard en se reprenant; oui, plus qu'il ne lui faut, pour une opération où il y a cent pour cent à gagner, et dans laquelle vous pourriez vous intéresser.

— Merci des opérations, je sais ce qu'il en coûte. Une bonne hypothèque, voilà ce qu'il me faut à moi. Dailleurs, voyez-vous, je ne veux pas avoir d'argent libre; quand ce gredin, je parle de mon fils, sait que j'ai des écus quelque part, il me cajole, il me tourne, et enfin il me tire toujours des sommes; au lieu qu'une fois casés, bernique, il n'y a plus rien, et il s'en passera.

— Eh bien! confiez vos fonds à de Lubois, dit Camisard, il les fera valoir pour son compte.

— Merci encore, s'écria vivement M. Launay, je sais où il les ferait valoir. Je n'ai pas envie qu'ils arrivent par M. de Lubois où je ne veux pas que mon gueux de fils les envoie.

— Mon oncle!

— Excusez, ma nièce, c'est une parole en

l'air ; je ne dis rien contre personne, mais j'ai mon idée sur l'hypothèque.

— Eh bien ! dit Camille, j'en parlerai à mon mari, il vous trouvera cela.

— Tout de suite, n'est-ce pas ? parce que Charles est comme une âme damnée après moi. Je reviendrai vous voir demain.

Le vieux Launay sortit et Camisard se retira avec lui. Camille crut qu'il ne voulait pas avoir à s'expliquer avec elle sur ce qu'il pensait de sa rencontre avec Maurice. Elle se trompa, Camisard était dans ce moment préoccupé d'un bien autre intérêt. Il sortit donc avec Launay et pendant qu'ils remontaient ensemble les boulevarts, la conversation continua sur le sujet qu'ils traitaient avant. Camisard disait à Launay :

— Je suis désolé de ne pas avoir d'argent pour le prêter à de Lubois, d'autant que, quoiqu'il dépense beaucoup, il est au-dessus de ses affaires.

— Hum ! hum ! fit Launay.

— Et, d'ailleurs, je crois qu'il me donnerait une garantie qui vaut bien une hypothèque.

— Et laquelle ?

— Mais... celle de sa femme.

— De Camille ? Je ne sache pas qu'elle ait une fortune à elle, à moins qu'elle ne lui vienne du ciel.

— Et celle qui lui viendra de madame de Brémont ? un héritage dè soixante mille livres de rente !

— Bah ! !

— Vous ne le saviez pas ? repartit Camisard d'un air étonné, puis il reprit : Au fait, on n'en parle pas, à cause de la famille de madame de Brémont..... mais le testament est fait..... Madame de Brémont est bien vieille..... une santé délicate..... je crois que madame de Lubois héritera plus tôt qu'elle ne le voudrait... Adieu, monsieur..... je suis votre serviteur.

Et, tandis que Launay poursuivait son chemin, Camisard retournait sur ses pas, regagnait la rue Godot-de-Mauroy, et montait dans

le cabinet du notaire. Il en ferma soigneusement la porte, et dit sans préambule :

— Ecoutez, Lubois, vous êtes gêné pour me rendre mes fonds.....

— Moi, point du tout.

— Ne tergiversons pas : je veux vous sauver. Voici l'affaire qui se présente.

Tout aussitôt il l'expliqua à de Lubois; il lui dit les préventions de Launay, les insinuations qu'il lui avait adroitement glissées, et enfin la garantie qu'il supposait qu'on pourrait obtenir. Tant que parla Camisard, de Lubois le regarda, comme pour découvrir sa véritable pensée au fond de cette proposition. Ce n'est pas qu'elle lui répugnât, il la considérait comme un secours inespéré du ciel; mais il ne voulait pas se livrer à Camisard. D'ailleurs, le conseiller d'état, emporté par le désir d'être remboursé, avait trop vite joué, cartes sur table, le jeu des fripons avec Alphonse, vis-à-vis duquel il avait gardé jusque-là toutes les apparences d'une rigide sévérité de principes. De

Lubois sentait son avantage, et ne voulait pas le perdre.

— En avez-vous parlé à ma femme?

Le conseiller d'état avait, de son côté, deviné la tactique de Lubois, et ne lui permit pas de s'y tenir enfermé.

— Non, répondit-il; je ne lui ai pas parlé de la garantie qu'on peut lui demander, et sur laquelle Camille me consultera probablement pour apprendre ce que je sais des dispositions testamentaires de madame de Brémont.

— Et que lui direz-vous?

— Que je ne les crois pas favorables.

Ceci voulait dire : Si vous ne faites pas l'affaire avec moi et pour moi, vous ne la ferez pas. De Lubois garda un moment le silence.

— C'est deux cent cinquante mille francs que veut placer Launay? reprit-il.

—Oui, il vous restera cinquante mille francs: et le bruit que je ferai de l'exactitude de votre remboursement peut prévenir beaucoup de demandes.

— J'y ai bien pensé, dit de Lubois, toujours fort préoccupé; mais que dire à Camille?

— Est-ce qu'elle entend quelque chose aux affaires!

— Raison de plus, elle voudra des explications.

— On en donne... Et puis, j'y pense... elle sera plus docile que vous ne croyez, car elle vous a déjà un peu trompé.

Il s'arrêta.

— Comment? fit de Lubois.

— C'est inutile à vous dire, reprit Camisard..... Cependant..... oui, il faut que vous le sachiez..... cela ferait un mauvais effet vis-à-vis de Launay, s'il paraissait y avoir des secrets entre vous et votre femme.

Et il lui raconta comment il avait appris que c'était devant la porte de Launay que Camille s'était blessée, et que c'était Maurice qui l'avait ramenée chez elle.

— Maurice!..... s'écria de Lubois, Mau-

rice !..... dans la nuit du jeudi..... ah ! c'était elle !.....

— Que voulez-vous dire? reprit Camisard tout surpris de l'exaltation de Lubois.

— Rien, dit Alphonse... mais c'était elle... elle m'a reconnu... et lui... oh ! ce Maurice est un malheur pour moi... Je le hais, ce Maurice... mais elle... comment se fait-il ?... il faut qu'elle me dise comment cela est arrivé.

— Où diable allez-vous, dit Camisard en arrêtant de Lubois... vous aviseriez-vous d'être jaloux ?

— Jaloux ! moi ! répliqua Alphonse, moi ! et de qui ? de M. Maurice ? Ce n'est pas cela... mais je ne sais à quel propos ce monsieur s'est porté le censeur de toutes mes actions et le défenseur de ma femme, et il faut que je le trouve encore mêlé à cette circonstance...

— Mais qu'y a-t-il de si étonnant ? il a rencontré Camille chez Launay.

— Mais comment Camille était-elle chez Launay ?...

— Vous le saurez de lui-même, il revient demain, interrogez-le adroitement.

— Vous avez raison. Et quant à vos deux cent mille francs, ce sera pour après-demain.

— Oh ! maintenant, dit Camisard, après-demain ou dans huit jours... il ne faut pas mettre le pistolet sous la gorge du brave homme.

— Vous devriez voir Camille pour la préparer adroitement, reprit de Lubois après un moment de réflexion.

— Entre nous, avec une femme comme elle, je crois que la franchise est préférable, une demi-franchise, s'entend. Avouer votre embarras, sans en dire les causes précises... La révolution de juillet a déjà endossé plus d'un billet protesté... elle peut se charger de difficultés dans vos rentrées.

— C'est possible. Mais je crois que plus ma demande sera dégagée de préparations, moins Camille y verra clair. Une proposition bien droite la surprendra mieux : j'y songerai. En

tout cas, venez après-demain donc pour savoir ce que dira le bonhomme.

Les deux honnêtes gens se quittèrent sur ce mot de bonhomme, et de Lubois rêva aux moyens par lesquels il pourrait aborder Camille pour la faire pénétrer tout d'un coup dans le mystère de ses affaires dont il l'avait toujours tenue éloignée. Toutefois, le souvenir de Maurice perçait malgré lui à travers sa préoccupation intéressée. Il se rappelait tout ce qu'il avait raconté à Camille sur ses propres exploits et le froid silence avec lequel elle avait accueilli son récit; il se rappelait la manière dramatique et guerrière dont il était sorti de chez lui, fusil en main et sabre au poing, et l'heure et l'endroit où il avait été retrouvé. Camille avait-elle fait confidence de tout cela à Maurice? avait-il à rougir aussi devant cet homme? Enfin il se rappelait cette expression de Camille dans la scène qui suivit le bal de Derby; ce mot: *vous êtes un lâche*, que la colère lui dicta alors, que la nuit de

juillet semblait avoir justifié. Ces réflexions allumaient dans l'esprit de de Lubois des mouvemens de rage qui le faisaient se lever et s'écrier comme un fou.

Enfin, devenu plus calme, il se souvint qu'une affaire plus intéressante devait l'occuper d'abord, et il remit la satisfaction de sa haine contre Maurice après le succès de l'emprunt à faire au père Launay.

Nous ne dirions pas, par quels moyens aisés un homme d'affaires habile put embarrasser la bonne foi d'une femme qui ne savait ce que c'est qu'un contrat, si nous ne devions rendre compte des motifs secrets qui dictèrent la détermination de Camille et la firent souscrire avec empressement aux désirs de son mari. Dans un amour dont le développement s'opéra par la puissance de la réflexion plutôt que par l'action directe d'un autre amour, qu'il nous soit permis de raconter comme faits ce qui souvent ne fut qu'une idée, mais ce qui fut plus puissant qu'aucun fait.

Nous avons laissé madame de Lubois lorsque Launay et Camisard la quittèrent ensemble. Elle était demeurée avec la lettre d'Alicia, avec celle d'Antoni, avec le récit de Launay, récit tout plein de Maurice. Ce fut alors que, restée seule en présence de cet homme absent, qui lui parlait bien plus haut de la solitude où il souffrait que s'il eût été à ses genoux; ce fut alors qu'elle prit son âme en suspicion et s'avoua qu'il lui fallait l'étayer de quelque courageuse résolution, car elle penchait vers des idées qui sont un abîme où périt l'honneur. Depuis un mois elle discutait avec elle-même, elle se mentait, elle se dérobait sa pensée sous des accidens de fièvre, de maladie, de chagrin : enfin elle voulut se voir face à face, elle s'arracha le voile dont elle se couvrait le cœur, et, s'interrogeant la parole haute, elle se répondit avec confusion : Je l'aime.

— Où le fuir? où me cacher? c'est un malheur de plus que vous m'avez envoyé, mon Dieu! je le subirai seule et silencieusement; je mettrai

la main sur ma blessure, pour que ni lui, ni personne ne la voient, et je souffrirai jusqu'à ce que j'en meure ou qu'elle se ferme.

Voilà ce qu'était Camille; voilà ce qu'elle voulait, voilà ce qu'elle eût fait, s'il ne se fût trouvé près d'elle une puissance qui tua le gardien qu'elle avait mis à son cœur, qui brisa le sceau qu'elle avait elle-même apposé à son secret, qui rompit les liens dont elle avait enchaîné son orgueil.

Il faut le dire : l'indignation de Camille contre son mari n'était pas éteinte; mais elle n'était plus active; son opinion sur le compte d'Aphonse n'avait pas changé, mais elle ne désirait plus rien faire en vertu de cette opinion. Ce fut dans ces dispositions qu'Alphonse trouva Camille, lorsqu'il l'aborda pour lui parler de l'affaire de Launay.

— Madame, lui dit-il en entrant chez elle, j'ai un service à vous demander.

— A moi, monsieur? repartit Camille avec surprise, mais avec douceur.

— A vous ; il s'agit d'une chose qui jusqu'à présent ne vous a guère occupée ; il s'agit d'une affaire d'argent ; il s'agit beaucoup de ma fortune, et par conséquent de la vôtre. J'ai besoin de votre signature pour une affaire.

— Je suis toute prête à vous la donner, monsieur, repartit Camille, que je sois ou non, intéressée dans cette affaire.

— Je vous remercie, mais il faut que vous sachiez pourquoi j'en ai besoin. Votre oncle Launay est venu vous demander votre avis sur un placement de fonds.

— Oui, monsieur, et je devais vous en parler.

— C'est moi qui vous en parle. Dans ce moment, ces fonds me seraient utiles pour une entreprise d'un succès infaillible, et qui assurerait à jamais l'indépendance de notre fortune. Dans ma position, il ne me convient point de distraire de ce que je possède une somme si considérable pour en faire un usage commercial ; il me convient encore moins de

l'emprunter, et je souhaiterais que ce fût en votre nom que se fît cet emprunt : c'est une affaire de convenances.

— Je comprends mal comment cela se peut. Je suis sans fortune, vous le savez, je ne possède rien, et...

— C'est une affaire de forme, et ma garantie répondra suffisamment pour vous, reprit de Lubois avec une légère impatience.

— Je ferai ce qui vous plaira, monsieur, quoique...

— Eh bien ! que voulez-vous dire ?

— Rien, oh rien !

L'idée que ce que lui proposait de Lubois pouvait être une tromperie, était un moment venue à Camille ; mais elle l'avait aussitôt repoussée, craignant d'étendre jusqu'à la probité d'Alphonse des préventions qui ne devaient pas sortir de ses griefs d'épouse. Elle avait d'ailleurs plus d'un exemple de très mauvais maris, qui étaient des hommes fort probes, et puis, dans la disposition d'âme où elle était,

Camille cherchait à se rattacher à son mari par quelque lien que ce soit. Elle l'avait essayé un mois avant, elle l'essayait encore. S'il n'était pas ce que j'ai cru, se disait-elle, je veux être pour lui plus qu'il n'a sans doute espéré. Qui sait? peut-être se laissera-t-il toucher à mon abnégation de tout droit sur lui, peut-être un mouvement de reconnaissance pour ce que je fais et que je pourrais refuser, le ramènera-t-il à mieux vivre envers moi. Un pas, un seul pas qui nous rapproche, et je m'appuierai à lui pour me sauver.

De Lubois était demeuré embarrassé du facile consentement de Camille; il ne comprenait pas que tout ce qu'il avait de torts envers elle se fût si facilement effacé de son âme. Il s'était attendu à des refus qu'il aurait à dompter, et il lui dit d'un ton qui n'était pas sans émotion :

— Vous êtes généreuse, Camille, et vous m'apprenez aujourd'hui, plus que jamais, que je vous avais mal jugée.

— Monsieur, je ne mêle pas les chagrins de ma vie aux intérêts de votre fortune. La mienne, si j'en avais une, vous appartiendrait, si vous en aviez besoin. Je vous le dis sans craindre que vous me répondiez que la générosité est facile en suppositions, parce que j'espère que vous croyez de moi ce que je crois de vous.

— Et vous avez raison, répliqua de Lubois sincèrement troublé. Je vous remercie de votre bonne opinion : celle-là... j'ai passé ma vie à la mériter... Cependant je vous remercie, Camille... je vous remercie.

Alphonse, en prononçant ces paroles, avait quelque chose d'ému dans la voix : était-ce honte de tromper ainsi Camille? était-ce remords de l'avoir méconnue? Madame de Lubois se persuada que c'était ce dernier sentiment, et elle suivit son mari des yeux pendant qu'il se promenait dans la chambre. Oh! semblait-elle lui dire, revenez à moi... revenez à moi.

Sous l'empire de ce souhait ses yeux devinrent humides, Alphonse le vit.

— Vous souffrez toujours beaucoup? lui dit-il.

— Moins, beaucoup moins, répondit-elle en souriant doucement.

— Pourquoi toujours demeurer seule? Vous ne recevez plus personne, repartit Alphonse d'un air d'intérêt.

— La compagnie d'une femme malade est peu intéressante... et puis, je voulais vous demander une permission. Je crois que quelques semaines de séjour à la campagne rétabliraient tout-à-fait ma santé. Je puis aller chez ma marraine. Si vous y consentiez, vous me feriez grand bien.

Dans ce désir de Camille il y avait un motif qui échappait à la pénétration d'Alphonse, et peut-être eût-il fallu le lui expliquer longuement pour le lui faire comprendre. C'est que les hommes manquent de ces délicats aperçus de la vie, qui surprennent l'esprit des

femmes et les trompent quelquefois, tant elles s'imaginent que nous voyons les choses comme elles. Outre que par cette absence Camille croyait échapper à sa préoccupation au sujet de Maurice, oubliant que ce n'était pas lui, mais elle qu'il fallait fuir; outre que son séjour chez madame de Brémont devait arrêter les suppositions de Camisard sur sa rencontre avec Maurice et sur le silence qu'elle avait gardé à ce sujet; Camille avait au fond de ses raisons une espérance qu'elle ne voulait pas discuter, de peur de la détruire. Elle pensait que si, ramené par ses bons procédés, Alphonse voulait renoncer à son intrigue avec Césarine, il le ferait bien mieux quand il aurait l'air de le faire de lui-même. Sa vanité, d'après le calcul de Camille, n'aurait pas à craindre de paraître avoir cédé aux colères ou aux exigences de sa femme. Camille avait tant besoin qu'il redevînt pour elle un bon mari, qu'elle se retirait de la lutte, pour le laisser agir à son aise, le monde dut-il

ne savoir gré qu'à lui de sa bonne résolution.

Si l'on considère ce qu'il y avait d'orgueil et de décision dans le caractère de Camille, et qu'on remarque le rôle auquel elle se résignait, on appréciera sans doute combien pour elle devait être menaçant le sentiment qui lui dictait sa nouvelle conduite. Ce sentiment la dominait tellement, qu'elle demandait à tout aide contre lui, à l'absence, à l'espoir d'un retour, à des idées qu'Alphonse ne soupçonnait même pas.

De Lubois lui répondit qu'il était prêt à souscrire à tout ce qui lui serait agréable, et il fut décidé qu'elle partirait dès que l'affaire de Launay serait conclue.

Grâce à l'adresse de de Lubois, à l'entremise de Camisard qui parut rencontrer Launay comme par hasard chez le notaire, l'emprunt projeté se fit comme il le voulut. Les piéges ne manquèrent pas à la bonne foi de Launay; plusieurs fois, le conseiller d'état eut

l'air de s'échapper maladroitement sur les dispositions testamentaires de madame de Brémont; plusieurs fois il y eut des questions pleines d'intérêt faites sur la santé délabrée de la bonne dame. Camille elle-même en fut dupe, et le jour où elle s'apprêtait à partir pour la campagne, elle crut aller soigner sa marraine.

Ainsi donc, Camille, mariée séparée de biens avec son mari, venait d'emprunter avec son autorisation deux cent cinquante mille francs à Launay, garantis par M. de Lubois en cas de non paiement de madame. Tout cela dura une semaine à peu près, au bout de laquelle Camisard fut remboursé et Alphonse tenu pour un homme dont l'exactitude dans les affaires devrait servir de modèle à tous les jeunes gens. Camisard en parla dans le grand faubourg, il trouva même moyen de bâtir à ce propos un système tout entier sur ces caractères puissans et faibles à la fois, si rigides dans leur probité et si faciles dans leurs mœurs.

Alphonse parut curieux à connaître à quelques belles dames d'outre-Seine, et le notaire reçut à cette époque des invitations dont il fit sottement parade en les laissant maladroitement tomber de sa poche dans quelques mauvaises coulisses.

IX.

—

Rencontre.

Le jour même où Camille signa le contrat avec Launay, elle monta en voiture et prit la route d'Orléans pour aller rejoindre madame de Brémont dans sa terre. Quelques heures après son départ, un domestique sans livrée

apporta pour madame de Lubois un billet soigneusement cacheté, en recommandant qu'il ne fût remis qu'à elle seule. — Je m'en charge, répondit celui qui le reçut.

Comme la recommandation du commissionnaire ressemblait à celles dont on accompagne les lettres qui ne doivent pas être lues par *monsieur*, le domestique jugea plus prudent d'expédier la lettre à *madame,* avec quelques cartons qui devaient lui être envoyés à la campagne, que de prier *monsieur* d'y mettre l'adresse du château de madame de Brémont. Dans tous les cas, ce billet, eût-il été remis à Camille au moment où elle partait, serait arrivé trop tard pour prévenir le malheur auquel il voulait obvier; le retard qu'il subit et qui, par diverses circonstances dura près de quinze jours, ne fit qu'éloigner l'explication qui en résulta et qui, peut-être, eût encore été plus fâcheuse si elle avait eu lieu sur-le-champ.

Camille arriva chez madame de Brémont

et fut reçue à bras ouverts et avec toutes les commisérations imaginables. Madame de Lubois avait quitté son mari, sans regret quoiqu'avec tristesse. L'idée que cette séparation de quelques semaines lui serait fatale, l'avait long-temps poursuivie. Mais l'espérance qu'elle avait basée sur cette séparation la rassura peu à peu. C'est le propre des imaginations fortes de faire abonder les bonnes raisons à l'appui de ce qu'elles supposent possible, il en arrive qu'au bout de quelque temps elles regardent comme assuré ce dont elles doutaient en commençant. Ainsi, lorsque Camille entra dans le château de madame de Brémont après un jour de route, elle s'était convaincue qu'Alphonse profiterait de son absence pour rompre avec Césarine. Ses procédés avec Camille, depuis le jour où elle avait consenti à l'emprunt lui en étaient un garant. Sans doute, il n'était pas revenu complétement à ses devoirs, mais ses paroles, quoique réservées, étaient pleines d'intérêt.

Plusieurs fois, comme elle ne pouvait encore quitter que difficilement sa chambre, il lui avait demandé la permission de dîner près d'elle : il n'était pas sorti la veille de son départ ; il en était résulté pour Camille une distraction d'elle-même. Le soin d'une conversation difficile à tenir dans des limites convenables l'avait occupée : tant qu'Alphonse avait été présent, elle avait moins pensé à Maurice.

Dès son arrivée, madame de Brémont interrogea Camille sur la manière dont elle était avec son mari.

— J'espère, lui dit Camille ; il est déjà bien meilleur pour moi. Je crois qu'il se repent.

— Ce n'était pas le moment de le quitter, il fallait le maintenir dans cette bonne disposition.

— Au contraire, un mot qui eût pu lui faire croire que j'en voulais tirer avantage, l'eût peut-être rendu à sa fatale passion ; vous savez comme il craint de paraître dominé. Je l'ai

laissé à lui-même, et je suis sûre que, s'il ne revient pas à moi, du moins il quittera cette fille.

— Je suis ravie de ce que tu me dis là, mon enfant, d'autant qu'à part les torts qu'il a envers toi, c'est un charmant garçon que ton mari, un homme d'ordre. On avait un peu jasé sur son compte; Camisard a été à Paris, et il m'a écrit, il y a quelques jours, qu'il s'était assuré par lui-même que jamais ses affaires n'avaient été en si bon état. C'est que Camisard lui avait confié deux cent mille francs; eh bien! ton mari les lui a rendus rubis sur l'ongle, à l'instant même où on les lui a demandés.

— Deux cent mille francs! dit Camille; et quand les lui a-t-il rendus?

— Il y a huit jours.

— Huit jours...

Elle réfléchit. — Ce n'est pas cela, se dit-elle.

Madame de Lubois avait tout de suite fait en sa pensée, le rapprochement du remboursement de Camisard et de l'emprunt de Launay.

Mais Launay n'avait versé ses fonds que la veille, et Camisard était remboursé depuis huit jours. Elle s'accusa de prévention contre son mari.

— Mais que disait-on, reprit-elle, que disait-on contre Alphonse ?

— Oh ! que veux-tu, c'est un peu sa faute... il a été se mêler dans cette bagarre de juillet... ça n'a pas plu parmi ses cliens; un notaire héros, on ne voit ça que de ce temps-ci..... il aurait dû penser un peu à sa clientelle... mais ça s'oubliera, pourvu qu'il ne recommence pas... C'est très bien d'être brave, mais quand on est notaire, on garde ça pour soi.

Pendant que madame de Brémont parlait ainsi, Camille était sur les épines. Ces éloges du courage de son mari lui rappelaient trop cruellement la vérité, et cette vérité, elle eût voulu se la cacher à tout prix : dans les dispositions nouvelles où elle se trouvait, elle avait besoin d'oublier les torts d'Alphonse.

Quoique Camille marchât avec assez de fa-

cilité, elle ne pouvait faire de longues promenades; elle ne quitta donc pas le château et le parc de madame de Brémont durant la première semaine de son séjour. Quelques visites de voisinage vinrent à peine interrompre sa solitude; car on peut dire qu'avec sa marraine, elle était comme seule; Camille avait facilement pris cette habitude d'entendre parler sans écouter, et de répondre sans penser, habitude qu'on contracte bientôt quand on demeure avec des bavards.

Toutefois elle se trouvait bien de la campagne, le centre de sa vie, le cœur n'était pas moins douloureux; mais elle n'en souffrait pas tant. Lorsqu'on vit enfermé dans une chambre, la douleur qui s'échappe de vous, semble se heurter aux murs, et rebondit au cœur. Mille objets qui sont autant de témoins de votre vie de tous les jours, vous la renvoient. Dans les vastes prairies, sous les longues allées du parc de madame de Brémont, la douleur de Camille s'épandait au-dehors,

et semblait se perdre et se fondre dans l'espace et dans l'atmosphère : c'était un air qu'elle saturait de tristesse, dans lequel elle marchait, mais qui ne lui déchirait point la poitrine. Il en est ainsi du son d'un instrument et du feu d'un foyer, dont l'un bruit avec fracas en se repercutant aux mille échos d'une enceinte sonore, dont l'autre s'irrite et devient cuisant en se réfléchissant aux parois d'une fournaise. Jetez-les sous le ciel, le son s'adoucit en fuyant dans l'espace, le feu ne fait que tiédir l'air au milieu duquel il brûle.

L'image de Maurice revenait encore à Maurice, mais elle n'avait plus ce caractère ardent, impérieux qui la faisait trembler; elle le voyait pâle, triste, résigné, dévoré d'un amour muet, et qui n'avait que des regards et des paroles qui demandaient pitié.

On ne pense pas, sans doute, que madame de Lubois n'eût pas souvent reconnu combien sa conduite envers Maurice manquait aux habitudes de la plus simple politesse; souvent elle

avait cherché dans les exigences du monde un prétexte pour s'autoriser à s'informer de la santé de Maurice ; mais le dernier mot de leur entrevue se dressait toujours à l'encontre de ce qu'elle eût osé faire : ce mot : je suis jaloux, interdisait à Camille le moindre intérêt pour celui qui l'avait prononcé. Il faut le dire aussi, Camille était rassurée sur la vie de Maurice ; elle n'avait cependant aucun renseignement certain sur lui ; mais elle était trop tranquille pour qu'il fût mort. Quelque cri sinistre se serait élevé en elle, s'il avait succombé ; il y aurait eu de sombres présages qui l'eussent avertie ; il serait arrivé malheur dans la nature, si un tel malheur fût arrivé à Camille. Inexplicable et sainte intelligence de l'amour, douce et vénérable superstition qu'il faut garder, ou plutôt qu'il faut avoir à son insu. Camille ne s'expliquait pas cela, mais elle l'éprouvait ; elle s'était dit une fois, la main sur son cœur, et en le trouvant sans inquiétude sur Maurice :

— Je sens qu'il vit.

Les jours se chassaient, et leur uniformité, cette lime inaperçue qui use à la longue les plus âpres sentimens, avait déjà adouci la sensation aiguë des douleurs de Camille. Un soir qu'elle était demeurée dans le parc seule et presque heureuse de ne plus se sentir si malheureuse, elle entendit des voix qui l'appelaient : elle se hâta de regagner la maison.

— Ma chère enfant, lui dit madame de Brémont dès qu'elle l'aperçut, voici une invitation de M. de Marquoy, qui demeure à une lieue d'ici, à ce beau château qu'on voit de la terrasse du potager; il m'engage à dîner pour demain, veux-tu y venir ?

— Il n'est pas question de moi dans cette invitation! répondit Camille.

— Pardon, madame, dit un domestique qui attendait une réponse, le général m'a dit de venir inviter madame de Brémont de sa part, puis il m'a ajouté : Je la crois seule; mais si elle a quelqu'un au château, qu'elle nous amène tout son monde. C'est la fête du

général, madame, il y aura un feu d'artifice; on s'amusera beaucoup.

— Si tu ne veux pas venir, je ne te laisserai pas seule ici, reprit madame de Brémont.

— En ce cas je vous accompagnerai, répondit Camille, quoique ma santé...

— Au contraire, ça te distraira un peu. Lucien, dis au général que je serai chez lui demain à deux heures.

— Bien précises, parce qu'on doit aller dans la forêt.

— C'est bien... A propos, annonce-lui la visite de madame... non... je veux lui en faire la surprise; dis-lui seulement que je n'irai pas seule.

Le domestique repartit; Camille interrogea madame de Brémont sur le général de Marquoy.

— C'est un bon homme, répondit madame de Brémont, qui vit d'ordinaire à la campagne, plus serviable que complimenteur, plus franc que poli.

— On le voit. Cette manière d'inviter sans écrire...

— Ah ! c'est que voilà le difficile. C'est un ancien cadet, qui, à l'âge de douze ou treize ans, s'est échappé du séminaire où il était. Pendant quelques années on le crut mort. Un beau jour on le retrouva mousse sur un navire marchand; on le fit rentrer au séminaire; trois jours après, il avait disparu pour se faire soldat. On l'a laissé où il était, et c'est lui qui est arrivé où il est. Du reste, bon homme, familier, se vantant à tout propos d'avoir fait sa fortune, et d'être devenu général sur le champ de bataille, comme un vrai paysan; à l'entendre et à le voir, on aurait toutes les peines du monde à deviner qu'il est d'une excellente famille.

— Et quelle espèce de gens voit-il ?

— Mais, tout le monde du voisinage à peu près.

— Ce sera une cohue que cette fête, à ce que je crois.

— Le soir, peut-être ; mais nous ne serons que huit ou dix au dîner. Je suis charmée que tu viennes ; je suis sûre que tu feras la conquête du général ; tu te feras belle.

— Ce sera difficile ; les cartons que j'attends depuis plus de quinze jours ne sont pas arrivés : mais à la campagne on est toujours bien.

— Quand on est comme toi !

— Ah ! ma tante, quelle galanterie !

— C'est une réminiscence... tiens, c'est un mot de Camisard, un jour qu'il me surprit en négligé de.. tu comprends bien qu'on dit ces choses-là à toutes les femmes.

— A toutes les femmes comme vous, ma marraine.

— Me voilà payée en ma monnaie... c'est bon, petite... vous êtes méchante ; mais tu es belle comme un amour... hum ! si tu voulais être raisonnable.

Elles causèrent ainsi quelque temps, et rentrèrent dans leurs appartemens. Le lende-

main, à une heure, elles montèrent dans le coupé de madame de Brémont, et se mirent en route pour le château de M. de Marquoy. Au bout d'une heure de marche, la voiture entra dans une longue allée; elle y était à peine engagée, qu'elle s'arrêta à un cri bruyant et joyeux, poussé par un gros homme qui sortit du taillis.

— Bravo! bravo, voilà qui est sublime, la première arrivée! bravo, ma voisine.

— Bon jour, monsieur de Marquoy, répondit madame de Brémont en descendant de voiture, permettez-moi de vous présenter ma filleule.

Le vieux général considéra Camille avec des yeux réjouis.

— Est-elle mariée, cette belle filleule-là?

— Mais oui, c'est madame de Lubois.

— Tant pis... tant pis...

— Pourquoi donc?...

— C'est que je vous l'aurais tout de suite demandée en mariage.

Et il se mit à rire d'un gros rire content.

— Je te l'avais dit, Camille, que tu ferais la conquête du général.

— C'est une bonne fortune, répondit Camille en souriant, dont je dois remercier ma bonne étoile; car je ne sais en quoi je l'ai méritée.

Le général se posa devant Camille en la considérant de la tête aux pieds.

— Eh bien, je vais vous le dire : voyez-vous ça, ajouta-t-il en montrant ses cheveux blancs, vous méprisez ça, vous autres jeunes têtes, c'est pourtant une fort belle chose.

— Et fort respectable, dit madame de Brémont.

— C'est pas ça, reprit le général du ton d'un instructeur qui commande un peloton; c'est pas ça; c'est qu'avec ça, voyez-vous, continua-t-il en tirant encore ses cheveux blancs, je peux vous dire : — Madame, vous êtes la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Camille sourit.

— C'est qu'avec ça, je puis vous dire que pour des yeux comme les vôtres, j'aurais fendu la tête à mon meilleur ami.

Camille rougit.

— Que pour voir la pointe de vos cheveux, je me serais tenu sur le bout de mes orteils durant trente-six heures.

Camille ne put s'empêcher de rire.

— Que pour des dents comme ça... sacrebleu... j'aurais...

— Général, fit madame de Brémont.

— C'est juste, c'est juste, reprit M. de Marquoy en se donnant un air malin; quand on jure devant madame, ce ne peut être qu'un amour éternel.

Et il rit encore en se bourrant le nez de tabac. Il en offrit à madame de Brémont.

— En prenez-vous?

— Quelquefois dans la tabatière des autres, répondit madame de Brémont en prisant.

La tabatière était ornée d'un magnifique portrait de l'empereur : Camille demanda à

le voir pour se faire une contenance pendant cette singulière conversation.

—Vous êtes bien gai, aujourd'hui, mon voisin, reprit madame de Brémont.

— C'est que j'ai du chagrin qui me met en colère.

— Et contre qui, mon Dieu ?

— Contre un *coquin de neveu* qui s'avise d'être malade, et malade de quoi ? malade d'amour...

— Il faut le marier.

— Excellent remède, je le sais... mais en fait de mariage, c'est comme vous pour le tabac; il en prend... quelquefois... dans la tabatière des autres.

— Est-ce un Marquoy, votre neveu ?

— Ni Marquoy, ni marquis; c'est le fils de ma sœur cadette, qui a préféré épouser un riche bourgeois que se faire religieuse, c'est le fils de ma sœur Lambert.

— Lambert ! dit Camille en s'arrêtant et en laissant tomber la tabatière qui se brisa sur le

pavé de l'avenue au bout de laquelle on était dejà arrivé.

— Ma tabatière ! s'écria le général avec violence et en la ramassant... c'est l'empereur qui me l'avait donnée... s... la voilà en morceaux... pardieu, il faut être bien gauche...

— Pardon, monsieur, fit Camille bouleversée à la fois du nom qu'elle venait d'entendre et de sa maladresse, pardon... c'est un éblouissement.... c'est.... le cœur qui m'a tourné... Oh ! ma marraine, permettez-moi de me retirer.

— Mais, mon Dieu ! comme vous voilà pâle et tremblante... reprit M. de Marquoy, pardon ; pardon, je suis un peu brutal... je vous ai dit des choses... ça n'a pas le sens commun ; j'en ai dix de plus belles... ce n'est rien.

Mais Camille pâlissait de plus en plus, elle chancelait.

— Assieds-toi, mon enfant, mon Dieu ! tu te troubles pour rien... Mon pauvre général, que voulez-vous, elle a tant souffert !

— Mais la voilà qui s'en va tout-à-fait... hé... Louise... Lucien, tout le monde, cria le général à tue-tête... de l'eau, du vinaigre...

On était à quelques pas du château, plusieurs personnes accoururent : Maurice en était. A l'aspect de Camille défaillante et soutenue par le général, il sembla pétrifié.

— De l'eau, du vinaigre... Eh bien, qu'est-ce que tu fais là comme une statue?...

— Madame de Lubois, murmura Maurice.

Camille rouvrit les yeux et l'aperçut; elle se leva avec effort du banc où elle était.

— Ma marraine, dit-elle, permettez-moi de retourner au château, je me sens mal, très mal.

—Non, pardieu pas, dit le général, vous ne partirez pas en cet état... s... tabatière, ajouta-t-il en achevant de la briser tout-à-fait sur le pavé, c'est elle qui en est cause...

Camille n'avait pas la force de se soutenir; les domestiques avaient apporté un fauteuil où on la plaça.

—Allons, toi, aide-moi à la porter au salon.

Maurice s'avança.

— C'est pas toi, c'est Lucien... as-tu envie de te remettre sur le flanc... te voilà aussi, toi, pâle comme un mort... Mon Dieu! quelles poules mouillées que tous ces jeunes gens!

Aussitôt, aidé de deux domestiques, il transporta madame de Lubois dans un vaste salon où on lui fit respirer des sels dans un flacon qu'avait été chercher Maurice. Elle se remit un peu.

Elle essaya de parler.

— Non, dit le général, taisez-vous... Vous allez demander à partir, et vous me feriez trop de chagrin... Tenez, vous devez comprendre ça d'un vieux soldat comme moi : l'empereur me l'avait donnée cette tabatière, j'y tenais à cause de lui... je vous ai dit des mots désagréables... eh bien, voyons, ne soyez pas fâchée...je vous demande pardon...

— Ce serait à moi à m'excuser, dit Camille, mais je n'ose plus.

— Et vous ne parlez plus de partir, n'est-ce pas?

— Non, dit Camille gravement, je ne veux pas avoir l'air de fuir...

— A la bonne heure, dit le général en se frottant les mains.—C'est ta faute aussi, reprit-il en s'adressant à Maurice qui écoutait pensif. Je parlais de toi au moment où l'accident est arrivé... ça m'avait mis de mauvaise humeur, et quand j'ai vu ma pauvre tabatière par terre... Mais en voilà assez... Ah ! qu'est-ce qui nous vient là... c'est, ma foi, Lauffray avec sa femme et ses filles ; je reconnais sa voiture. Venez avec moi, ma voisine, nous allons aller au-devant d'eux.

Camille se leva.

— Non, c'est à madame de Brémont que je parle, demeurez ici avec ce nigaud de Maurice, qui s'avise aussi d'être malade... Vous ne valez pas mieux l'un que l'autre; ah! ma voisine, ce n'est pas de notre force, nous les enterrerons tous.

Et, ce disant, il entraîna madame de Brémont dans le jardin, et laissa Camille et Maurice en présence. Camille était assise dans le fauteuil sur lequel on l'avait portée au salon et jouait, les yeux baissés, avec le flacon de sels qu'elle tenait : Maurice était debout devant elle, tous deux pâles et souffrans de leur maladie, tous deux opressés de leur cœur. Maurice le premier interrompit le silence embarrassant qui était entre eux.

— Sur mon honneur, madame, lui dit-il, j'ignorais que vous fussiez chez madame de Brémont.

Camille releva la tête et répondit froidement :

— Pourquoi me dites-vous cela, monsieur?

— C'est que vous pourriez peut-être croire que cette invitation de mon oncle est un piége que je lui ai suggéré pour vous attirer ici, et...

— Un piége! monsieur, en quoi? reprit Camille du même air glacé; vous êtes chez votre oncle, je suis chez ma marraine; nous nous

rencontrons parce qu'ils se voient, c'est la chose la plus simple du monde.

— La plus simple du monde, en effet, dit Maurice avec quelque amertume ; je n'y avais pas pensé, madame.

Ils gardèrent encore le silence. Camille en levant les yeux vit Maurice qui s'était assis et qui appuyait sa tête dans ses mains... il était dans cette position où elle l'avait déjà vu une fois : cette circonstance lui revint en souvenir ; elle en eut peur, elle prit une résolution forte, elle voulut en finir avec Maurice. La reconnaissance qu'elle devait à cet homme pesait sur son cœur ; il lui sembla que cette dette, une fois payée, elle deviendrait libre envers lui. Elle osa parler la première de cette nuit du 29 juillet.

— Je dois vous paraître bien peu polie, lui dit-elle, de ne pas vous avoir encore remercié du service que vous m'avez rendu et qui a failli vous devenir si fatal.

— Oh ! mon Dieu ! répondit Maurice en

souriant amèrement et après une longue aspiration, comme s'il eût voulu faire peser tout l'air de l'atmosphère sur son cœur pour le refouler au fond de lui-même, oh! mon Dieu! madame, cela n'en vaut pas la peine: moi-même je suis bien plus coupable; j'ai oublié de vous demander quelles avaient été les suites de votre accident.

— J'en ai beaucoup souffert, monsieur.

— Oui, dit Maurice en se levant pour marcher dans le salon, et se donner un air indifférent, tandis que sa voix frémissait malgré lui; oui, c'est une chose fort douloureuse que ces blessures cachées, et dont on n'a guère pitié, parce qu'il n'y a ni plaie ouverte ni fracture apparente. Soi-même on se trompe sur le danger de ces douleurs, on sent une légère atteinte, on s'imagine que cela ne sera rien, on néglige d'y porter remède, on se fie à ses forces, on va, on va toujours, et puis le mal s'étend, le cœur s'endolorit, il souffre au moindre contact, se brise au plus léger effort; tout

le heurte, le blesse, l'irrite; un mot, un regard, un silence; enfin, c'est une souffrance insupportable, sourde, continue, qu'on voudrait déchirer pour la faire saigner et pleurer; mais on n'ose pas, on se tait; et s'il arrive que l'excès du mal vous arrache un cri, on demande pourquoi on se plaint, on...

Maurice se tut tout à coup; Camille, qui l'écoutait la tête et les yeux baissés, ne sachant comment arrêter cette exaltation d'idées qui, de la douleur physique, avait passé à la douleur morale, Camille se levait pour sortir. Maurice le vit et se reprenant, il ajouta froidement :

— Vous devez savoir cela, vous, madame, qui avez mal au pied?

Camille ne répondit pas, et s'avança vers le jardin. Maurice ajouta doucement :

— Mais vous êtes guérie à ce que je vois, je vous en félicite.

Camille était sur la porte du salon, elle s'arrêta et recula avec terreur.

— Monsieur, dit-elle soudainement, monsieur, voilà M. Camisard.

— Eh bien ! dit Maurice,

— Eh bien ! monsieur, reprit Camille, en regardant Maurice fixement, qu'allons-nous dire ?

— Et à qui, madame ?

— Mais à tout le monde ; M. Camisard sait que c'est vous qui m'avez sauvée dans cette affreuse nuit.

— Il le sait ?

— Oui, monsieur, il le sait, et nous avons eu l'air de ne pas nous connaître... Que va-t-on penser maintenant ?

— Rien qui doive vous alarmer, madame. Je puis faire taire M. Camisard, si cela est nécessaire. Mais ce qui arrive est la chose la plus simple, comme vous disiez : nous nous sommes vus une fois dans un salon, une autre fois dans la nuit, on peut s'oublier aisément, quand on se connaît si peu. Vous m'aviez oublié ; moi, je ne vous avais pas reconnue ; la maladie vous

a beaucoup changée, cela est facile à comprendre.

— Ah! oui, c'est cela, dit Camille vivement, je dois être bien changée, bien pâle... c'est que j'ai beaucoup souffert, moi aussi.

Camille sortit tout-à-fait du salon, et Maurice la suivit. Ils allèrent ensemble au-devant des nouveaux venus. Camisard s'avança vers Camille.

— Je suis arrivé il y a une heure au château; j'ai su que vous étiez ici, et je me suis permis de venir vous y chercher... le général m'excusera.

— Comment donc! je vous en remercie.

— Et moi aussi, ajouta Camille, c'est un jour de surprise, car j'ai eu le bonheur de rencontrer ici M. Lambert, que je n'avais pas encore trouvé l'occasion de remercier du service qu'il m'a rendu; vous savez, monsieur Camisard.

— Comment, vous vous connaissez? reprit le général.

— Oui vraiment, mon oncle, j'ai eu l'honneur de rencontrer madame de Lubois dans le monde.

— Et tu as été assez maladroit pour ne pas la reconnaître tout de suite !

— C'est qu'un costume de bal ressemble si peu à un habit de campagne, reprit Maurice en souriant ; et d'ailleurs, je crois que madame a été un peu malade. Puis il ajouta, avec cet air de galanterie banale auquel le plus indifférent se croit obligé envers les femmes : Je ne dirai pas à madame qu'elle était plus belle, mais elle l'était autrement.

Camisard avait écouté pour saisir une intonation étudiée, quelque chose qui mentît au sens des paroles, mais Maurice avait parlé fort naturellement ; Camille avait écouté de même, et avait répondu par un demi-sourire et une inclination de tête convenables : il se rassura. Ainsi qu'Alphonse, Camisard avait appris de Launay comment était arrivée l'aventure de la nuit du 29. C'était un hasard

qui avait réuni Camille et Maurice ; ce que Charles avait dit d'Alphonse avait même expliqué à Camisard le silence de Camille. Le conseiller d'état rejeta un moment ses soupçons.

Cette journée, s'il fallait en écrire tous les détails, s'il fallait en reproduire les mille émotions, demanderait un trop minutieux examen : il faudrait être à la fois dans le cœur de celui qui parle et de celui qui écoute, et il serait presque besoin d'un commentaire sur l'intention de chaque parole dite et sur la manière dont elle fut écoutée et comprise ; et puis, en vérité, qu'est-ce à côté des passions foudroyantes qu'on fait palpiter aux yeux du public, que cette torture muette de deux cœurs, dont l'un s'impose la gaieté facile, l'aisance, la bonne grâce, avec le désespoir dans l'âme, et dont l'autre, tout plein d'un sentiment qui le déborde, se tient clos, et comprime avec effort sa parole, ses gestes, jusqu'à son attention.

Maurice, le fougueux jeune homme, qui

avait promené sa jeunesse parmi ces conquêtes faciles, qui sont du domaine de toute une génération, Maurice croyait au dédain glacé de madame de Lubois : pour elle, il pensait n'être que l'homme dont la parole légère avait ruiné son bonheur; un étranger qu'une fois elle avait rencontré dans un salon de mauvaises mœurs, une autrefois dans un café de bas étage, presque habitué de ces mauvais lieux. — C'est ainsi, disait-il, qu'on me juge. — Pour le comprendre, pour deviner ce qu'il y avait d'élevé dans l'esprit et dans le cœur de cet homme, il eût fallu que madame de Lubois eût intérêt à le voir, et Maurice ne lui supposait pas cet intérêt : un seul témoignage de ce qu'il valait, pouvait être offert à madame de Lubois, c'était son respect pour elle.

Ce respect, Maurice, dans toute autre position, pouvait le montrer par des attentions timides et réservées. Après ce qu'il avait dit à madame de Lubois : ce ne fut pas ainsi qu'il

essaya de le lui prouver. Selon ce qu'elle m'a dit, poursuivait-il, nous devons être aux yeux de tous comme des gens qui se rencontrent pour la première fois, qui n'ont rien à cacher du passé, rien à redouter de l'avenir; trop d'assiduité la fatiguerait, trop d'indifférence pour une femme si belle, serait remarquée. Je marcherai sur la crête de ce précipice; je serai ce que j'aurais été si je ne l'aimais pas... je lui parlerai avec aisance le langage complimenteur du monde; je jouerai avec cette beauté qui me brûle, je n'éviterai pas ces regards qui me pénètrent, j'écouterai en souriant cette parole qui me déchire, je lui répondrai comme si je ne lui avais rien dit, peut-être alors elle me remerciera... si elle me comprend.

Ce qu'il avait résolu, il le fit de toute la puissance d'une volonté qui ne pliait devant aucune douleur; il le fit si bien, que Camille s'en étonna un moment, qu'un moment elle s'en alarma. Crainte égoïste et cruelle, qui

voulait que cet homme gardât son amour, en se réservant de paraître le dédaigner. Comment se fait-il que la passion ait quelquefois les exigences de la coquetterie ? Pourquoi Camille fut-elle un moment blessée de ce que Maurice était si souverainement maître de lui ? Mais quelle pitié prit la place de cette crainte, de cette exigence, lorsque Camille vit tout l'effort que ce rôle coûtait à Maurice ! Beaucoup d'hommes l'ont joué en leur vie, mais quel est celui qui ne l'a pas outré; celui qui, pour n'être pas triste, ne s'est pas fait une joie bruyante; qui, pour ne pas être silencieux, n'a parlé que juste et à propos ? Bien peu, sans doute, et aucun peut-être si bien que Maurice. Il fallait le besoin de voir qu'avait Camille, il fallait la soif de se mêler à l'âme de cet homme qui tenait l'âme de Camille, pour remarquer un éclair de pâleur sur le front, un tressaillement dans le sourire, un reflet de désespoir dans le regard, pour juger que cet homme brûlait sous l'épiderme, criait sous sa

parole, pleurait au-dedans de ses yeux. Et lorsque Camille fut sûre de ce qu'il étreignait de douleurs en lui, ce fut son tour de poser la main sur son cœur, pour l'étouffer, pour ne pas crier à cet homme : Assez.. allez-vous-en... allez pleurer à l'aise; assez, taisez-vous, souffrez en silence... assez... ne riez pas, déchirez-vous la poitrine. Mais un regard, un mot qui eût dit cela, c'eût été de la pitié, et la pitié, elle ne devait pas en avoir; elle ne savait pas que Maurice l'aimait, elle l'avait oublié, elle s'en souciait peu, elle était indifférente, et par conséquent devait être cruelle..... Camille fut tout cela tout un jour; car ce fut ainsi durant la course dans la forêt, ainsi durant le dîner, ainsi durant le bal qui le suivit.

Mais que cette journée eut cependant de puissans résultats sur le cœur de Camille; en effet, on n'aime pas un homme parce qu'il a telles bonnes qualités, tels talens; mais quand on l'aime, avec quelle joie on découvre tout ce qu'il a de supérieur et de distingué! comme Ca-

mille écouta avec un charme qui n'était qu'à elle tous les récits frivoles et graves que Maurice fit à la compagnie, durant la promenade dans la forêt! comme elle lui sut bon gré de connaître le nom de chaque ruine, les fastes de chaque village tout semés de grandes pages de guerre, les légendes d'ici, l'histoire de là-bas. Puis, au retour au château, elle aima la façon de faire les honneurs de la table de son oncle, sa politesse attentionnée et peu tyrannique, ses gaies excuses sur son abstinence, sur la maladresse d'un domestique, ce complet savoir-vivre, qui à lui tout seul est une distinction.

Enfin, le soir, quand vint le bal, sa complaisance à tenir un piano, sa supériorité à le manier, son dévouement à jeter de gais refrains au bout de ses doigts que crispait la douleur; tout cela lui parut noble et bon, quand on disait à Maurice que c'était bien aimable et bien complaisant; et lorsqu'il s'oublia dans les accords mesurés d'une walse, et que,

laissant la note écrite, pour la musique qu'il avait en lui, il fit frémir les touches, jeta des plaintes sur ce rithme léger, ralentit la joie des danseurs, brisa la mesure d'accords déchirans, et qu'averti tout à coup par un — Eh bien, vous nous oubliez, — crié par une voix impatiente, il reprit sa marche par un galop bruyant, rieur, étourdissant, et précipita les danseurs avec une furie de désespoir qui éclatait en notes dansantes et joyeuses, oh! qu'alors Camille le plaignit! Puis, quand, d'une voix haletante, les cheveux épars, le front humide, une belle danseuse vint lui dire : — Ah! c'est bien drôle, cette transition de la walse au galop... Où vend-on ce morceau?... je veux l'acheter. — Camille fut prête à se lever et à dire : — Il m'appartient.

Un moment après, éclata le feu d'artifice; tout le monde s'y précipita en s'enveloppant de châles, de fichus ramassés au hasard. Camille, que sa faiblesse avait empêchée de danser, demeura la dernière au salon, assise dans

un angle obscur, à moitié cachée par la draperie d'un rideau. Maurice était encore assis derrière le piano. Deux fois il se leva pour sortir, deux fois il retomba sur son siége. Enfin il se mit debout, et marcha vers la porte sans voir Camille. En passant devant la cheminée, il s'arrêta devant la pendule, et d'une voix défaillante laissa tomber ces deux mots :

— Encore une heure.

— Non, dit Camille en se levant soudainement, nous allons partir tout de suite.

Maurice la regarda.

Etait-ce pitié de sa torture qu'elle avait devinée, et à laquelle elle voulait enfin mettre un terme? ou bien, avait-elle pris ce qu'il venait de dire pour un de ces ennuis vulgaires qu'on débarrasse volontiers d'une présence fatigante, et avait-elle répondu une parole piquée à une expression impolie? Maurice était fatigué de douleur; il crut que c'était pitié, et lui en fut reconnaissant : pris à l'im-

proviste par ce sentiment, il oublia un moment le rôle qu'il avait joué toute la journée.

— En vérité, dit-il, madame, je vous remercie... vous êtes bonne...

Sa voix était si altérée que Camille vit bien qu'il ne s'était pas trompé sur son intention; et, si légère que fût cette consolation, elle craignit de la lui laisser. Oh! si elle n'eût combattu que pour repousser Maurice, si ce n'eût été elle-même qu'il lui fallait vaincre en même temps, si elle n'eût brisé son propre cœur en déchirant celui de cet homme, c'eût été une bien épouvantable cruauté que la réponse de Camille... Elle ramassa toutes ses forces, et lui dit en souriant :

— En vérité, monsieur, voilà une franchise de malade qu'une malade seule peut excuser.

Elle n'était pas à la porte du salon qu'elle eut horreur d'elle-même.

— Ah! je suis sans pitié... se dit-elle. Oh! je vais retourner lui demander pardon... lui tout dire aussi...

Elle s'arrêta... La pensée de sa position lui revint au cœur. Elle avait trop de droits à être coupable pour oser faire une faute... Elle s'éloigna tout-à-fait du salon ; Maurice était trop près. Elle alla se joindre à la foule, elle prit le bras de Camisard ; elle l'écouta ; elle lui parla.. elle rit... Malheureuse !

Quand ils rentrèrent dans le salon, Maurice y était encore assis à la place où était Camille. Sa tête pendait sur son épaule appuyée à l'angle de la croisée ; il voulut se lever, il ne put pas. Le général le vit. Maurice était si pâle qu'il courut vers lui.

— Eh bien ! qu'as-tu? toi aussi !

— Rien, la fatigue, la chaleur.

— C'est une malédiction ! mesdames, un flacon, des sels...

— Je dois avoir le vôtre, général, dit Camille en cherchant dans son sac.

— Oui, dit le général, celui de Maurice.

— Celui de M. Maurice, reprit Camille en serrant le flacon dans sa main.

Une de ces pensées qui durent un éclair, et sur lesquelles les femmes jouent leur vie, lui passa dans le cœur ; elle rejeta le flacon dans son sac, et ajouta :

— Je ne l'ai pas...

Maurice défaillait ; Camille, éperdue, oubliant qu'un regard pouvait la deviner, s'approcha de lui, et lui dit tout bas :

— Je le garde.

Aveu arraché à l'âme, et qui eût réveillé l'âme de Maurice, s'il l'eût entendu.

Il n'entendit pas, il était tout-à-fait évanoui. Cet accident dispersa la fête.

X.

—

Suite d'une Fête.

Quel fut le plus désespéré des deux durant les heures qui suivirent ? Maurice peut-être ? Non. Revenu à lui, on l'emporta dans sa chambre, et on lui laissa le silence et l'obscurité ; mais Camille eut à endurer une heure

encore la conversation de madame de Brémont et de Camisard; conversation qui courait au hasard sur tous les détails de cette journée, et qui passait à chaque instant sur le cœur de Camille.

C'est un supplice que j'ai vu souffrir une fois : c'était un proscrit couché sous la planche mobile d'un parquet, dans une grange immense où jouaient une foule d'enfans; ils allaient, sautaient, bondissaient, faisant plier la planche sous leurs pas, l'appuyant sur la poitrine, sur le visage du malheureux.

Mais ces enfans ne savaient pas le mal qu'ils causaient, Camisard devina bientôt celui qu'il faisait souffrir.

Madame de Lubois, pressée au fond de cette voiture entre madame de Brémont et le conseiller, avait plusieurs fois tressailli au nom de Maurice. Camisard l'avait senti, et plusieurs fois il renouvela l'expérience. Trompé toute la journée par l'aisance de Maurice et le calme

de madame de Lubois, son attention avait été réveillée par la tardive venue de Camille au feu d'artifice, par sa gaieté forcée, il l'avait observée; et lors de l'évanouissement de Maurice, il avait vu son geste quand elle avait rejeté le flacon au fond de son sac, il avait entendu sa parole; il savait tout; il voulait une preuve. Madame de Lubois sentit la main de Camisard se glisser sur son genou.

— Que faites-vous? dit vivement Camille.

— Pardon, nous sommes si pressés, c'est quelque chose qui me blesse.

Il tenait le coin du sac.

— Pardieu! c'est un flacon.

— C'est celui de M. Lambert, j'en suis sûre, dit madame de Brémont; c'est bien maladroit à toi de ne pas l'avoir trouvé. Donne-le-moi, je le lui renverrai demain matin.

Le rendre, ô misère! Camille s'en était fait un si précieux trésor! Et que leur avait

fait cette pauvre femme pour lui arracher ainsi le cœur?

— Le voici, ma marraine, dit cependant Camille.

Mais madame de Brémont avait entamé une histoire sur la famille Marquoy, et elle ne tendit pas la main pour prendre le flacon. Camille le garda. Elle craignit d'abord de le remettre où Camisard l'avait surpris; et, comme un enfant qui dérobe, elle le glissa dans son sein.

Quelques gouttes du vinaigre qu'il renfermait, s'en échappèrent et brûlèrent la peau délicate de Camille. Elle se plut à cette douleur. C'était comme une expiation. Maurice, disait-elle en elle-même; Maurice, je souffre... je souffre aussi, moi, je souffre pour avoir quelque chose de toi.

On arriva au château de madame de Brémont.

Lorsque Camille se retira dans son appar-

tement, elle entendit à peine sa femme de chambre qui lui remit des cartons et des lettres qui étaient arrivés pour elle dans la journée. Elle se fit déshabiller avec rapidité; puis, une fois seule, elle respira.

Elle recommença sa journée, la reprit minute à minute. Ce fut d'abord avec joie. La conversation de Camisard et de madame de Brémont l'avait tellement séparée de Maurice qu'elle se trouva heureuse de le revoir. Chaque inflexion de sa voix, chaque geste, chaque parole, elle remit tout en scène devant elle, et pour la première fois, dans sa solitude, elle laissa cette image de Maurice s'asseoir à côté d'elle, elle lui parla... elle le regarda avec amour, lui répondit avec passion, lui dit tout bas : Oui, Maurice, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Elle tenait dans ses mains le flacon de Maurice, elle le serrait, l'étreignait sur son cœur, le couvrait de baisers... elle était folle, folle d'amour.

Mais tout ce délire tomba à cette réflexion : Et lui ?.... lui, il est seul aussi, mais avec quelle pensée, quel souvenir? Que j'ai été froide, cruelle, impitoyable!.... Et elle prit Maurice en pitié, pleura sur lui, imagina qu'il devinerait aussi qu'elle n'avait joué qu'un rôle... Elle espéra qu'il sentirait aussi, battre sous sa froideur l'amour qui la brûlait, comme elle avait senti pleurer le sien sous sa gaieté : et puis encore une autre pensée suivit celle-là : Oh ! qu'il ne le sache pas, mon Dieu, qu'il ne le sache jamais... J'ai été ce que je devais être, froide, impassible... Il en a souffert... j'en souffre bien aussi, moi... J'ai bien d'autres douleurs... que lui... J'ai fait une faute en gardant ce flacon, demain je le rendrai à ma marraine... Camisard le demanderait, il a les yeux ouverts sur moi... Et de quel droit? pourquoi ?... Pourquoi ? parce que je suis malheureuse. De quel droit? du droit que je suis une femme faible... Voilà comme sont les hommes... Oh ! il n'eût osé s'enquérir ainsi de

ma conduite quand mon mari était encore mon protecteur ; eussé-je été coupable, il ne l'eût pas osé. Et mon mari, oh ! comme je l'ai oublié aujourd'hui. Cependant j'espérais en lui... et peut-être pendant que, moi, je le sépare de mon avenir, il y revient à ce moment... Il me doit quelque reconnaissance maintenant... Ne fût-ce que ce sentiment, il en est capable, il le sent pour madame de Brémont, il ne me le refusera pas. O mon Dieu ! faites qu'il en soit ainsi... Oui ! c'est là que doit être mon espérance, c'est là qu'est mon salut. C'est de ce côté que je dois chercher mon avenir, triste, isolé peut-être, mais innocent... de ce côté que je dois tourner toutes mes pensées... Il me faut ce courage... je l'aurai... Allons... il m'est venu des lettres de Paris aujourd'hui... je ne les ai pas même regardées... il y en a peut-être de lui... il faut le voir... il faut les lire...

Elle défit le paquet de lettres qu'on lui avait remis ; mais il n'y en avait aucune de l'écri-

ture de son mari : quelques-unes étaient des billets d'invitation, deux seulement étaient cachetées avec un soin particulier, une qui paraissait un billet de quelques lignes, l'autre qui semblait une missive fort longue. La première d'une main inconnue à Camille, l'autre de l'écriture de madame Drancy. Une sorte d'effroi fit que Camille repoussa la lettre d'Adèle, elle ne voulut pas la lire... Sans s'expliquer les raisons précises de cet effroi, elle gardait cette impression vague, que toujours cette femme avait été un messager de mauvaises nouvelles. Camille prit donc seulement le billet qu'elle ne reconnaissait pas, et en rompit l'enveloppe. Comme elle l'avait prévu, il ne renfermait que quelques lignes. Elle les lut :

« MADAME,

« Un ami qui voudrait vous faire échapper « aux piéges dont vous êtes entourée, a été « instruit, par hasard, de l'emprunt que cher-

« chait à faire M. de Lubois, et de l'engage-
« ment qu'il veut vous faire contracter. Pour
« votre repos, pour votre honneur peut-être,
« ne prenez aucune décision sans avoir con-
« sulté madame de Brémont. »

La lettre n'était pas signée.

Camille, à cette lecture, demeura d'abord étonnée; elle ne comprit pas tout de suite ce que cela pouvait vouloir dire. Elle la lut encore, la relut une troisième fois, une quatrième fois, et à chacune, l'un des mots de cette lettre venait l'étonner, la frapper d'un nouveau coup. Elle lisait ainsi :

Un ami qui voudrait vous faire échapper aux piéges dont vous êtes entourée.

Des piéges! quels piéges?.... La présence de Maurice au château de son oncle? serait-ce un jeu joué?... Camisard en serait-il complice?... Veut-on me compromettre pour avoir le droit de tout faire ensuite sans que je puisse me plaindre?... Lisons....

A été instruit par hasard de l'emprunt que veut faire M. de Lubois.

Un emprunt!... l'emprunt de Launay, sans doute... Il ne s'agit pas de moi, de ce que je puis éprouver, c'est d'affaires qu'il s'agit. Elle continua :

De l'engagement qu'on veut vous faire contracter.

C'est cela.

Pour votre repos, pour votre honneur peut-être...

Mon repos. J'ai donc engagé mon repos? Mon honneur? J'ai donc engagé mon honneur. Serait-ce par un acte qui manque à la probité?

Ne prenez aucune décision sans avoir consulté madame de Brémont.

Il est trop tard.

Que voulait dire cette lettre?

Vainement Camille lui cherchait un sens,

son inexpérience des affaires ne lui montrait aucun danger précis et les lui faisait craindre tous. Cette coupe de douleur qu'il lui fallait boire, allait-elle se mêler d'une nouvelle amertume, d'un plus cruel poison? N'est-ce plus seulement l'épouse abandonnée, la femme qui brûle d'une passion qu'elle renferme en soi, qui auront à souffrir? L'honneur, la probité, ces vertus d'homme si délicates chez les femmes, seraient-elles aussi compromises? Par un mouvement instinctif et emporté, madame de Lubois prit la lettre d'Adèle; il lui sembla que ce devait être le commentaire du billet; elle l'ouvrit et la lut tout d'un trait, sans en détacher les yeux ni pour s'écrier ni pour pleurer. Elle voulait tout savoir.

Voici ce qu'elle lut :

« Ma chère amie,

« C'est très drôle, très spirituel, très amusant ce que tu viens de faire; mais on ne « choisit pas ses amis pour de pareils traits.

« Antoni m'a tout conté; il s'est niaisement sa-
« crifié, le pauvre garçon! il a eu Césarine, il
« t'en a donné la preuve; et puis, quand il
« avait droit de demander le prix des mauvais
« traits que tu veux jouer à ton mari, tu fais la
« malade et tu pars pour la campagne, pour
« y rejoindre ton *héros de Juillet*, M. Maurice
« Lambert. C'est bien un peu la faute de ce
« pauvre Antoni : il fait du roman en paroles,
« Maurice le fait en action; c'est du reste une
« rencontre tout-à-fait dramatique que celle
« du café Launay, et Maurice est autrement
« adroit que mon pauvre frère. Je rirais de
« tout cela et je t'en féliciterais, si ce pauvre
« Antoni n'en était vraiment au désespoir; il
« veut t'écrire pour te redemander la lettre de
« Césarine. N'a-t-il pas voulu aller chercher
« querelle à Maurice quand il a su qu'il était
« à la campagne avec toi. Je l'en ai empêché
« à grand'peine; Antoni est brave, mais Mau-
« rice est un férailleur qui a l'habitude des
« duels et qui ne se fût point fait scrupule de

« donner un coup d'épée pour toi à Antoni,
« comme il a fait autrefois à ton cousin
« Launay pour les beaux yeux de Césarine.
« Qu'est-ce donc que ce cousin Launay? per-
« sonne ne te le connaissait. Du reste, c'est
« lui qui a donné tous les détails de ta ren-
« contre avec Maurice; il a raconté tout cela
« à Césarine qu'il veut absolument épouser.
« Sais-tu que ce serait fort plaisant de te voir
« la cousine de mademoiselle Catherine To-
« chon? Cependant, je crois peu au succès
« du *cousin*; ton mari règne plus que jamais,
« c'est un amour furieux. La calèche et les
« chevaux qu'il vient de donner à Césarine
« sont d'une élégance et d'une richesse inouies.
« Elle écrase tout le monde au bois. On en est
« fort scandalisé. On se demande où ton mari
« prend tout cet argent. Je te conte tout ceci,
« parce que je crois que tu ne te soucies plus
« guère de ce qu'il fait, et, qu'après tout, ce
« serait une excuse, si tu en avais besoin, au
« parti que tu t'es décidée à prendre. Où en

« es-tu avec Maurice? Prends garde, c'est un « homme fort dangereux. J'ai appris sur son « compte des choses très graves; il paraît qu'il « a fait un tour infâme à Alicia. Je n'ai pu sa- « voir précisément ce que c'est, parce qu'il ne « se vante guère de ces sortes de choses et « qu'Alicia est la prude la plus consommée de « la terre. A l'entendre, elle sort du berceau. « Pauvre petite ! Du reste, je t'approuve fort « de ce que tu as fait faire à ton mari : on dit « qu'il vient de placer deux cent cinquante « mille francs sur ta tête; c'est une bonne pré- « caution par le temps qui court et avec la « conduite qu'il mène. Ce n'est pas une for- « tune, mais si un malheur arrivait, c'est une « ressource; tu aurais de quoi vivre. Voilà « huit jours que je veux t'écrire et qu'Antoni « me tourmente pour voir ma lettre; je lui en « montrerai l'adresse et lui dirai que j'y ai mis « tout ce qu'il me débite d'extravagances. « Réponds-moi un mot pour lui, que je « puisse lui faire lire. Un peu de pitié pour

« ce pauvre garçon; il ne faut pas tout don-
« ner à M. Maurice. L'avenir est douteux,
« et M. Lambert n'est pas renommé pour la
« durée de ses passions. Toutefois, reviens
« vite, l'hiver promet d'être charmant, et
« maintenant que tu as enfin compris que le
« désespoir est la plus triste des vengeances,
« tu auras un succès immense. J'espère que
« ceci est d'une amie. Mais je ne suis point
« jalouse; tu es plus belle que moi, je suis
« trop *honnête femme* pour t'en vouloir. A
« propos, comment madame de Brémont
« s'arrange-t-elle de M. Lambert? Ses visites
« doivent un peu la désorienter; mais il est
« homme à lui faire croire qu'elles sont pour
« elle... et toi aussi, *sournoise*!... Mais la cam-
« pagne a tant de libertés; les longues prome-
« nades excusent si bien les longues absences!
« Je m'en fais une idée ravissante. C'est un
« sentiment que je n'ai jamais éprouvé. L'a-
« mour aux champs, dans de grands bois, des
« rendez-vous près d'une fontaine, un grand

« parc, par où on peut rentrer par-dessus les
« murs, un vieux château avec de longs cor-
« ridors où on attend, où on écoute; sais-tu
« que c'est délicieux! Nous autres pauvres
« femmes de Paris, nous en sommes réduites
« à l'émotion de la *porte fermée;* c'est bien
« trivial. Mais tu as du bonheur en tout. Adieu,
« bonne chère Camille; je suis heureuse de te
« savoir heureuse; je t'aime d'oser l'être; je ne
« plains que ce pauvre Antoni. Mais l'avenir
« est long, et peut-être un jour; qui sait?... Al-
« lons, je suis une folle. Je lui ferai entendre
« raison. — Adieu encore; je t'embrasse...

« Adèle Drancy.

« *P. S.* Ménage Camisard. »

Qu'est-ce que la foudre qui éclate à vos pieds? votre père qui tombe mort à côté de vous? un spadassin qui vous crache au visage? un ami qui vous dénonce? un fils qui lève la main sur vous? Tout cela, c'est une douleur, un effroi, inattendus poignans, atroces.

Mais cette lettre ! cette lettre ! mon Dieu ! c'était partout qu'elle frappait à la fois, partout qu'elle enfonçait ses lignes frivoles comme autant de poignards. Camille l'avait lue sans s'arrêter; une seule des horreurs qu'elle y découvrit aurait suffi à la rendre folle; leur multiplicité la sauva.

Elle ne sut à quoi s'en prendre, sur quoi pleurer, de quoi s'indigner; une confusion horrible d'idées, de douleurs, de colères la tint immobile.

C'était comme un danseur que mille mains appellent dans une ronde tournoyante, et qui reste à sa place, n'en pouvant saisir aucune, tant elles passent vite.

Oh ! quel dénoûment à cette journée ! quel Maurice on offrait à Camille, après le Maurice qu'elle avait cru voir, après la conduite qu'elle avait tenue vis-à-vis de lui ! quelle conduite on lui supposait, après l'espoir qu'elle avait reporté sur son mari ! quel affreux retour il lui offrait, après le service qu'elle croyait

lui avoir rendu ! quelle précaution on en faisait pour elle !

On dit que la romancerie moderne est sanglante, qu'elle n'aime que les poignards ou les poisons. Oh ! laissez-lui les poignards ! laissez-lui les poisons, armes bienfaisantes et rapides qui tuent d'un coup, poussées par les passions féroces du moyen-âge : les horreurs, les voilà, voilà celles de nos mœurs, celles de notre siècle ; car, cette lettre, cette lettre a été écrite et lue.

Et Camille ! que pourrons-nous vous dire de Camille ? comment saisir tout ce choc de cris de désespoir qui lui broyèrent l'âme durant deux heures qu'elle demeura immobile à sa place ? immobile, usant, dans ces deux heures, plus de forces de sa jeunesse, plus de jours de sa vie, que dans une longue suite d'années : car, à chaque malheur il faut son jour, c'est sa pâture, il le dévore ; il l'arrache à l'existence, il la décharne, la boit, l'absorbe, et l'on se demande après pourquoi

meurent ces têtes blondes et ces visages roses qui n'ont que vingt ans ; on cherche le vampire qui les emporte dans la tombe : c'est le monde.

Après ces deux heures d'atonie douloureuse, Camille se leva, prit une plume, écrivit quelques lignes pour madame de Brémont, sortit doucement de sa chambre, alla réveiller sa femme de chambre, alla réveiller le cocher, fit atteler sa voiture, et à une heure elle courait, avec une rapidité effrayante, sur la route de Paris, poussant les postillons de son or qu'elle semait aveuglément..... Paris, Paris, disait-elle, il faut que je sois ce matin à Paris.

XI.

Dernière Tentative.

Malgré la rapidité de sa course, Camille n'arriva à Paris que vers dix heures du matin ; elle se fit conduire rue Godot, et en descendant de voiture, elle monta sur-le-champ dans le cabinet de son mari. Il était fort occupé à

travailler, et releva sa tête avec vivacité en entendant entrer brusquement chez lui, sans qu'on se fît annoncer. L'aspect de Camille, pâle, défaite, et dont les yeux fiévreux s'attachèrent d'abord sur lui, le troubla ; il pressentit un orage. Dans l'impossibilité de l'éviter, il se résolut à le soutenir audacieusement, de quelque côté et pour quelque motif qu'il vînt, et dit à Camille, d'un air sévère :

— Qui vous ramène ici, madame ?

— Le voici, répondit-elle : veuillez m'écouter froidement, comme je vous parlerai.

Elle s'assit, et se posa bien en face d'Alphonse, comme pour mieux adresser ses paroles. Il y avait dans toute sa tenue un calme résolu, une dignité sérieuse, qui rendirent de Lubois attentif.

— Monsieur, reprit Camille, notre situation a quelque chose de particulier que vous n'avez peut-être jamais remarqué. Orphelins tous deux, nous devons tous deux à madame

de Brémont la position où nous sommes. Mais dans le cas où un malheur viendrait nous y atteindre, nous n'avons ni l'un ni l'autre un refuge pour nous mettre à l'abri, une famille pour nous accueillir et nous protéger. Bien plus, si, avant que le malheur fût arrivé, il nous suffisait d'un bon conseil pour le prévenir, aucun de nous n'a un ami, un frère, un parent qui ait le droit de le lui donner. Votre femme eût pu vous tenir lieu de ces amis qui vous manquent; il y a entre elle et vous des dissentimens qui vous la feraient repousser : cependant elle vient... je viens, parlons droit, je viens vous dire : Il n'y a plus ici ni femme jalouse, ni épouse abandonnée; il n'y a plus ni orgueil blessé, ni cœur ulcéré; il y a un homme, un ami, un frère, qui a des choses graves à vous dire : voulez-vous l'écouter ainsi?

De Lubois ne répondit pas.

— Le voulez-vous, monsieur? reprit Camille.

— Vous voyez bien, madame, que je vous écoute.

Le ton dédaigneusement résigné d'Alphonse annonçait à madame de Lubois qu'il cédait, plutôt parce qu'il ne savait encore comment se soustraire à cet entretien, que parce qu'il désirait l'entendre. La résolution de Camille était prise, elle continua.

— Vous marchez à votre ruine, monsieur, vous marchez à votre déshonneur.

— Ah ! c'est ça, fit de Lubois en ricanant; très bien, merci; et, tournant le dos à sa femme, il se remit à écrire.

— Écoutez-moi, monsieur, lui dit Camille avec autorité; écoutez-moi, ou dans cinq minutes je retourne à Brémont, et je dis à ma marraine tout ce que vous ne voulez pas entendre.

De Lubois regarda sa femme, espérant qu'une fois encore son air de menace l'intimiderait; mais il reconnut que c'était un parti

sérieusement pris : il se mordit les lèvres avec rage, et répondit :

— Continuez.

— Je vous le répète, monsieur, ce n'est pas une femme qui vous parle, ce n'est pas votre femme, c'est votre frère, votre ami ; je vais plus loin, c'est votre associé : quelque sujet que j'aborde, quelques expressions que j'emploie, n'y voyez que le langage d'un étranger, d'un ami, dont le cœur n'a plus à souffrir de ce qui est arrivé. Sur mon honneur, je vous jure qu'il en est ainsi.

— Ah ! bon Dieu ! fit Alphonse en haussant les épaules, dépêchons, madame, je n'ai plus le temps d'écouter les petits drames que vous arrangez dans votre tête ; parlez droit, comme vous disiez tout à l'heure.

— Soit, dit Camille, qui avait espéré que la sincérité de sa démarche se ferait jour à travers toutes les préoccupations d'Alphonse, et qui, outrée de l'impudence de ses petits airs, se résolut à donner à cette scène le sé-

rieux qu'elle méritait, quoiqu'il pût lui en coûter; soit, dit-elle. Et, d'abord, vous m'avez menti, à moi, sur l'emploi des deux cent cinquante mille francs que vous m'avez fait emprunter; vous avez menti à mon oncle sur la validité de la garantie que vous m'avez forcée de lui offrir.

— A qui parlez-vous de ce ton, malheureuse? s'écria de Lubois en s'avançant vers sa femme.

— A vous, monsieur! et prenez garde d'élever trop la voix : nous sommes à deux pas de votre étude, on peut vous entendre et moi aussi; je parlerai bas, si vous voulez m'écouter comme vous le devez. Je vous répète que ce n'est plus une femme qui vous parle.

— Eh bien, dit de Lubois, faites vos sermons aux meubles.

— Si vous sortez de cette chambre, dans cinq minutes je repars pour Brémont; la voiture et les chevaux m'attendent.

Rien ne peut exprimer l'étonnement et la

rage d'Alphonse à cette calme et implacable déclaration ; il s'arrêta sur la porte, et les paroles manquant à tout ce qu'il avait de furieux dans le cœur, il s'assit devant Camille, les dents serrées, le visage bouleversé, et la considérant en face, comme pour la tenir à la portée de sa main, comme prêt à s'élancer sur elle au moment où elle aurait outrepassé les bornes de sa patience. Camille continua :

— Ce que vous avez fait là, monsieur, est une faute qui ne deviendra pas un crime, tant que le secret en restera entre nous, et si vous avez le courage de la réparer. Il vous reste encore bien des moyens : le premier, c'est d'abolir, dans notre maison, ce luxe ruineux auquel je me suis imprudemment prêtée. Le second, c'est de ne pas en entretenir, hors de chez vous, un plus fatal, car il mine à la fois votre fortune et votre considération.

— Nous y voilà, répondit Alphonse, comme déchargé d'un terrible fardeau ; voilà où devait aboutir tout ce grand édifice de phrases

et d'injures. Eh bien ! non, madame, je ne le ferai pas; vous devriez, ce me semble, être assez persuadée de ma volonté à ce sujet, pour ne pas aller ourdir à la campagne des projets qui reposent sur des calomnies, et qui vous ont été suggérés par une personne que je ne veux pas nommer, mais dont je finirai par faire taire les propos : prenez-y garde, madame.

— Je ne sais de qui vous voulez parler, monsieur, il n'y a personne qui m'ait suggéré cette démarche; quant à l'avis qui m'a éclairée, le voici, monsieur, vous pouvez le lire.

Elle lui présenta le billet anonyme qu'elle avait reçu à la campagne.

De Lubois prit le billet, le parcourut; et, après un moment de silence, il le jeta sur les genoux de Camille.

— Ah çà, madame, lui dit-il froidement, ou vous avez perdu l'esprit, ou ceci est d'une effronterie sans exemple; vous m'insultez, et— je réponds à ce prétendu frère, à cet ami, à cet homme d'honneur qui veut me sauver—;

vous m'insultez par les plus odieuses suppositions, et vous m'apportez en preuve une lettre...

— Qui n'est pas signée, n'est-ce pas ?... mais qui, jointe à la circonstance du remboursement de M. Camisard, prouve...

— Non, madame, non, reprit rapidement Alphonse qui voulait éviter d'être convaincu, il ne s'agit pas de signature, il s'agit que vous m'apportez une lettre de M. Maurice Lambert, qui, lorsqu'il vous l'a remise pour me venir jouer cette comédie, n'a pas même pris le soin de déguiser son écriture.

— Cette lettre est de M. Lambert? dit Camille en la reprenant avec vivacité et la parcourant des yeux... sur mon honneur, monsieur, j'ignorais...

— Allons donc !

— Je vous jure....

— Allons donc !

— Je vous proteste....

— Allons donc, madame, vous ne le saviez

pas, n'est-ce pas? Mais vous me prenez donc pour un enfant; mais, véritablement, si vous ne me faisiez pitié, si je n'excusais pas des raisons d'exaltation qui tiennent à votre caractère, si je n'excusais, dis-je, l'insolence et la folie de vos accusations, pensez-vous que je vous eusse permis de me les dire? pensez-vous que je ne les eusse pas prévenues, et que je n'eusse pas su punir le misérable qui vous aide à me calomnier? Mais je la garde, cette lettre, et puisqu'il l'a écrite, il m'en rendra compte.

— Faites donc, monsieur, s'écria Camille, outrée de voir tourner contre elle une démarche qu'elle considérait, comme le dernier effort que son devoir pût lui inspirer, faites; et, puisque vous êtes si jaloux de votre honneur, demandez compte aussi de cette lettre à celle qui l'a écrite.

Et elle lui jeta la lettre que Césarine avait écrite à Antoni, et que celui-ci lui avait livrée.

Alphonse la prit et la lut.

« Beau chéri, tu m'as quittée hier tout sou-

« cieux, et tu n'es pas revenu aujourd'hui. Je « comprends ta susceptibilité, mon amour; « mais tu es un enfant : en quoi A... peut-il « te rendre triste ? n'as-tu pas été amoureux « de sa femme ? et n'oubliais-tu pas qu'il était « son mari ? Eh bien ! c'est mon mari aussi. Il « n'y a d'amant que celui qu'on aime ; et toi, « je t'aime comme on n'a jamais aimé. Viens « ce soir à minuit, j'aurai renvoyé A... Dans « tous les cas, demande Rose, et monte par « le petit escalier comme avant-hier. A ce « soir, mon ange, mon amour; je suis folle de « penser que tu es à moi, à moi seule, n'est-ce « pas ? car je suis jalouse aussi... Tu te justifie-« ras ce soir. Viens, viens. »

— Elle n'est pas signée non plus, dit Camille quand elle eut jugé que de Lubois devait avoir fini la lettre ; mais vous connaissez aussi cette écriture-là ?

— Cette écriture, dit Alphonse en serrant la lettre avec un tremblement convulsif; cette écriture...

Il se mit à regarder la lettre en se promenant.

— C'est bien la sienne, n'est-ce pas ?

— Cette écriture, madame, dit de Lubois d'un ton de sombre triomphe, je ne la connais pas.

— Ah ! s'écria Camille indignée, vous mentez.

— Je ne la connais pas, vous dis-je, reprit de Lubois pâle de colère, je ne la connais pas ; et l'infâme qui vous a livré cette lettre, à un prix que je devine, vous a trompée, madame.

— Monsieur, monsieur, reprit Camille dans un désordre inexprimable, soyons calmes, soyons sincères ; ne me repoussez pas ainsi. Nous nous perdons tous deux ; vous ne le voyez pas, vous ! Ne m'ôtez pas le peu de raison qui me reste pour nous sauver. Cette lettre est de votre maîtresse, vous le savez bien ; celle-ci est de M. Maurice ; je l'ignorais, je vous jure. Mais il importe peu ; et je ne vous

aurais montré ni l'une ni l'autre, si vous aviez voulu me comprendre et voir ce qui est vrai. Laissez-moi rasseoir mes idées; car je voulais vous parler froidement, avec raison; vous ne l'avez pas voulu. Vous ne savez que m'insulter; et je m'oublie aussi, j'oublie qu'il y va de votre honneur et du mien... Ecoutez... écoutez-moi...

Elle s'arrêta un moment pour essuyer les larmes qui remplissaient ses yeux, pour rassurer sa voix tout-à-fait éplorée. De Lubois se remit devant son bureau, accoudé sur un bras, la tête dans une main, et tordant de l'autre la lettre de Césarine.

— Parlez, madame, parlez, lui dit-il. Oh! je saurai qui, murmurait-il entre ses dents; puis il ajouta : Parlez.

— Vous avez emprunté deux cent cinquante mille francs à mon oncle pour rembourser M. Camisard. Ne me démentez pas, monsieur, c'est vrai. Fallait-il cela pour vous sauver? eh bien! je m'estime heureuse d'avoir pu vous

être utile, même au prix d'une tromperie. Mais à présent réfléchissez : un jour viendra où il faudra rendre aussi cet argent ; comment le pourrons-nous ?... La plus stricte économie y suffira peut-être, si vous voulez... Je vous la demande dans votre maison... Je voulais vous la demander ailleurs, et je vous la demande encore. Croyez-moi, monsieur, je suis plus indulgente que vous ne pensez pour la tyrannie d'une passion comme la vôtre. Je dois vous le dire même : si, pour vous, elle eût été un bonheur exclusif; si cette personne qui vous est si chère vous eût rendu l'amour que vous avez pour elle, je l'aurais subi sans murmurer. Je le sais, monsieur, je le sais, maintenant ; la raison est une frêle barrière contre l'amour... Je sais qu'il nous pénètre à notre insu, qu'il nous commande contre notre volonté, qu'il peut nous entraîner, malgré notre résistance ; et sincèrement, plus sincèrement que vous ne croyez peut-être, je vous plains, monsieur, et je vous excuse... Mais enfin... elle ne vous

aime pas; elle vous trompe.... Oh! croyez-moi... je ne suis ni fière ni heureuse de cet avantage... je ne veux ni vous en faire souffrir ni vous en humilier.... Cependant je l'invoque, comme l'invoquerait votre père, sans amertume, sans triomphe, puisqu'il peut vous pousser à revenir à une conduite plus digne de vous... C'est pour vous, monsieur; tout cela c'est pour vous... Vous voyez que je ne vous parle pas de moi!... Moi, je ferai ce que vous voudrez; je resterai ici chez moi, seule, sans voir personne. Je m'exilerai au fond d'une campagne... sans même un enfant avec qui pleurer.... Je ne compterai plus dans votre vie, et je me croirai heureuse le jour où se tairont les bruits fâcheux qui, déjà, nous attaquent tous deux dans notre fortune et dans notre honneur...

De Lubois était devenu soucieux; l'accent résigné de Camille l'avait surpris sans l'attendrir. Sa douleur ne lui inspirait pas de pitié; mais elle l'avertissait de la gravité de sa situa-

tion : il réfléchissait profondément. Enfin, après un assez long silence, il dit à Camille :

— Renvoyez votre voiture, madame, et veuillez me laisser une heure... Rentrez chez vous ; dans une heure, vous aurez ma réponse... Nous pouvons nous entendre encore, madame... dans une heure...

Camille se leva, et sortit. Elle était moins alarmée ; elle avait vu la préoccupation de son mari : c'était un indice qu'il mesurait enfin l'abîme vers lequel il marchait.

Camille était de cette nature extrême qui, lorsqu'elle agit en vertu de ses droits, les exige avec une rigidité que rien ne fait fléchir, mais qui, au moment où elle se décide à la résignation et à la générosité, les pousse jusqu'à leurs dernières délicatesses. Pour elle, c'était un parti grave et sérieux qu'elle venait de prendre ; peu soucieuse des moyens, mais du but où elle tendait, elle ne demanda pas à Alphonse un retour soudain qui eût coûté à sa vanité, un retour qui eût semblé une humiliation pour

lui, un triomphe pour elle, une obéissance à un ordre; n'eût-ce été que la soumission d'une raison égarée à une raison supérieure, elle ne voulait pas la lui imposer : — Qu'il se garde aux yeux du monde l'honneur de ses résolutions, se disait-elle en se retirant; que même, vis-à-vis de moi, il passe comme s'il agissait de son propre mouvement, tant mieux. S'il se sauve et me sauve avec lui... ne devrais-je pas lui en être encore reconnaissante?

Nous n'avons rien dit des émotions qui brisèrent le cœur de Camille durant le trajet d'Orléans; mais on aura pu toutes les deviner, en voyant à quoi avait abouti ce rapide voyage. Camille, qui n'accusait plus, mais qui plaignait l'homme qu'égarait sa passion, avait dû trouver au fond de son propre cœur des sentimens bien impérieux pour concevoir la folie de de Lubois.

XII.

—

Comédie.

—

Cependant de Lubois, demeuré seul, relut la lettre de Césarine, et sortit aussitôt pour se rendre chez elle. La passion de de Lubois pour cette femme, nous ne disons pas son amour, était soutenue par ce qu'il y a de plus

irritant dans ces sortes de liaisons. C'était un défi perpétuel jeté à la séduction des mille adorateurs qui entouraient Césarine, et dont Alphonse s'imaginait être toujours sorti vainqueur : c'était en même temps une résistance au blâme des hommes sages, résistance que les esprits égarés prennent pour du caractère ; c'était encore une punition infligée à l'orgueil de Camille, punition que de Lubois traduisait en indépendance et, au besoin, en autorité qui sait se faire respecter.

Dans de pareilles dispositions, ce qu'on peut faire pour la femme qui vous les inspire, dépasse de beaucoup ce dont on serait capable pour la femme qu'on aime. C'est qu'alors on est soi-même en jeu, et qu'on met à ce qu'on appelle son amour toutes les violences et tout l'aveuglement de la vanité et de l'égoïsme.

En expliquant ainsi la folie de de Lubois, nous n'avons pas prétendu analyser toutes

les causes de ces liaisons sans pudeur ni véritable amour, dont cependant il existe tant d'exemples, nous avons essayé d'indiquer comment elles subissent des exigences et acceptent des conditions que refuseraient toute passion sincère, tout amour qui ne serait qu'amour.

Alphonse arriva chez Césarine la rage dans l'âme. Ce n'était pas ce sentiment forcené de la jalousie qui ronge le cœur et dévaste la raison, à la seule pensée qu'un autre a ému la voix qui vous dit : je t'aime ; qu'un autre a dévoilé la femme dont on pense seul au monde posséder les mystérieuses beautés, qu'il a entendu les mêmes paroles d'amour, les mêmes cris de passion, qu'il l'a tenue aussi palpitante, éperdue, heureuse, dans ses bras. Cette jalousie était inconnue à Alphonse, et, à vrai dire, il est difficile de l'éprouver pour une femme dont la beauté commerciale, quelle que soit sa valeur, a été pesée comme une pièce de monnaie au trébuchet de beaucoup de propriétaires.

La colère d'Alphonse avait une autre source, c'était d'avoir été joué, ou, pour mieux dire, d'avoir été pris pour dupe : à cette colère s'ajoutait cette circonstance d'être dupe aux yeux de Camille. Dans ce moment, il eût pardonné à Césarine *un caprice* pour un crocheteur, s'il avait été seul à le savoir. Mais le rival à qui on écrivait des lettres et qui montrait sans doute ces lettres à tout le monde et les livrait en outre à Camille, ce rival était un crime qui ne méritait pas de pitié, qui n'obtiendrait pas de pardon.

M. de Lubois, en entrant chez Césarine à l'improviste la trouva se roulant comme un chat sur les coussins d'un divan, et roulant sa voix dans son gosier en trilles aériens, en gammes éclatantes, riant, chantant, bondissant; elle se pliait et se repliait, flexible, ténue et frêle comme un corps qui semble à bout de ses forces, mais au milieu duquel brûle un foyer d'ardeurs et de volupté qui flambe par les jets d'une voix puissante et

nerveuse. Césarine était joyeuse ; on ne peut pas dire que ce fût de cœur, ces natures de femmes ne vivent point par-là : elles ont une organisation animale qui s'influence surtout d'air et de chaleur, et s'attriste et s'épanouit par les nerfs. Les nerfs de Césarine frémissaient à l'épiderme, avides de mouvemens, de cris, de sensations. Quand elle aperçut de Lubois, elle courut à lui :

— Bonjour, bonjour, boujour, bojour, bjour, bjour, lui dit-elle en lui faisant des petites mines gracieuses. Tu es gentil, gentil, gentil, gtil d'être venu. Je ne joue pas ce soir; allons dîner quelque part, allons courir les boulevarts... veux-tu venir... je vais m'habiller ?

— Non, dit sèchement Alphonse.

— Qu'est-ce que tu as, quésque-ta, quéqueta, répondit-elle en lui prenant les deux mains et en le balançant au mouvement d'une ronde. Tu as l'air d'un loup-garou, d'un rhinocéros,

d'un croque-mort ; tu as l'air d'un pair de France, tu es tout bête. Embrasse-moi... embrassez votre amour, gros notaire.

— Assez de folies, dit de Lubois, j'ai à vous parler sérieusement.

— Do ré mi fa sol la si do, ré mi fa sol la si do doooooooo, fit Césarine en montant cette double gamme comme une fusée et faisant vibrer sa voix sur l'ut aigu avec un éclat magnifique ; puis elle redescendit les deux octaves chromatiquement sur ces paroles improvisées : — Va te promener, mon cher ami, va te promener, mon cher ami, va te prom...

— Césarine, dit de Lubois sévèrement, j'ai à vous parler, finissons.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous me voulez avec votre air d'ours ?

— Je veux vous demander à qui vous avez écrit cette lettre.

— Ça ! dit Césarine en la prenant. Elle la

déplia, la lut en chantonnant et la jeta sur le parquet en répondant joyeusement :

— Je sais pas.

Et elle se jeta sur son divan dont elle lança les coussins au plafond avec ses pieds.

— Césarine, reprit de Lubois avec colère, voulez-vous m'écouter ?

— Ah çà ! répondit-elle, qu'est-ce que vous me voulez avec votre chiffon de papier ? je n'ai qu'un pauvre jour de gaieté et vous venez m'embêter... Tenez, mon cher, j'en ai assez de vos scènes ; si vous n'êtes pas content, prenez une béarnaise et allez voir à Saint-Sulpice si je chante vêpres.

— Tout cela est fort bon, mais je veux savoir à qui vous avez écrit cette lettre.

— Qu'est-ce que ça vous fait, c'est une lettre *d'ancien*, ça ne vous regarde pas.

— Ah ! ceci est un peu fort, nous allons voir la date.

— Put! fit-elle en continuant ses gambades, je parie qu'il n'y a pas de date.

— En effet, il n'y a ni date ni adresse.

— Brrit, des adresses! sous enveloppe, mon cher; l'enveloppe ne dit pas ce qu'elle renferme, et le poulet ne dit pas à qui il est adressé.

— Cependant, dit Alphonse en lui montrant la lettre, cette initiale, cet A.

— Eh ben, cet A, c'est Auguste, Alfred, Armand, Adolphe, Alonzo, Alonzo; c'est Alonzo.

— Césarine, tout cela peut vous paraître fort gai, mais cette lettre a été écrite depuis peu, ce papier est trop frais?

— Est-ce que vous croyez, reprit aigrement Césarine, qu'on jette mes lettres aux ordures ou que mes amours aient les mains sales?

— Ah! vous avez juré de me mettre en fureur; répondez-moi, Césarine, et trève de

plaisanterie. Ceci est plus sérieux que vous ne pensez... Si c'est une lettre... *ancienne*, dites-moi à qui elle est adressée.

— Ma foi, mon cher, je n'en tiens pas registre.

— Césarine, finissons... Cette initiale A doit aider votre mémoire.

— Il y a un A... un A, fit-elle en se grattant le front; un A, répéta-t-elle en devenant sérieuse. — Donnez-moi cette lettre.

Elle l'examina.

— Qui vous a remis cette lettre?

— Cela n'y fait rien.

— Cela fait beaucoup au contraire, c'est une femme qui vous l'a remise?

— Non.

— C'est votre femme?

— Non.

— Si! c'est elle, ne mentez pas; ce n'est que pour elle que Maurice a pu consentir à me faire ce trait.

— Maurice! s'écria de Lubois, cette lettre a été écrite à Maurice

— Oh ! il y a long-temps.

—Maurice, répéta de Lubois en ressaisissant la lettre et en la commentant mot à mot. Puis il reprit :

— Qu'elle ait été écrite à Maurice, je n'en sais rien, mais qu'il y ait long-temps qu'elle a été écrite, j'en doute ; à défaut de chiffres les circonstances disent la date : écoutez :

Il lut :

« N'as-tu pas été amoureux de sa femme, et n'oubliais-tu pas qu'il était son mari? eh bien, A est aussi mon mari. » — Quelle était cette femme dont Maurice avait été amoureux, et dont le mari qui était aussi *votre mari* portait un nom qui commençait par un A?

— Ah ! dit Césarine d'un air profondément désolé, ah! Maurice a juré ma perte, et il réussira.

— Césarine, quelle était cette femme?

— Eh! mon Dieu, répondit Césarine avec éclat, c'était madame Drancy, laissez-moi en repos.

— Madame Drancy, et cet A veut sans doute dire Drancy, reprit-il en haussant les épaules.

— Cet A, répliqua Césarine avec emportement, cet A, cet A, cet A veut dire Auguste, Auguste, Auguste, qui était le nom de Drancy, alors comme aujourd'hui, comme il le sera demain, comme il le sera dans cent ans.

Et, sans prendre garde à l'étonnement d'Alphonse, elle se rejeta sur son divan en criant :

— Ah ! que je suis malheureuse !

Pendant ce temps, Alphonse, relisant attentivement la lettre, disait à chaque mot :

— En effet... en effet. Puis il s'écria avec un mouvement de rage qui certes ne se rattachait pas à l'explication de Césarine, mais à un sentiment plus éloigné : Mais cet homme a donc été l'amant de toutes les femmes ?

— Cela s'expliquerait mieux en disant que madame Drancy a été la maîtresse de tous les hommes. Mais il est certain que lorsqu'il en veut une, serait-ce la vôtre! il....

— Césarine!.. s'écria de Lubois, taisez-vous sur ce chapitre, répondez-moi franchement; songez qu'il y va peut-être de mon honneur, peut-être de la vie d'un autre, car j'aurai raison de cette infâme perfidie. Cette lettre a été écrite à Maurice.

— Ah! s'écria Césarine, allez-vous recommencer? Je vous ai dit plus que je ne voulais, prenez que je n'ai rien dit.

— Au contraire, j'ai besoin que ce que vous m'avez dit soit vrai, mais je crains que le besoin de vous justifier ne vous ai portée à me tromper.

— Eh bien! reprit Césarine en s'emportant tout-à-fait, prenez que je vous ai trompé; ça vous plaît à croire, croyez-le... On veut que vous me quittiez, on trame de petits complots,

on vous mène par le nez... Eh bien! laissez-vous faire... Si j'étais à votre place, j'irais remercier ma femme de m'avoir si bien averti. Il y a long-temps que je vous l'ai dit pour la première fois, elle veut vous faire obéir; elle n'y a pas réussi par la violence, elle y met de la ruse. Vous n'êtes pas de force à lutter contre elle. Finissez-en tout de suite.

— Césarine, il me semble que cette lettre valait bien que j'exigeasse une explication.

— C'est possible, mais la vie que vous me faites me devient insupportable. Toujours des soupçons, des scènes, des explications absurdes; je ne me suis pas donnée à vous pour une vestale, vous saviez à quoi vous en tenir; ça vous allait, mais vous n'avez pas le courage de vouloir ce que vous voulez.... Quand on est fait comme çà, mon cher, on reste sous les cotillons de sa femme, et on lui demande la permission de manger des confitures.

— Césarine, je vous préviens que ces façons

de parler me déplaisent, et qu'il ne faudrait pas les renouveler souvent pour...

— Pour que vous me quittiez, faites-le donc! Vous me rendrez un grand service, car, moi, je n'en ai pas le courage, et comme je vois bien qu'il faut que tout ceci finisse, j'aime mieux que ce soit tout de suite.... A présent qu'il s'offre à moi un parti...

— Un parti?

— Oui, un mariage qui peut me rendre indépendante.

— Quel mariage? reprit Alphonse avec une inquiétude plus alarmée qu'amoureuse.

— Vous le savez bien, c'est... *votre cousin*; il est riche, son père a une très belle fortune, et une fois que Charles saura où elle est placée, il saura bien se la faire rendre. D'ailleurs, le père Launay baisse; il a eu une attaque d'apoplexie il y a quatre jours. Il peut mourir d'un moment à l'autre, et je n'ai pas envie de

refuser toujours mon bonheur pour la vie que vous me faites.

— Mais c'est un garnement que ce Charles.

— C'est un homme qui fait ce qu'il veut.... et c'est une qualité que j'estime avant toutes les autres.

Alphonse était visiblement embarrassé : quelque chose l'alarmait plus qu'il n'eût voulu. Césarine crut que c'était jalousie, et certes elle se trompait grandement. Cependant il s'approcha doucement de Césarine, et lui dit en souriant et d'un ton de reproche :

— Tu ne m'aimes donc plus, Césarine ?

Elle le regarda avec un air de menace boudeuse.

— Est-ce que vous m'aimez, vous ? Venir me faire une scène !... Aujourd'hui je comptais sur une si bonne journée ; et me voilà toute triste maintenant.

— Que faut-il faire pour te consoler ?

— Etre bien gentil, répondit Césarine en

minaudant; d'abord ne plus penser à cette lettre, et me la rendre.

— Volontiers, maintenant je n'en ai plus besoin, et tu ne penseras plus à ton Charles?

— Est-ce que j'y ai jamais pensé.

— Pourtant, tout à l'heure.

— Que veux-tu? quand on se croit délaissée on se rattrape où l'on peut.

Alphonse appliqua cette réflexion à une autre que Césarine, et cet aphorisme de morale usuelle venant à lui formuler clairement les motifs de crainte qui l'obsédaient malgré lui, il pensa à Camille qui était véritablement délaissée, elle; puis, voulant quitter Césarine au plus vite, il l'embrassa, et reprit :

— Tu ne veux plus rien?

— Si, mon bon chéri; il faut venir dîner avec moi, me louer une loge à l'Opéra, et m'y mener ce soir... Nous irons dans MA voiture.

— Adieu, je t'enverrai ton bouquet.

— Adieu, amour. Et elle l'embrassa avec un transport charmant.

La porte n'était pas fermée que Césarine s'écria avec un geste indicible :

— Ah! vieille scie d'homme, va.

Presque aussitôt la femme de chambre, confidente, complice ou associée, comme on voudra, entra dans le salon, et dit d'un air de curiosité :

— Eh bien! madame, qu'est-ce qu'il a dit?

— Tiens, il l'a gobée.

— Sans M. Drancy, comment vous en seriez-vous tirée?

— Bah! Auguste est bon enfant.

— Si M. Antoni n'avait pas dit la chose à sa sœur, et si madame Drancy ne l'avait pas dite à son mari qui vous a prévenue, vous auriez été tout de même prise.

— Crois-tu qu'elle l'ait fait pour m'obliger? Madame Drancy croyait me brouiller aussi avec Auguste.

— Le fait est qu'il a été bien bon enfant, comme vous dites, par rapport à M. Antoni, car enfin...

— Par exemple! pour ce qu'il me donne, je ne pourrais pas avoir un caprice, ça me paraît juste; d'ailleurs il m'avait mise au défi, il était averti, il l'a eu.

— Mais ce M. Antoni est-il serin!

— Pas si serin; il me semble qu'on ne lui a pas demandé les vingt-quatre travaux d'Hercule... Et puis, vois-tu, Rose, il est beau comme un amour... Il était si drôle... il était bête... si tu savais... Je n'ai jamais été comme ça, moi.

— Le fait est que je comprends peu comment madame de Lubois préfère l'autre.

— Bah! elle ne préfère personne. C'est à moi qu'elle en veut; je lui rendrai la monnaie de sa pièce, à madame la vertu.

— Il me semble que vous avez assez bien

commencé en disant que c'était M. Maurice qui lui avait donné cette lettre...

— Elle n'est pas au bout! Ah! la dame se charge de me procurer des amans pour qu'ils lui donnent mes lettres. Eh bien! elle a réussi assez bien; qu'en dis-tu? Je ne l'ai pas fait mentir, c'est bien la lettre d'un amant qu'elle a eue.

— Oui; mais si elle dit qu'elle ne la tient pas de M. Maurice, si M. Maurice dit que ce n'est pas lui qui la lui a donnée.

— Qu'est-ce que ça fait? Est-ce qu'ils l'avoueraient si c'était vrai?

— Non.

— Eh bien! en disant vrai, ce sera comme s'ils mentaient.

Cette sublime et profonde réponse, où la vérité dite par un innocent était si bien mise de niveau avec le mensonge soutenu par le coupable, mit fin au dialogue de Césarine et de sa femme de chambre.

Qu'on nous pardonne de l'avoir rapporté dans sa nue crudité; mais il nous a paru enfermer en quelques répliques l'explication de la scène qui venait d'avoir lieu, et la manière dont Césarine avait été informée des projets de madame de Lubois. Avertie par Drancy de l'indiscrétion d'Antoni, elle avait assez habilement préparée sa défense et l'avait exécutée avec un talent qui eût donné le change à un plus *roué* qu'Alphonse. Quant à la lettre sans date et sans adresse, c'était tellement l'*A B C* du métier qu'elle ne s'était pas même donné la peine de le cacher.

Quelque portée qu'eût en général le dernier mot que Césarine dit à sa femme de chambre, elle ne soupçonnait pas toutefois celle qu'il pouvait prendre appliqué à la position de Camille. Césarine était informée de la présence de Maurice dans le voisinage de madame de Brémont; elle savait qu'Alphonse s'en était montré irrité, qu'il les soupçonnait d'être d'intelligence et que par conséquent il ne

verrait qu'un mensonge dans les dénégations de Camille. Césarine en était triomphante ; mais elle se fût crue bien plus assurée de sa victoire si elle avait su l'incident de l'avis anonyme. Cependant toutes ces combinaisons matérielles furent sur le point de s'évanouir devant un nouvel incident ; et si le résultat demeura le même, malgré cette circonstance, c'est qu'il était une conséquence nécessaire du caractère et de la position fausse des personnages de ce drame, quelque obstacle qu'y vinssent apporter des événemens accidentels. Nous pensons que la scène suivante en sera la preuve.

XIII.

—

Les Lettres.

De Lubois retourna chez lui : l'heure qu'il avait demandée à sa femme était depuis longtemps écoulée. Les inquiétudes de Camille sur la résolution que prendrait Alphonse commençaient à devenir sérieuses lorsqu'il

parut dans sa chambre. Elle jeta sur lui un regard rapide pour essayer de deviner dans quels sentimens il revenait. L'impassible froideur du visage d'Alphonse lui laissa toutes ses alarmes. Lorsqu'il entra, elle était debout; il lui fit signe de s'asseoir, prit un siége, et se plaça en face d'elle. Il demeura ainsi quelque temps sans parler, la considérant fixement, soit qu'il éprouvât cette impatience des yeux, qui à certains momens voudrait ouvrir le crâne de celui qu'on considère, comme on ouvre les pages d'un livre fermé pour lire ce qu'il renferme; soit qu'il fût embarrassé de la manière dont il entamerait l'explication qu'il désirait avoir. Enfin il se décida à parler, et commença en ces termes :

— Camille, j'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit; et, de même que vous m'avez parlé sincèrement, je vais vous parler à cœur ouvert. Ne voyez non plus dans mes paroles aucun désir de vous blesser ou de vous blâmer; il y a des choses dont je parlerai, parce

qu'elles sont, et que je dois nécessairement les rencontrer ; mais je vous le répète, excusez mes termes, s'ils ne sont pas toujours aussi inoffensifs que je voudrais. Tout est douloureux aux cœurs blessés. C'est la faute de notre position, ce n'est pas la nôtre.

Ce long préambule alarma Camille, et la rassura en même temps. D'un côté, elle ne prévoyait pas où Alphonse voulait en venir ; de l'autre, elle estimait cependant comme un pas immense d'avoir amené son mari à traiter solennellement la question qui les divisait.

— Je suis prête à tout entendre, monsieur, lui dit-elle ; je vous écoute.

— Vous m'avez dit des choses bien graves, madame, reprit de Lubois ; de nouveaux sentimens vous ont rendue plus indulgente envers moi ; cette indulgence m'a plus peiné que vos emportemens. Vous avez compris, m'avez-vous dit, jusqu'où peut aller la tyrannie d'une passion qui nous domine.... Camille, vous éprouvez donc aussi cette passion ?

Camille écoutait les yeux baissés, le front rouge, le cœur frappant sa poitrine à coups redoublés; elle ne s'attendait pas à voir scruter ainsi des sentimens qu'elle croyait enfouis dans le plus profond de son cœur. Elle se tut; Alphonse continua :

— Ai-je mal compris vos paroles; me suis-je trompé; je m'en rapporte à vous, à votre probité, je vous le demande, me suis-je trompé?

Camille, toujours les yeux baissés, ne répondait pas. Elle était trop honnête femme pour nier; elle était trop orgueilleuse et trop innocente à la fois pour faire aveu d'un sentiment qui n'était qu'un malheur de plus, mais qui semblait devenir une faute, posé comme le faisait de Lubois.

— N'avez-vous rien à me répondre, madame? reprit de Lubois.

— Monsieur, dit Camille avec une douloureuse dignité, il est bien triste, je vous jure, de n'avoir aucun témoignage sacré à invo-

quer. Le rire a désarmé l'innocence de son plus souverain protecteur ; mais dussiez-vous en rire, monsieur, j'atteste le ciel que je suis pure, que je n'ai pas une parole de ma vie à me reprocher.

— Je l'espère, madame, dit de Lubois; mais permettez-moi de vous faire observer (et je ne veux point récriminer), permettez-moi de vous faire observer que votre retour à des sentimens moins emportés, pourrait, si je voulais être rigoureux, me sembler plutôt dicté par votre intérêt que par le mien.

Il y avait quelque chose de vaguement vrai dans ce que venait de dire Alphonse ; Camille le sentit, et répondit humblement :

— Cela se peut, monsieur; aussi vous ai-je parlé pour moi comme pour vous. Je vous ai dit : Sauvons-nous ; et si, pour obtenir votre secours, il faut absolument à votre autorité que je m'humilie tout-à-fait, je vous dirai : Sauvez-moi.

La voix de Camille avait graduellement

baissé en prononçant cette dernière phrase. De Lubois reprit la parole sur ce ton bas et lent dont Camille avait parlé, et lui dit presque avec pitié.

— Vous l'aimez donc, madame?

— Je l'aime, monsieur.

Ces mots tombèrent de la bouche de Camille avec des larmes qui tombèrent de ses yeux, avec sa tête qui tomba sur sa poitrine, avec son orgueil qui tomba de son âme. De Lubois tressaillit, un sourire cruel sillonna ses lèvres, et son regard posé sur le front humilié de Camille eût voulu être de plomb pour lui peser sur la tête et la courber encore plus bas. C'était quelque chose de ce rire cruel dont il l'avait frappée le jour où il la dépouilla de tous ses voiles de femme pour l'insulter; mais cette fois c'était son cœur qu'il venait de mettre à nu pour lui infliger ses nouveaux mépris.

Qu'on prenne Camille comme elle était,

orgueilleuse, fière, innocente, et qu'on la voie agenouillant ainsi sa noble résistance devant l'indigne conduite de son mari, et l'on reconnaîtra peut-être que c'était une haute et sincère vertu que celle qui l'animait... Oh! quelle récompense trouva cette complète abnégation, de la part de celui qu'elle implorait si noblement. Après un assez long silence, de Lubois continua :

— Vous l'aimez, madame, et vous osez me le dire.

— J'ose vous le dire, répondit Camille en relevant ensemble la voix, les yeux et la tête, mais toujours d'un ton résigné; j'ose vous le dire, parce que je ne le lui ai pas dit, à lui.

— Je vous crois, madame; je veux vous croire, répondit de Lubois en se levant, mais qu'est-ce que cela prouve? cela prouve-t-il que c'est pour moi que vous venez? C'est, en vérité, une vertu bien singulière, que la vôtre, madame : vous vous sentez atteinte à votre

tour d'un amour puissant qui vous domine et vous maîtrise ; vous ne voulez pas y succomber, je le crois, car il y a en vous une passion plus puissante que cet amour, c'est l'orgueil. Vous voulez demeurer sur votre piédestal... c'est bien, c'est beau, c'est honorable même ; ou plutôt, ce serait tout cela, si vous ne me trompiez pas, madame.

— Moi vous tromper, reprit tristement Camille ; en quoi vous ai-je trompé, mon Dieu ?

— Oh ! vous ne le savez pas, n'est-ce pas ? vous manquez trop de mémoire, en vérité, pour que je ne vous le rappelle pas. Il y a quelques heures, madame, vous ne me teniez pas le même langage qu'à présent ; il y a quelques heures, vous m'avez abordé la voix haute et l'air menaçant, et vous m'avez insolemment posé entre la nécessité d'entendre vos injures et celle de me voir dénoncer à votre marraine comme un homme perdu de dettes et de friponneries.

— Oh ! monsieur...

— Vous l'avez fait, madame; c'était pour me sauver, disiez-vous, et qui ne l'eût cru à ma place, en voyant tout ce que vous osiez pour cela? Eh bien! non, ce n'était pas vrai; c'était vous qu'il fallait sauver, vous, déjà coupable dans votre âme et sans force pour résister; vous qui veniez vous rattacher à moi, mais qui n'abdiquiez pas votre orgueil après avoir douté de votre vertu.

— Vous avez raison, s'écria Camille avec une expression de désespoir indicible, c'est moi qu'il faut sauver; eh bien, soit, c'est moi. Je suis sans force, c'est vrai... c'est vrai, monsieur, quand je l'ai vu s'évanouir de douleur devant moi... j'ai cru mourir... mon cœur a été près d'éclater... je vous le dis sincèrement à présent... Eh bien! oui, j'ai eu tort de vous traiter comme je l'ai fait... je m'en repens, je vous en demande pardon... Mais sauvez-moi, monsieur; au nom du ciel, sauvez-moi.

— Et comment voulez-vous que je vous sauve, moi?

— Vous ne m'avez donc pas comprise, monsieur? reprit Camille stupéfaite, et qui voyait douloureusement s'enfuir tout ce qu'elle avait mis d'espérance en cette explication.

— Très bien, madame; vous avez dans le cœur une affection qui vous fait honte, et pour vous en garantir, il faut que j'en brise une dont je suis fier, dont je suis sûr, du moins, madame, car celle-là n'est ni menteuse ni hypocrite; celle-là n'invente pas des lettres supposées pour se donner le droit de m'injurier.

— Je vous ai dit, monsieur, répondit avec une persévérante résignation Camille, qui se trompa sur la lettre à laquelle Alphonse faisait allusion, et pensa qu'il s'agissait de l'avis anonyme sur l'emprunt de Launay; je vous ai dit que j'ignorais que la lettre dont vous parlez fût de M. Lambert.

— Mensonge, répondit de Lubois dont la colère, long-temps contenue, commença à gronder; mensonge pour celle-là comme pour l'autre, mais je parle de cette lettre par la-

quelle vous avez calomnié une femme plus honnête que vous, en vérité, car elle ne ment point bassement ; je parle de cette lettre écrite à un amant : vous ne saviez pas non plus à qui elle était adressée ?

— Je ne vous ai pas dit que je l'ignorasse.

— Vous saviez donc qu'il y a plus de quatre ans qu'elle était écrite ?

— Il y a quinze jours.

— Ecrite à M. Maurice il y a quinze jours !

— A M. Maurice ?...

— Oui, madame, reprit de Lubois avec un mépris railleur, à M. Maurice que vous aimez, dont la douleur vous fait mourir, et qui vous l'a donnée sans doute en retour de votre tendre intérêt ; c'est de lui que vous la tenez.

— C'est de M. Antoni, répondit Camille toujours calme, si le désespoir peut l'être ; toujours maîtresse d'elle-même, si on l'est quand on pense à mourir.

A son tour, de Lubois demeura stupéfait.

Par un mouvement qu'il n'eut pas le temps de raisonner, il cherche partout sur lui cette lettre qu'il n'avait plus ; et, se laissant aller à la rage qu'il éprouvait à la fois, du nouveau soupçon que Camille venait de lui donner, de l'impossibilité où il était de le vérifier, et surtout de l'avantage que sa femme venait de prendre, il se retourna vers elle, et lui dit, avec un accent furieux :

— Vous mentez encore... vous mentez... prouvez-moi ce que vous dites, je veux une preuve !...

— Une preuve, monsieur ! en ai-je d'autres que cette lettre ?...

— Eh bien, je vous répète que vous mentez....

— Ah ! s'écria Camille en se frappant le front, malheureuse !... Puis, comme éclairée d'une soudaine illumination : Vous voulez une preuve... en voici une.

Et elle arracha de son sac la lettre d'Adèle,

et la donna à son mari. Le flacon de Maurice roula sur le tapis, sans qu'elle s'en aperçut.

De Lubois prit la lettre et la lut. Jamais silence si douloureusement absolu ne renferma un dialogue plus éloquent. A chaque ligne, de Lubois relevait les yeux sur sa femme, et à chaque fois le doigt de Camille renvoyait le regard sur la page, comme pour lui dire : Voyez! lisez !

— Eh bien ! ai-je menti, monsieur ? dit Camille avec un air de prière soumise qui attestait combien cette femme se sentait attachée à son dernier lien, et combien elle le ménageait avec un soin désespéré, comme le malheureux réduit à sa dernière once de pain.

Quand la lecture fut finie, la lettre tomba des mains de de Lubois : il était livide, il avait les dents serrées, les poings contractés, de sourds murmures sortaient de sa poitrine. Enfin, tout cet orage éclata.

— Oh ! c'est trop... c'est trop, s'écria-t-il. Avez-vous votre raison, madame ?

— Je ne sais, en vérité, si je l'ai perdue : je vous vois encore plus irrité ; ne devais-je donc pas me défendre de votre accusation ? et n'avez-vous pas vu dans cette lettre...

— J'y ai vu, reprit violemment de Lubois en arrêtant Camille au moment où elle allait ramasser la lettre ; j'y ai vu que vous vous étiez mise à prix pour obtenir une ignoble dénonciation contre une femme qui a pu me tromper, peut-être... mais dont il me plaît de tout souffrir... J'y ai vu que vous avez joué un niais, et que vous avez été en rire avec un libertin ; que vous m'avez rendu la fable de tout Paris, qu'il n'est point d'infâmes propos qu'on ne tienne sur mon compte, point de ridicule auquel vous ne m'ayez livré ; et, quand vous vous êtes déshonorée, et que le scandale de votre conduite vous épouvante, vous venez me dire tragiquement : Sauvez-moi, j'aime cet homme, je l'aime. Sont-ce vos amours, avec M. Antoni, qui vous ont appris ces belles scènes de drame, et vos amours avec M. Mau-

rice, qui vous ont donné l'impudence de les jouer?... Il suffit, madame, il est temps que je prenne un parti.

Camilie, dans le premier mouvement de sa douleur, ne s'était souvenue que de la phrase où madame Drancy lui parlait des plaintes de son frère. Surprise tout à coup par les reproches de son mari, elle se rappela tout ce que cette lettre renfermait d'odieuses suppositions : mais, forte de cette conviction d'innocence qui se croit partagée de tous, parce qu'elle nous domine, elle répondit :

— Oh! vous ne croyez pas un mot de toutes ces indignités; vous ne croyez pas un mot de cette lettre.

— Comme il vous plaira, madame, répliqua de Lubois en ricanant; ou je croirai tout, ou je ne croirai rien. Si cette lettre ment pour vous, elle ment pour une autre; si elle dit vrai, elle dit vrai pour toutes deux.

— Toutes deux! répéta madame de Lubois

avec un dégoût triste et humilié, voilà la plus infâme injure que vous m'ayez dite.

Elle se leva essuyant quelques larmes, et reprit d'une voix altérée, mais soumise :

— Quoi qu'il en soit, restons-en là. J'étais venue sincèrement à vous ; vous m'avez repoussée. Je saurai trouver en moi seule l'appui que je vous demandais. Cependant, après ce qui vient de se passer entre nous, je suppose que vous me permettrez de retourner chez ma marraine.

— Sans doute pour m'y dénoncer comme un homme ruiné et sans probité ?

— Non, monsieur, je ne vous dénoncerai pas. Chaque pas que je fais me perd ; chaque parole que je prononce me tue... Mais, de grâce, laissez-moi retourner à Brémont.

— Vous ne retournerez pas près de votre amant, madame.

Camille se recula de quelques pas, et mesurant son mari des yeux, elle lui dit, en éclatant en sanglots :

— Chassez-moi tout de suite, monsieur, c'est un parti pris sans doute. Tenez, véritablement cela vaut mieux... Oh! vraiment ne nous dégradons pas davantage, vous à me dire de pareilles choses, moi à les entendre. Assez d'insultes, assez, monsieur, assez, par pitié.

— La vérité, dit de Lubois à moitié incertain, et qui ne continuait à être injurieux que par la vanité de ne pas céder; la vérité est-elle une insulte?

— Le croyez-vous? reprit soudainement Camille avec éclat, le croyez-vous?

— Quoi?

— Croyez-vous que cet homme soit mon amant?

Certes, de Lubois ne le pensait pas; mais ce funeste entraînement de rendre en injures gratuites les reproches fondés que Camille ne lui adressait plus, mais que sa présence élevait contre lui, l'emporta encore une fois, et il répondit :

— Je le crois.

— Ah ! Dieu soit loué, s'écria Camille avec un ton de triomphe inoui.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est vrai.

— Vous vous vantez, madame, vous n'oseriez.

— Je n'oserais ! Ah ! vous verrez.

— Ce n'est donc pas vrai ?

— Ce le sera !

— Vous n'oserez !

— Oh !

— Vous n'oserez.

— Et pourquoi ?

— Parce que je vous le défends, parce que si vous revoyez jamais cet homme, cet homme que j'exècre, que je tuerais si je le tenais...

— Il vous est donc bien odieux? Eh bien ! moi, je l'aime !

— Madame !

— Je l'aime ; il est bon, il est noble, il est brave... il est brave, lui...

— Vous voulez donc que je vous tue !

— Vous n'oseriez pas !

— Je n'oserais, dit de Lubois s'approchant de Camille et en levant les deux mains sur elle.

Elle le regardait encore : ses dents claquaient avec terreur, son corps frissonnait; enfin ouvrant ses bras à la mort, comme à son dernier espoir, elle s'écria avec un cri déchirant et en présentant sa poitrine :

— Osez donc ! osez donc ! Ne voyez-vous pas que c'est ce que je vous demande ?

Il fit encore un pas, mais quelque chose de dur et de poli qui se trouva sous son pied le fit glisser, et il tomba sur un genou, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre et du désespoir où il avait poussé Camille, car, il l'avait bien vu cette fois, ce n'était point bravade ni orgueil que sa résistance, c'était la douleur du torturé qui mord son bourreau pour se faire achever tout de suite.

Il demeura quelque temps dans cette posi-

tion, tandis que Camille, épuisée, était renversée sur un divan. Cet accident laissa à Alphonse cette minute de réflexion, qui manque souvent à l'homme pour le sauver du crime. L'effroi de son emportement s'empara du cœur d'Alphonse; et, par une succession rapide d'idées, il attacha bientôt ses regards et ses réflexions sur le frêle objet qui l'avait arrêté. C'était un flacon de cristal. Il le ramassa; et, s'étant relevé, il le tourna longtemps dans ses mains en le regardant; puis, se laissant aller sur un fauteuil, car la colère avait aussi abattu ses forces, il reprit en montrant le flacon à Camille :

— Voilà, madame, ce qui vous a peut-être sauvé la vie, et ce qui m'a sauvé un crime.

Camille, qui l'entendait sans le comprendre, car elle n'avait point vu ce qui avait fait trébucher Alphonse, Camille leva lentement les yeux, mais lorsqu'elle vit le flacon de Maurice dans les mains de son mari, une nouvelle terreur s'ajouta à la terreur qui la tenait, un

froid plus glacial au froid qui lui serrait le cœur ; elle resta immobile, droite, les yeux fixes et ouverts sur le flacon, tandis qu'Alphonse ajoutait lentement :

— Je le garderai... madame ; il me sera un éternel souvenir de ce qui vient de se passer.

Camille frémit involontairement.

Enfin de Lubois se leva en disant :

— Pensez-y, madame, et voyez à quoi tient la vie et l'honneur !

Puis, quand il sortit, Camille s'affaissa sur elle-même en disant :

— Je suis perdue !

Le nom de Maurice Lambert était gravé sur le bouchon d'or du flacon.

XIV.

—

Désespoir.

Il ne faut pas penser que de Lubois fût assez aveuglé par les mensonges de Césarine pour ne pas être convaincu qu'il avait été trompé, mais, par une de ces inexplicables contradictions du cœur humain, ce n'était

point à elle qu'il en voulait, ce n'était pas Césarine qu'il rendait responsable de son infidélité. Camille, qui avait poussé Antoni à posséder Césarine, Camille, qui l'avait forcé, lui Alphonse, à reconnaître qu'il était le jouet de cette fille et l'objet des moqueries de tout le monde, Camille lui semblait bien plus coupable. Certes, il comptait bien ne pas laisser Césarine impunie, mais, plus tard, lorsque Camille ne pourrait plus supposer que c'était elle qui en était la cause. D'ailleurs cette preuve de l'infidélité de Césarine était demeurée entre lui et Camille : et personne, pas même Césarine, ne savait qu'il eût la certitude d'avoir été trompé.

— Je passe pour dupe, se disait-il, soit, mais je ne céderai pas.

Dans cette disposition, il continua à vivre avec Césarine comme s'il eût cru à sa justification. Cela lui réussit comme il l'entendait. Quelques personnes connaissaient l'aventure d'Antoni et de Césarine, et la part que ma-

dame de Lubois y avait prise; mais, en voyant la quiétude d'Alphonse et la continuation de sa liaison avec sa maîtresse, chacun pensa que madame de Lubois n'avait pas osé s'en servir vis-à-vis de son mari, et celui-ci trouvait à cette supposition de la crainte qu'il inspirait un triomphe d'orgueil qu'il préférait de beaucoup à paraître savoir les infidélités de Césarine, surtout par le moyen de sa femme.

D'un autre côté, une haine profonde pour Lambert irritait la rage d'Alphonse contre Camille. Toujours Maurice lui avait été déplaisant, maintenant il lui était devenu odieux.

En outre de ces torts, Camille avait une solennité de tenue et de sentimens qui dominait de Lubois. Tant qu'il demeurait vis-à-vis d'elle dans les termes d'une discussion grave, elle y pouvait et osait tout dire, et la conviction qu'en avait Alphonse était le plus souvent la première cause des violences où il se laissait

aller pour échapper à cet empire. Ce résultat sera infaillible toutes les fois que, dans une union légale, ce sera la femme qui aura les vertus et les principes austères de l'homme, et que celui-ci cependant aura l'amour et l'orgueil de son autorité de mari. Pour la faire respecter, il s'adressera à tous les moyens. S'il a quelque esprit, il recourra à la raillerie outrée et dégradante pour imposer silence aux graves conseils d'une épouse; s'il arrive qu'elle ait, autant que lui, de cet esprit qui blesse et souffle du poison sur la blessure, il tentera les menaces et les injures; si la femme ne s'en laisse pas intimider, il pourra s'oublier jusqu'aux violences physiques pour obtenir cette domination qu'il veut et qui lui échappe.

Si nous avons suffisamment indiqué dans les premiers chapitres de ce livre la progression de cette lutte, on doit voir, par la dernière scène que nous venons de retracer, qu'Alphonse était à peu près arrivé à l'extrême ressource des hommes égarés. Un mot, un pas de plus

et c'était par des brutalités qu'il faisait taire Camille.

Mais cette scène n'avait pas commencé avec violence, elle avait eu un moment l'allure d'une explication calme et presque solennelle, et pendant ce moment Camille avait fait à son mari un aveu que celui-ci frémissait de colère d'avoir entendu. Comme la plupart des esprits petitement impérieux, il dégageait les positions de toutes les circonstances qui les devaient modifier, et les remettant dans l'assiette où elles auraient dû être, il s'irritait de ce qu'on avait osé lui montrer de résistance.

Ainsi tout ce qui s'était passé entre lui et Camille était comme non avenu, et il se demandait comment sa femme avait poussé l'audace jusqu'à lui avouer son amour pour un autre, comment il avait eu la faiblesse de le supporter; et, partant alors de son droit de mari, comme s'il n'en avait pas altéré la puis-

sance par son inconduite, il s'excitait à des résolutions encore plus violentes pour le faire triompher.

Nous nous trouvons engagés dans une analyse de sentimens trop communs, et en même temps trop difficiles à bien apprécier dans leurs causes, pour qu'il ne nous soit pas permis de tenter quelques comparaisons explicatives qui les rendent plus intelligibles.

Sans vouloir mettre sur la même ligne les événemens d'une vie privée et les circonstances de la vie politique, on peut dire que les mêmes excès s'y commettent par les mêmes raisons.

Que de fois, après une faute qu'il a commise, le gouvernement, qui veut maintenir l'autorité de la loi, s'étonne de la résistance qu'il éprouve et s'engage dans une succession de mesures violentes dont l'issue lui sera funeste tôt ou tard; c'est, et qu'on nous pardonne la comparaison, c'est que, comme de Lubois, le pouvoir oublie qu'il a désarmé

cette autorité de sa plus grande force, celle d'un exercice équitable. Aujourd'hui les gouvernans s'irritent que des accusés ne se soumettent pas à la loi, et ils oublient qu'ils ont les premiers outragé le pouvoir qu'ils invoquent : ainsi ils posent toujours les questions dans leur radicalité : — Il faut que les accusés respectent le juge, ou il n'y a plus de justice. — Et ne pensent pas que la question n'est plus là, entre des accusés opprimés et des juges prévaricateurs.

Ainsi, dans la petite sphère de son autorité, de Lubois se disait : — Je suis le mari, je suis le maître, c'est donc une insolente révolte que la lutte de ma femme envers moi. — Oubliant aussi qu'il était le mari infidèle, le maître déshonoré.

Cette raison sera peut-être encore une lumière jetée sur la cause des violences de de Lubois. Il avait fait taire Camille sur presque toutes ses douleurs ; mais l'aveu qu'il avait entendu et qui, médité en secret, lui était devenu

la plus vive insulte qu'il eût reçue, était resté sans châtiment. Il avait annoncé qu'il prendrait un parti, mais il lui fallait une occasion. Il ne pouvait pas aux yeux du monde aller raconter son entretien avec Camille, et dire : — La femme qui m'a osé dire cela en face est indigne de moi. — Ce n'est point de cette manière qu'on fait une action telle que celle que méditait Alphonse, il fallait encore une fois que la lutte s'animât et devînt active pour prendre une résolution, et l'occasion ne s'en présentait point.

En effet, depuis son retour chez madame de Brémont, depuis cette dernière tentative où elle avait placé sa dernière espérance, madame de Lubois avait gardé vis-à-vis de son mari un silence résigné. Après avoir tout essayé pour sortir de la cruelle situation où elle se trouvait, Camille en était revenue à cette abnégation d'elle-même qu'elle avait résolue après la scène du bal de Derby, et dont les méchans conseils de Camisard et les impru-

dens conseils d'Alicia l'avaient détournée. L'expérience avait prouvé à madame de Lubois que tous ses efforts pour se tirer de l'abîme où elle était engagée n'avaient fait que l'y précipiter plus avant. Ceci est encore vrai dans les grands intérêts politiques, comme dans les petits intérêts privés; chaque résistance pousse le gouvernement à un excès. Cette corrélation, en vérité, nous frappe tellement, que nous osons dire que de Lubois jetait sans cesse des appels à la résistance de Camille pour la perdre dans le combat qu'il voulait faire renaître, comme le pouvoir aiguillonne le mécontentement public par mille vexations pour avoir occasion de se servir de sa force contre les partis qui le gênent.

Ainsi, Camille avait reçu de son mari l'ordre de ne plus recevoir aucune des personnes qu'elle avait habitude de voir; ainsi, il lui avait été ordonné de cesser toutes relations avec Maurice, comme si ces relations eussent existé; ainsi, mille reproches amers de ce qui,

au dire de Lubois, s'était passé à la campagne, étaient adressés à Camille avec une ironie et une brutalité qui devaient lui faire élever la voix pour sa défense. Qu'elle eût essayé cette défense par un mot, et de Lubois s'en fût emparé pour en faire un crime; mais Camille n'avait plus rien à sacrifier, et elle se soumettait sans murmurer. Que lui importait le monde? Elle en était séparée par le malheur. Et Maurice désirait-elle le revoir? Non, assurément: le devoir les séparait encore plus.

Et cependant combien la passion qu'elle avait pour lui était puissante! si puissante qu'elle avait des superstitions de faiblesse et d'enfant. Qui n'a pas aimé sourira peut-être en apprenant que Camille s'était fait de Maurice une fatalité qui devait la perdre ou la sauver; qui n'a pas eu les folles imaginations de l'amour se moquera, si nous lui disons que ce flacon de cristal qui avait fait trébucher Alphonse était pour Camille une des preuves de cette fatalité. Ce flacon qui avait appartenu à

Maurice, c'était encore Maurice qui, comme une puissance surnaturelle, s'était placé entre elle et son mari, et l'avait protégée.

Poursuivrons-nous encore une fois dans toutes leurs fluctuations ces mouvemens du cœur de Camille qui, dans sa solitude, lui faisaient une vie si agitée. Ce serait trop pour nous; mais Alphonse voyait cette vie à deux que Camille menait à elle seule, il la voyait dans les longues rèveries de sa femme, dans ses yeux rouges de larmes, dans sa pâleur fiévreuse; il voyait que Maurice avait passé par-là, et sa rage s'en exaspérait. Après avoir tout défendu à Camille, il trouvait odieux de ne pouvoir lui défendre de penser. Cette liberté lui semblait une usurpation insupportable. Alors ne pouvant l'atteindre dans le silence où elle se renfermait, ne pouvant porter sa main jusqu'au cœur et jusqu'à la pensée par-delà la poitrine et par-delà le crâne, il restreignit et étouffa autant que possible ce dernier droit de vie de Camille.

Alicia était arrivée ; sa première visite avait été pour madame de Lubois. Alphonse était présent quand elle vint, et l'occasion d'une nouvelle tyrannie lui fut offerte ; tant que dura la visite d'Alicia, il resta entre elle et sa femme comme une digue entre deux cœurs trop pleins et prêts à s'épancher l'un dans l'autre. Puis, lorsqu'il fut prouvé à Alicia que sa patience à prolonger sa visite ne vaincrait pas l'obstination de de Lubois à la rendre inutile et qu'Alicia se retira, Alphonse se leva pour sortir après elle, et dit à Camille :

— Je vous ordonne de commander à vos domestiques de fermer votre porte à cette femme.

Jusqu'à ce moment, Camille n'avait pas deviné la cause cachée des rigueurs de de Lubois ; aussi avait-elle montré une soumission si absolue qu'il désespérait de la prendre en défaut. Dans cette dernière occasion, il fut sur le point de réussir à la faire résister ; et peut-être eût-il obtenu ce qu'il désirait, si l'em-

portement précipité qu'il montra n'avait enfin averti Camille des véritables intentions de son mari. A cette injonction d'Alphonse, Camille n'avait répondu qu'en répétant le mot dont de Lubois s'était servi pour parler d'Alicia.

— Cette femme, avait-elle dit.

— Cette femme... oui, cette femme, il me plaît de l'appeler ainsi... il me plaît qu'elle ne remette plus les pieds chez moi.

— C'est ma seule amie, monsieur.

— Vous résistez... fût-ce votre sœur, fût-ce votre mère, je ne veux pas que vous la revoyiez.

Camille se tut. De Lubois avait espéré une objection.

— Je ne le veux pas... et cela doit vous suffire... répéta-t-il avec une colère qui ne cherchait qu'un prétexte à s'animer.

Il attendit encore pour que Camille lui demandât une raison de cette volonté, et pour qu'il pût lui répondre une injure; elle garda encore le silence. De Lubois reprit :

— Vous m'avez entendu, je suppose.

— Oui, monsieur.

— Et vous n'en tiendrez compte, peut-être?

— J'obéirai.

De Lubois quitta l'appartement, moins satisfait du mal qu'il avait fait à Camille qu'irrité de ce que sa soumission l'avait empêché de lui en faire davantage, et quelques semaines se passèrent ainsi. Camille avait donné l'ordre aux domestiques de dire à Alicia toutes les fois qu'elle se présenterait, qu'elle n'était pas visible. Cette réponse faite tous les jours à Alicia, finit par l'alarmer sérieusement, et elle prit la résolution de pénétrer dans ce mystère de réclusion.

Avant de voir comment elle y arriva, jetons un regard en dehors de la vie personnelle de Camille.

Les affaires de de Lubois qu'il avait cru sauver par l'emprunt fait à Launay périclitaient de plus en plus. Son exactitude appa-

rente à rembourser n'avait pas arrêté une résolution qui était une tactique de parti. Les demandes qui suivirent celle de Camisard ne furent dictées par aucune méfiance contre de Lubois; mais elles ne l'embarrassèrent pas moins, et la gêne devenant bientôt apparente, les exigences devinrent de même plus impérieuses.

De Lubois en était arrivé à cet inexplicable vertige de l'homme qui se ruine et qui s'excite à surenchérir encore sur toutes les fautes qui l'ont ruiné. C'est une vérité trop vraie et trop commune pour avoir besoin d'être expliquée. Le jour où il renvoyait sans le payer, un client qui venait lui réclamer vingt mille francs, il donnait une parure à Césarine; le matin qu'il avait subi dans son cabinet les reproches injurieux d'un créancier, il se pavanait le soir dans quelque loge de l'Opéra. Il osait ce qui jusque-là lui avait paru inexcusable, il se montrait publiquement avec Césarine, il l'accompagnait au spectacle, il la

promenait, il passait sa vie chez elle. Etait-ce besoin de bruit, abandon d'une position qu'il n'avait plus la force de sauver? Qu'importe : c'est le cours naturel de toute ruine. Et, par une conséquence habituelle aux torts qu'on a seul, de Lubois les rejetait sur une autre.

C'était Camille qui était coupable de tout, Camille dont l'affreux caractère l'avait poussé à bout, Camille qui l'avait perdu. Il la prenait en haine, il la maudissait, il eût voulu pouvoir la fouler aux pieds ; et, s'égarant chaque jour davantage, il lui reprochait comme le plus extrême et le plus insultant de ses torts, la résignation qu'elle montrait.

Ce malheur qui s'amassait contre Camille dans le cœur de son mari n'était pas le seul qui la frappât. Si on se rappelle la lettre d'Adèle et le point où en étaient arrivés les propos du monde sur le compte de madame de Lubois et de Maurice, on doit juger quel développement ils prirent quand on sut son

retour précipité, et qu'on vit la réclusion à laquelle elle était condamnée.

Son mari, disait-on, avait surpris des preuves incontestables de sa liaison avec Maurice.

Et cela n'était point douteux : et sur cette certitude, chacun discourait à sa manière. Les uns trouvaient de Lubois bien doux de s'en tenir à une correction si paternelle ; d'autres, de ceux qui savent ajouter une interprétation odieuse à la plus odieuse chose, prétendaient qu'il s'en tenait là, parce que Maurice n'était pas un homme à qui l'on pût donner facilement une leçon, et que si le mari se vengeait seulement de sa femme, c'est qu'il avait peur de l'amant. Il ne faut pas oublier que tous ces propos étaient excités par une bouche habile à souffler la calomnie.

Depuis que madame Drancy avait perdu l'espérance de faire une *sœur* de Camille, elle était devenue sa plus détestable dénonciatrice,

et c'était avec toutes les douleurs possibles qu'elle racontait la *faute* de Camille et le désespoir qu'elle éprouvait de la voir si complétement compromise.

Tout cela perdait Camille dans l'opinion et la perdait encore plus auprès de son mari. Ces imputations de faiblesse et de lâcheté n'avaient pas vainement bourdonné aux oreilles de de Lubois ; mais il était dans une position telle qu'il ne pouvait les faire taire. En effet il savait l'innocence de Camille, et eût été fort embarrassé d'aller demander raison à Maurice d'une offense quelconque. Mais on comprend que dans cette position Alphonse ne cherchât qu'un prétexte pour éclater ; et plus ce prétexte lui manquait, plus il se réservait de le saisir au vol.

Les choses en étaient là lorsque madame de Brémont revint à Paris avec Camisard. Ce retour les aggrava encore. Madame de Brémont avait appris tous les bruits qu'on avait fait

courir sur le séjour de Camille à la campagne. Le conseiller d'état s'était chargé de cette adroite dénonciation. Le premier mot en parut odieux à madame de Brémont.

— Comment osent-ils dire une pareille infamie? avait-elle répondu ; Camille n'a pas quitté le château sans moi. Jamais ce M. Maurice n'y a mis les pieds.

— Ce n'est pas non plus ce qu'on dit, repartit Camisard ; mais vous savez comme la calomnie est habile. On parle de longues promenades faites durant le jour, de rendez-vous dans les bois, de mystérieuses entrevues.... peut-être la nuit... Je ne puis vous dire tout ce qu'on suppose, les moyens par lesquels on raconte que vous avez été trompée ; enfin on va jusqu'à assurer que si je n'étais arrivé chez Marquoy, ils auraient feint de ne pas se connaître du tout.

Ces insinuations et beaucoup d'autres ne furent pas dites ainsi et de suite : Camisard

laissa à chacune un temps de repos pour porter fruit. L'histoire du flacon emporté par madame de Lubois, fut adroitement rappelée.

Malheureusement les habitudes de Camille à la campagne répondaient à ces suppositions. Tous les jours, elle sortait seule et demeurait absente des heures entières; tous les soirs elle se retirait de bonne heure. Enfin la journée passée à Marquoy ne laissait aucun doute sur l'intelligence; le flacon mystérieusement gardé, aucune incertitude sur la passion. Ainsi lorsque madame de Brémont retourna à Paris, sa présence, qui semblait devoir apporter à Camille le seul témoignage qui pût la défendre victorieusement, lui amena une accusation qui acheva de l'accabler. Madame de Brémont n'alla point voir sa filleule, et la condamnation de Camille se formula dans cette phrase sans appel :

— C'est tout-à-fait fini, sa marraine même ne la voit plus.

Le jour où Camille apprit que madame de Brémont était à Paris, elle en fut instruite par son mari qui lui expliqua l'abandon où sa marraine la laissait par l'indignation qu'elle éprouvait de sa conduite au château. Malgré sa résignation, Camille en marqua tant d'étonnement et de douleur que son mari lui répondit en ricanant.

— Est-ce que cela vous trouble beaucoup? si vous vous trouvez mal, j'ai chez moi un flacon excellent pour ces sortes de pamoisons.

A ce mot, Camille se tut en reconnaissant la main d'où partait ce dernier coup. Camisard se vengeait de l'épigramme qui avait repoussé ses prétentions.

C'en était fait, Camille n'avait plus la force de lutter; elle courba la tête : l'idée même d'en appeler à sa marraine, l'idée de se défendre ne lui vint pas à l'esprit; elle se voyait perdue, et n'eût pas jeté la main en avant pour s'attacher à un fil qui eût pu retarder

sa chute. Mise sur le chevalet de la torture morale, elle en était venue à ce point d'affaissement où le questionné avoue tout ce qu'on veut. Il est possible que si à ce moment on lui eût demandé si Maurice était véritablement son amant, elle eût répondu : Oui. Tout s'éteignait en elle, le soin de sa propre dignité lui semblait même superflu ; elle pleurait devant ses domestiques.

Elle s'était fait une dernière espérance, celle de mourir bientôt ; mais l'énergie qui, dans les premiers momens, lui avait inspiré des pensées de suicide s'était perdue aussi. Une seule chose vivait en elle, c'était son amour pour Maurice. — La veille de ma mort, se disait-elle ; la veille de ma mort, je lui écrirai. On laissera bien approcher un prêtre de mon lit, et s'il n'ose se charger d'un aveu écrit, si son devoir le lui défend, je lui confierai mon âme pour qu'il la lui redise.

C'était là le bonheur qu'elle caressait, et

tous ses jours se passaient à faire sa lettre et sa confession dans son cœur, et chaque jour elle en faisait une nouvelle, quelquefois voulant dire à Maurice toutes les palpitations de son âme une à une; d'autrefois ne voulant lui envoyer qu'un mot : Je t'aimais.

Peut-être eût-elle fini par succomber à cette lente consomption de la douleur solitaire, si la maladie qui avait retenu Maurice à la campagne se fût prolongée plus long-temps. Mais il arriva à Paris. Comme le vaisseau qui du chantier se précipite dans les flots et les émeut au loin, de même Maurice ne rentra pas dans le rayon de l'existence de Camille sans qu'elle en eût une impression. Le jour même, son mari eut un ton plus sombre et plus colère envers elle; le lendemain, elle vit entrer chez elle Alicia et Camisard.

En voyant Alicia, Camille crut sortir de prison; en voyant Camisard, il lui sembla que c'était comme avec le bourreau. Cette image,

peut-être prétentieuse pour l'écrivain qui raconte, fut celle qui vint à l'esprit de Camille. C'est que rien ne poétise la forme des idées comme la solitude, rien ne les grandit comme le malheur. Le jour qui amena cette entrevue de Camille et d'Alicia fut la source d'une révolution trop grande dans la vie de madame de Lubois pour que nous n'en racontions pas toutes les circonstances.

La veille de ce jour, Maurice avait couru chez Alicia, dont la maison se trouvait dans la même rue que la sienne, et son oncle, qui l'avait accompagné à Paris, avait été forcé de l'y aller chercher, après l'avoir attendu près de trois heures. Lorsque M. de Marquoy fut introduit chez mademoiselle Vanini, il la trouva pleurant devant son neveu qui paraissait lui avoir parlé longuement. Sans deviner le sujet de leur entretien, il jugea qu'il devait être bien grave, car en sortant Maurice dit sévèrement à Alicia :

— Je compte sur vous.

— Je ferai ce que vous voulez, avait-elle répondu d'un ton soumis.

Le lendemain, Alicia de son côté alla chez Camisard, et ce fut à la suite d'une longue visite que tous deux montèrent dans la voiture du conseiller d'état, et se rendirent chez madame de Lubois. Les remarques qu'on avait déjà faites sur l'espèce d'obéissance de Camisard envers Alicia, auraient eu matière à s'exercer, en cette circonstance, si l'on avait pu voir l'air de dépit avec lequel le conseiller d'état semblait accompagner sa pupille et la sécheresse impérieuse avec laquelle celle-ci lui imposait sa volonté.

— Te voilà, s'était écriée Camille en s'élançant vers son amie; comment se fait-il?...

Elle s'arrêta en voyant Camisard.

— Tu me demandes, dit Alicia, comment il se fait que j'aie pénétré jusqu'à toi; tu dois en remercier mon tuteur.

Camille salua le conseiller d'état, sans lui

dire un mot; elle se méfiait d'un bonheur qui lui arrivait sous sa protection.

— Maintenant, dit celui-ci, je demande à madame de Lubois la permission d'aller causer un moment d'affaires avec son mari.

— Allez, monsieur, répondit Camille; allez...

Alicia fit un signe particulier à son tuteur qui répondit par un sourire contraint. Il sortit et laissa les deux amies; dès qu'elles furent seules, elles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et, sans dire une seule parole, elles pleurèrent long-temps ensemble, se serrant les mains, se regardant avec désespoir. Enfin Alicia rompit ce silence plein de confidences, et l'entretien suivant eut lieu, coupé de larmes, de sanglots, de réticences, entrant de plein saut dans les idées; l'entretien de deux cœurs qui se comprennent et qui s'aiment.

— Ecoute, Camille, prends courage....

J'aime mieux tout te dire, quoiqu'il me l'ait défendu. C'est lui qui m'a envoyée ici.

— Maurice ?

— Oui, Maurice ; il est arrivé.

— Il doit bien souffrir... Il était si malade...

— Il t'aime... tu ne l'aimes pas, voilà ce qui le tue.

— Je ne l'aime pas, s'écria Camille ; et que veut-il donc, mon Dieu ?

Alicia la regarda en pâlissant, et lui dit à voix basse et lente :

— Il croit que tu ne l'aimes pas...

— Il a raison... Je ne dois pas l'aimer ; il ne le sait pas... il ne le saura jamais...

— Oh ! je le lui dirai...

— Alicia... tu ne le feras pas...

— Tu veux donc qu'il en meure?...

— J'en meurs bien, moi.

— Je me tairai, dit Alicia avec un singulier accent.

Elles gardèrent toutes deux le silence, toutes deux en larmes, mais l'une d'elles pleurant de

douleurs différentes, et qui la brisaient ensemble. Cependant elle fut la plus forte; elle reprit; c'était Alicia :

— Camille, il m'a envoyée pour te voir... pour t'offrir sa protection.

— Sa protection... je ne puis l'accepter, et d'ailleurs à quoi servirait-elle?

— Tu le vois, elle m'a déjà fait entrer ici.

— Mais par quel moyen?

— Dispense-moi de te le dire... Plus tard, quand j'aurai accoutumé mon cœur à cette nouvelle idée... je te le raconterai... plus tard... pas aujourd'hui. Oh! il ne me manquerait plus que cela.

— Qu'as-tu donc, Alicia?

— Rien, rien... Ecoute... cette protection, je te l'ai offerte en son nom... mais c'est la mienne que tu acceptes. Il m'avait défendu de te parler de lui. Il m'avait dit seulement : — Si dans la conversation que vous aurez ensemble, il lui échappe de me maudire, de souhaiter

mon départ de France... je m'exilerai... Si c'est ma mort qu'elle desire...

— Oh! le malheureux!

Toutes deux pleuraient encore...

— Mais que veut-il que je fasse?...

— Que tu le sauves, que tu te défendes.

— Et comment? Il ne sait donc pas...

— Il sait que tu es innocente.

— Son témoignage ne fera que m'accuser.

— Ce n'est pas le sien qui te défendra.

— Et lequel?

— Celui de Camisard.

— C'est mon ennemi.

— Je le crois; il a été aussi le mien, et aujourd'hui il fait ce que je veux.

— Mais à quoi servira à présent le témoignage même de Camisard?

— Il peut ramener ta marraine. Madame de Brémont revenue et te protégeant ouvertement, les autres se tairont. Et si enfin les affaires de ton mari le forçaient à quitter Paris,

tu auras un asile à la porte duquel s'arrêtera la calomnie.

— Que dis-tu? les affaires de mon mari...

— On les dit fort dérangées.

— Mon Dieu! encore ce malheur.

— Tu ne t'y attendais pas?

— Je m'attends à tout.

— Alors, ne t'étonne de rien, ni de la douceur de ton mari, ni de la servilité de Camisard...

— Mais dis-moi au moins comment...

— Je ne puis te répéter qu'une chose, il fera ce que je voudrai.

A peine Alicia avait-elle prononcé ces derniers mots que Camisard rentra avec de Lubois.

— Comment, ma chère Camille, dit Alphonse aussitôt, j'apprends que vous avez fait fermer votre porte à mademoiselle Vanini; c'est mal. Madame de Brémont est à Paris, et vous n'êtes pas allée la voir; c'est inexcusable.

L'avertissement d'Adèle n'avait pas suffi à

madame de Lubois pour lui faire espérer un changement si subit dans les manières de son mari. Elle regarda Alicia avec étonnement ; mais celle-ci voulut éprouver jusqu'à quel point Camisard avait rempli ses instructions.

— En vérité, dit-elle, je trouve que Camille ne se ressemble plus ; elle est devenue tout-à-fait sauvage. Ordonnez-lui donc aussi de venir voir ses amies ; moi, par exemple.

— Le lui ordonner, répondit de Lubois ; ce serait ôter toute leur valeur à ses visites ; c'est à Camille à juger ce qu'elle doit faire.

— J'irai voir Alicia, si vous le voulez bien, dit Camille d'un ton si soumis et si implorant, du ton d'un enfant qui demande grâce si douloureusement qu'Alicia en fut cruellement surprise. Mais cela ne toucha ni le cœur de Camisard, ni celui d'Alphonse. L'un calleux d'immoralité raisonnée, l'autre cuirassé de débauche vaniteuse. Ce ne fut donc pas par pitié qu'Alphonse répondit :

— Je vous approuve tout-à-fait.

Ce ne fut donc pas par un motif de joie sincère que Camisard lui dit :

— Je vous félicite de cette bonne résolution.

— Je vous demande donc la permission d'emmener Camille tout aujourd'hui et sur-le-champ, dit Alicia.

De Lubois fit un geste de refus ; mais Camisard s'empressa de dire :

— Cela ne peut qu'être agréable à Alphonse, qui gémit de voir la retraite à laquelle madame de Lubois se condamne.

Un regard d'Alicia envoya à Camille le commentaire de cette intervention. Ce regard voulait dire :

— Tu vois, il obéit.

Alphonse s'empressa de céder. Pour la première fois depuis bien long-temps, Camille s'habilla et sortit. Madame de Lubois et Alicia allèrent ensemble se promener à travers la campagne ; elles suivirent les allées les plus sombres du bois de Boulogne ; puis, arrivées à

un endroit écarté, elles quittèrent leur voiture et marchèrent lentement dans un de ces étroits sentiers bordés d'arbres verts, sérieux et lugubres. On était au mois d'octobre, la nature était froide et grise, le soleil pâle, les arbres dépouillés; sa liberté fut triste à Camille.

— Qu'as-tu donc? lui disait Alicia. Pourquoi, lorsque l'espoir devrait te reprendre au cœur, pourquoi pleures-tu encore?

— Je ne sais pas... Je ne puis te dire que ce que je fais aujourd'hui me sera fatal; ma vie est finie, ma destinée marquée... J'ai découvert une chose, c'est que je porte en moi une maladie sûre... Je n'ai plus rien à craindre... Dans quelques mois tout sera fini, et pourtant j'ai peur... j'ai froid... j'ai le cœur serré...

— Pense à Maurice.

— Alicia, dit Camille en arrêtant son amie et en fixant sur elle un regard fiévreux et presque égaré; Alicia, quel est cet homme?

— Maurice?

— Oui, Maurice... Je ne le connais pas... je ne le connais que parce que je l'aime... Mais lui... sa vie, son passé... ce qu'il est, ce qu'il a été... je n'en sais rien.

— Oh ! c'est à peu près ce que sont tous les hommes .. Une jeunesse qui a fait éclat par des folies... un amour de toutes les mauvaises renommées dont il s'est vite fatigué... Rien, en vérité, rien d'extraordinaire dans sa vie si ce n'est lui-même ; rien, si ce n'est d'avoir vécu, lui... comme tout le monde a vécu.

— Mais toi, Alicia, comment l'as-tu connu?

— Moi? je t'ai promis de te le dire plus tard... plus tard.

— Alicia... tu l'as aimé.

— Moi, dit Alicia en souriant avec un effort qui échappa à madame de Lubois, me crois-tu capable d'aimer un homme qui ne m'a jamais aimée? — et qui ne m'aimera jamais, murmura-t-elle tout bas.

— Ah! s'écria madame de Lubois avec

joie... il ne t'a jamais aimée, n'est-ce pas?... Merci, tant mieux...

— Non, il ne m'a jamais aimée.

Et pendant que madame de Lubois accueillait cette assurance avec joie, Alicia détourna la tête pour essuyer une larme.

—Oh! reprit Camille après un long silence... je ne dois plus le voir; n'est-ce pas, Alicia, que je ne dois plus le voir?

Alicia ne répondit point, et elle ne remarqua pas l'incohérence des paroles de Camille.

— Oh! je te comprends bien, ce serait un crime, une faute maintenant, que je l'aime... Non, je ne dois plus le voir... et pourtant je suis bien malheureuse.

Alicia avait aussi une douleur qui la poignait; elle se tut encore.

— C'est que si je le voyais... je serais perdue... Je suis perdue, c'est vrai... mais enfin je suis innocente.... Au lieu que si je le voyais... Et puis qui sait ce qui pourrait arri-

ver?... Mon mari ne demande qu'un droit pour se venger... et alors... Non, non, je ne le verrai plus...

Alicia écoutait ces tristes divagations du cœur de Camille. Mais elle n'avait pas la force d'y répondre; elle n'avait que celle de pleurer. Camille se tut à son tour, et elles continuèrent à s'enfoncer silencieusement dans les plus sombres allées du bois. Au détour d'un sentier, elles entendirent un bruit étrange qui les arrêta tout à coup; c'était celui du fer criant sur le fer, le bruit d'une épée sur une épée... Elles se serrèrent l'une contre l'autre. Camille devint tremblante d'une terreur plus grande que celle que pouvait lui inspirer l'horreur d'un combat.

— Eloignons-nous, lui dit Alicia.

— Non.... non.... dit Camille tout-à-fait égarée. Non, je veux voir... je veux voir...

Alicia essaya de l'entraîner.

— Laisse-moi donc voir, dit Camille en faisant un pas.

Le bruit cessa...

— Il y en a un de mort... dit Camille avec un ton si extraordinaire qu'il fit frémir Alicia.

— Oh! reprit Alicia, éloignons-nous...

— Mais non, je te dis que je veux voir...

Et elle s'enfonça dans le taillis. Un moment après trois hommes portant deux épées passèrent et s'éloignèrent rapidement; un moment après une voiture arriva, et deux hommes sortant d'un endroit écarté y portèrent un jeune homme frappé à la poitrine, pâle, les yeux fermés, mort peut-être. Camille, l'œil tendu, les regardait avec une affreuse curiosité, tandis qu'elle retenait près d'elle Alicia dont elle serrait le bras avec une force extraordinaire.

— Vois-tu... vois-tu, disait-elle tout bas; vois-tu... c'est ainsi que ça finit quand une femme a un amant.... C'est Maurice qu'on vient de tuer...

— Maurice!... s'écria Alicia en regardant

le blessé dont elle avait détourné les yeux. Mais ce n'est pas lui...

— Je ne te dis pas que ce soit lui.... mais voilà ce qui arrivera... Vois-tu... ces gens-là viennent de se battre pour une femme... et je suis sûre que c'est le mari qui a tué l'amant... Je suis sûre que je ferai tuer Maurice... Alors je ne veux pas le revoir... alors je ne le reverrai.... je ne.... je.... Qu'as-tu à me regarder comme ça?...

— Camille!... s'écria Alicia en l'entourant de ses bras.

Camille se mit à rire.

— J'ai envie de leur demander pourquoi ils se sont battus...

Elle fit un pas; la voiture était partie.

— Camille, dit Alicia qui ne voulait pas lui montrer l'effroi qu'elle lui inspirait, Camille, rentrons... je suis fatiguée.

Le soir, madame de Lubois fut prise d'une fièvre violente. Le médecin appelé, et à qui Alicia fit une complète confidence, déclara

que la solitude, et la réflexion continue dont elle est accompagnée avaient produit une irritation du cerveau qui menaçait Camille de folie, si on ne l'arrachait à sa vie habituelle. Il lui fut ordonné de sortir tous les jours, d'aller dans le monde, de voir ses amis. On ne craignit pas de faire cette consultation devant Camille. Elle répondit tristement.

— Quels amis, quel monde?

— Qu'importe! dit Alicia; tu viendras avec moi...

Dès lors Alicia se voua à la santé et à la raison de Camille.

Quand ce n'est pas un accident inattendu, un événement foudroyant qui brise la raison d'un choc violent, quand c'est la pensée qui la tue... c'est lentement qu'elle échappe... On dirait que chaque fibre du cerveau se rompt à son tour.... Ce sont d'abord les longues distractions, les silences persévérans, puis la concentration de toutes les forces vitales sur

la seule faculté qui reste sensible, et qui finit par se briser aussi par ces excès de tension.

Camille était arrivée à ce point; elle voyait son malheur partout. Ce duel, elle se l'était appliqué; tout ce qui se passait, elle le ramenait à sa situation. Alicia, secondée des conseils du médecin, chercha tous les moyens de *distraire* Camille. Ce mot employé physiologiquement ne signifie pas ce qu'on veut lui faire dire. En médecine, distraire, ce n'est pas tuer la sensation là où elle est trop vive, c'est faire vivre par les organes qui s'atrophient, c'est porter la vie aux endroits d'où elle s'est retirée; et, comme il n'y a pour chaque existence qu'une dose de vitalité, ce qu'on en donne à une autre perception soulage celle qui l'a toute absorbée. C'est sans doute ce qui a fait dire à une femme de beaucop d'esprit, en parlant de l'amour : — Le cœur n'oublie pas, il remplace.

Dans ce système de raisonnement, Alicia chercha un moyen d'occuper l'âme de Camille;

elle espéra le trouver en lui donnant l'amour de cet art qu'elle-même adorait. Mais avant d'agir sur la pensée par la pensée, il fallait affaiblir par les fatigues du corps celle qui dominait le cœur. Alicia se voua encore à cette guérison. Ce projet formé le soir même, Alicia voulut le mettre à exécution le lendemain. Médecin plus habile, ou mieux instruit que celui qui croyait juger l'état de Camille la main sur l'artère de son bras, Alicia avait mis la main sur son cœur, et elle comprenait que chaque jour perdu rendait la guérison plus incertaine.

Dès le lendemain, elle arriva de bonne heure chez Camille; elle la fit lever, malgré sa faiblesse, et l'emmena; elle la conduisit à pied à travers Paris. Elle prétexta qu'elle avait oublié d'écrire un mot, et la força à faire la longue course qui sépare la rue Godot-de-Mauroy de la rue de Varennes. Arrivée chez elle, Alicia força Camille à remettre, avec elle, son atelier en ordre. Elle lui parla peinture,

gloire, jalousie d'artistes. Puis, quand elle vit la complaisance de Camille épuisée, elle se trouva avoir une affaire au Panthéon, une statue à voir chez un artiste... elle força Camille de la suivre... elle la fit souffrir des pieds, elle la laissa avoir froid, se plaindre de douleurs aiguës... elle fut sans pitié pour le corps, parce qu'elle voulait sauver l'âme.

Le lendemain encore, après une nuit accablée, Camille vit Alicia revenir. Il fallait encore sortir, Camille résista; on l'avait détournée de sa manière habituelle de souffrir. L'accablement de la fatigue lui avait procuré des momens d'un lourd sommeil.... Ce n'était que depuis quelques heures qu'elle avait pu se remettre à penser à son aise, à retourner sa douleur dans sa blessure; c'était sa vie, sa joie; elle s'y plaisait.

Elle trouva Alicia importune; mais Alicia ne tint compte ni des refus ni des impatiences, elle exigea, elle voulut, et Camille la suivit encore; et Alicia la ramena encore le soir dans

sa maison, tellement brisée de fatigue, que, lorsqu'elle la quitta, le sommeil avait déjà gagné madame de Lubois. Huit jours ainsi, sans cesse, sans relâche, sans repos, Alicia fit souffrir à Camille cette vie de dures fatigues qui absorbe toutes les forces, et qui ôte à l'humanité pauvre et laborieuse, cette subtilité de sensations dont l'humanité riche est si fière, et qu'elle ne doit qu'à son oisiveté : comme si la Providence avait voulu, en donnant aux heureux de ce monde une faculté plus étendue de souffrir et de souffrir des moindres choses, venger le misérable des privations auxquelles la pauvreté le condamne.

Certes, cette semaine n'avait apporté qu'un bien faible soulagement aux douleurs de Camille, mais elle avait eu un résultat plus puissant : elle lui avait prouvé que son désespoir pouvait se distraire de lui-même. C'est l'imperceptible mieux du malade, fil délié auquel il attache l'espoir d'une complète guérison.

Mais que de ménagemens, que de persévé-

rance pour qu'un accident ne vînt pas détruire le peu qu'on avait gagné, et déterminer une rechute d'autant plus profonde et plus dangereuse.

Durant les huit jours qui s'étaient écoulés, Alicia n'avait pas prononcé le nom de Maurice; sa présence dans la vie de Camille lui était seulement attestée par les manières plus polies de son mari, par le servile empressement de Camisard. Quelque chose d'inattendu prouva encore plus à madame de Lubois qu'il y avait autour d'elle une protection aussi puissante qu'invisible. Une lettre de madame de Brémont lui fut remise. Camille n'eût point su que Camisard avait reçu l'ordre de ramener la vieille dame, qu'elle eût reconnu la pensée qui avait dicté cette lettre.

Elle disait que madame de Brémont, sans croire *positivement* aux bruits fâcheux qui couraient sur le compte de Camille, avait espéré que sa filleule viendrait la voir pour se justifier. Elle supposait que la crainte seule avait

arrêté madame de Lubois, mais qu'elle n'avait qu'à se présenter chez sa marraine, et qu'elle trouverait une mère et non un juge.

Camille montra cette lettre à Alicia, qui l'engagea à se rendre sur-le-champ chez sa marraine. Camille s'y rendit, mais ne le trouva point; c'était un contre-temps.

Alicia donna ce nom à un malheur préparé avec une habileté fatale. Contente de voir obéir Camisard, elle s'imagina, parce qu'il obéissait avec empressement, que l'autorité qu'il subissait ne lui était pas insupportable. Elle ne savait pas que le tigre se couche sur le ventre au moment où il veut s'élancer sur sa proie; que l'esclave ne se courbe jamais si bas, que quand il veut frapper son maître; et si nous-mêmes nous n'avons pas mis à nu la pensée de Camisard, c'est pour qu'il garde aux yeux de nos lecteurs ce respect obséquieux et désintéressé qui semblait le glisser dans la vie des autres, comme un être assez insignifiant, c'est pour qu'ils puissent juger le jour où il lè-

vera le masque, ce que renferment de hideuse corruption, d'implacable cruauté, ces hommes à manières douces, élégantes, timorées, que la société stigmatise à peine du nom d'hommes adroits, que beaucoup appellent des hommes fins, et qui sont, il faut dire le mot, les prototipes de toute lâche scélératesse.

Le jour même où Camille reçut la lettre de madame de Brémont, Camisard avait fort indifféremment envoyé à Alicia sa loge à l'Opéra, et Alicia avait résolu d'y conduire Camille.

On jouait la Muette de Portici.

A cette époque, on doit s'en souvenir, la Muette de Portici était presque une pièce politique. Alicia se fût bien gardée de conduire Camille à un théâtre où des passions de cœur eussent été en scène. Pour Alicia, la Muette était une pièce où le peuple se révolte : rien de plus. Quelque sagacité de cœur qu'eût Alicia, elle ne savait pas qu'il est des momens de la vie où le cœur se prend aux choses les plus étrangères. Elle mettait trop sur le compte d'un

commencement de folie, les étranges paroles de Camille au bois de Boulogne sur le duel dont elles avaient été presque témoins. Enfin, toutes deux se rendirent le soir à l'Opéra.

La salle de l'Opéra est un carré dont les angles opposés à la scène, sont coupés par une diagonale enfermée entre deux colonnes; dans l'espace de cette diagonale se trouve une loge de chaque côté de la salle.

La loge de Camisard était une première située entre ces colonnes et faisant le coin de gauche. Nous entendons par côté gauche celui qui est à la gauche du spectateur, regardant la scène.

Ce qu'on appelle loges d'avant-scène, au lieu d'être comme les loges du fond parallèles au théâtre, lui sont perpendiculaires et la bordent de chaque côté. Ce sont des loges profondes.

A partir de ces avant-scènes, commence le balcon qui se trouve assez reculé pour que les spectateurs qui y sont placés, surtout s'ils

ne sont pas sur le premier rang, ne puissent voir ceux qui occupent les avant-scènes qui sont du même côté qu'eux.

Qu'on nous pardonne cette description tant soit peu technique, elle est tout-à-fait indispensable à l'intelligence du récit qui va suivre.

Dans une ville qui a vingt-quatre théâtres ouverts tous les soirs, et qui fournit des curieux à tous ces théâtres, il est bien difficile que le drame de la vie réelle ne marche pas quelquefois chez les spectateurs, côte à côte du drame qui se joue sur la scène. Assurément nous préférerions avoir à renfermer dans un salon étroit, l'expression des passions qui s'agitèrent le soir dans la vaste salle de l'Opéra; mais nous sommes forcés de prendre la vie comme nos habitudes l'ont faite, et les salles comme les architectes les font.

Quand Camille et Alicia entrèrent à l'Opéra, la salle était déjà pleine de spectateurs, une seule loge était complétement vide, c'était l'avant-scène située à la droite, loge vaste et pro-

fonde, mais qui n'avait pas encore ce luxe de tenture que lui a donné depuis la mode furieuse de l'Opéra.

Camille et Alicia, de la place où elles étaient, au fond et à la gauche de la salle, pouvaient voir parfaitement les personnes qui se plaçaient sur le devant de l'avant-scène de droite; mais, comme en même temps elles étaient très en arrière de cette loge, leurs regards ne pouvaient pénétrer jusqu'au fond.

Le spectacle commença.

XV.

—

Scène à l'Opéra.

Le début de l'ouverture, qui procède par un cri âcre et prolongé de tout l'orchestre, dans lequel les trompettes et les cors vibrent de toute leur puissance, fit tressaillir Camille, bien qu'elle l'eût entendue souvent ; mais son

âme et ses nerfs tendus par le malheur, s'impressionnaient avec une facilité dont elle-même s'étonna. La musique la pénétrait comme un fluide ténu et impalpable, pareil à l'électricité ; le sentiment que Camille éprouva, ressemblait à un bonheur irritant. Cependant elle s'y plut : depuis si longtemps elle avait si peu vécu de sensations extérieures, qu'il lui sembla retrouver quelque chose de cette Camille passée, heureuse et forte, maintenant presque perdue et morte.

Elle se livra sans défense à la musique, et se laissa balancer aux mélodies charmantes des danses du commencement de la pièce. Ces danses n'étaient pas un bal, c'était un spectacle, elle ne les voyait que des yeux. Cette douce occupation, ce délassement de pensée, Camille le garda jusqu'au moment où parut la Muette, cette fille de la grève de Naples, poursuivie avec fureur par des Espagnols. Camille suivit attentivement l'expression mimique de cette passion sans voix ; elle eut d'abord un sourire

de pitié pour la pauvre fille oubliée, puis elle écouta tristement quand le geste raconta qu'elle avait été retenue captive. Mais lorsque l'actrice, appuyant sa main sur son cœur, eut à crier, de l'œil, du visage et du geste : — J'aime!... Camille dit tout bas en souriant :

— Pauvre femme.

— Tu la plains? dit Alicia qui observait Camille.

— Oh ! non, répondit Camille en regardant toujours la scène ; non. Je plains cette actrice qui s'agite pour exprimer ce qu'elle ne sent pas.

— Elle est muette, reprit Alicia, elle ne peu dire : Je l'aime! avec l'accent qu'y mettrait la voix.

— Mais la voix vient pour dire cela, reprit Camille, la voix vient, quand on le sent. Je serais muette, moi, qu'il me semble que je parlerais.

Le moment de la prière ramena Camille à sa scrupuleuse attention ; elle suivit le mouve-

ment du chant religieux, en devenant plutôt attendrie que triste ; puis, lorsque chacun se mit à genoux, Camille baissa doucement la tête comme pour s'incliner, et murmura tout bas avec une expression de regret :

— Je n'ai jamais prié, moi !

Aussitôt un vif mouvement s'opéra sur le théâtre, dans la salle, dans le cœur de Camille, dans celui d'Alicia. Sur le théâtre, c'était la muette reconnaissant son amant qui vient de se marier ; dans la salle, ce fut le bruit insolent que fit une femme, qui vint se placer avec fracas dans la loge vide, aux avant-scènes ; dans le cœur de Camille absorbée par le spectacle, ce fut l'intérêt de la scène, qui lui fit dire :

— Trompée aussi !

Dans celui d'Alicia, ce fut terreur ; car elle avait reconnu Césarine dans la femme qui avait fait tout ce bruit.

Qu'il nous soit permis de le dire, la scène

était posée partout, sur le théâtre et dans la salle : les luttes fictives et réelles allaient commencer. Puisse-t-il nous être donné de les reproduire dans leur ensemble et leurs détails, et fasse notre bonne intention qu'on excuse la forme que nous prenons pour arriver à ce but.

Lorsque le premier acte fut fini, Camille détourna ses yeux de la scène, et ne les y reporta point. Alicia, qui estimait comme un bonheur que Camille n'eût point vu Césarine, essaya d'empêcher qu'elle ne la reconnût, d'abord en fixant près d'elle l'attention de Camille, et bientôt en l'entraînant hors de la salle. Dès ce moment, affectant un ennui, qui n'était qu'un véritable effroi, elle dit à Camille :

LOGE DE CAMILLE.

— Est-ce que le spectacle te plaît?

— Mais oui vraiment; jamais l'opéra, jamais cette pièce même ne m'a paru si intéressante.

C'est qu'elle l'écoutait avec le cœur.

— Je ne sais, reprit Alicia, si c'est fatigue ou

fâcheuse disposition, mais je n'y prends aucun intérêt; si tu veux, nous ne demeurerons pas jusqu'à la fin.

— Comme il te plaira : mais qu'est-ce que tu regardes donc si attentivement?

— Moi? rien. J'ai la tête qui me bat, je me sens mal.

Alicia aussitôt se retourna vers le fond de la loge; car, en ce moment, Césarine attachait insolemment sa lorgnette sur la loge où était madame de Lubois; et, non contente de cette attention acharnée, elle la désignait du doigt en paraissant la montrer à une ou plusieurs personnes cachées dans le fond de son avant-scène. Alicia avait vu ce manége, et en avait été indignée; mais peut-être n'eût-elle pas été maîtresse de cacher cette indignation, si elle avait pu entendre les paroles de Césarine.

LOGE DE CÉSARINE.

— Les deux intimes sont en face. Abandonnées dans leur grande loge, elles me font l'effet

de deux roses fanées, oubliées dans un vase. Votre femme est horriblement changée, mon cher.

— Elle est fort malade, répondit Alphonse.

— Et votre pupille, Camisard (Camisard et Alphonse occupaient le fond de la loge), votre pupille est mise comme une marchande de bas. Regardez... Bon, voilà qu'elle nous tourne le dos.

LOGE DE CAMILLE.

— Comment tu souffres à ce point, Alicia? Eh bien, nous allons sortir.

Alicia voulut se lever; mais elle aperçut au carreau de la loge, un visage qui la fit se retourner encore plus vivement du côté de la salle. C'était celui de Maurice.

— Qu'as-tu donc? reprit Camille; est-ce que tu ne veux plus partir?

— Tout à l'heure, répondit Alicia.

LOGE DE CÉSARINE.

—Qu'est-ce qu'elle a donc, votre pupille? elle

se tourne et se retourne comme un tonton : on dirait qu'elle est assise sur un fagot d'épines.

LOGE DE CAMILLE.

— Mon Dieu! Alicia, que tu parais inquiète.

— Cela va se passer, c'est que je souffre.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ça se calme, dit Césarine.

— Regarde-t-elle par ici?

— Qui?

— Ma femme.

— Non.

— Et ma pupille?

— Non plus; elle fait admirer le lustre à madame de Lubois.

— Vous ont-elles vue?

— L'artiste m'a vue, j'en suis sûre.

— Ne vous montrez donc pas, Alphonse, dit Camisard.

Le second acte commença. Alicia et Camille se retournèrent vers le théâtre.

LOGE DE CAMILLE.

— Ah! dit Camille, il y a quelqu'un dans l'avant-scène. Une femme...

— Cette décoration est fort belle, répliqua Alicia.

— On ne l'a jamais remarquée.

— Sans doute, on préfère le clinquant, le faux effet d'une perspective chargée d'accidens à cette plage unie, à cette mer calme.

— C'est la première fois que je te la vois admirer... Mais quelle est donc cette femme aux avants-scènes qui nous regarde tant?

Un bruit d'applaudissement fit regarder Camille sur la scène; c'était Mazaniello qui entrait en scène.

— Nourrit est excellent dans ce rôle, dit Alicia avec une attention marquée; il chante sa barcarolle avec un feu... Tu ne l'as pas entendu depuis la révolution?

— Non.

— Il produit un effet prodigieux.

— C'est assurément quelqu'un de notre connaissance, dit Camille qui regardait dans la loge de Césarine.

— Ce bruit est insupportable, reprit Alicia comme avec humeur; on ouvre et on ferme les portes à ce théâtre sans précaution.

Une porte s'était en effet fermée brusquement au balcon.

— Tu as raison, dit Camille indifféremment.... Mais cette femme, à sa tournure.... n'est-ce pas?...

— C'est Maurice, s'écria Alicia soudainement.

— Maurice!... lui... où?...

— Qui vient d'entrer au balcon.

Camille y jeta un regard rapide, baissa sa lorgnette, et le cœur battant, la respiration oppressée, elle détourna ses regards de ce côté de la scène.

LOGE DE CÉSARINE.

— Voyons, Césarine, ne regardez pas ainsi madame de Lubois.

— Ah çà, monsieur le conseiller d'état, est-ce que c'est un soleil, qu'on ne puisse le contempler?

— Si elle le remarquait.

— Bah! elle est trop attentivement occupée du spectacle avec son intime.

— Césarine, fit de Lubois, si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi...

— Vous êtes excellent encore... elle me veut tant de bien, votre chère épouse.. Prenez garde que je la blesse en la regardant... Tenez, voilà qu'elle lorgne...

— Vous a-t-elle reconnue?

— Je ne crois pas, la voilà qui regarde à côté.

— Où donc?

— De notre côté, en arrière, au balcon...

— Oui, fit Camisard, c'est quelqu'un qui est entré avec assez de bruit.

— Mais ce n'est pas quelqu'un de connaissance, répondit Césarine. Madame de Lubois se détourne.

— Silence! cria-t-on du parterre.

La barcarolle de Mazaniello allait commencer, et l'on sait qu'à cette époque, elle était encore en vénération à l'enthousiasme patriotique du parterre.

LOGE DE CAMILLE.

Camille, tremblante de l'arrivée de Maurice, disait tout bas à Alicia :

— Nous sortirons quand tu voudras.

— Quand tu voudras.

Camille fit un mouvement pour se lever, et remua sa chaise.

— Silence donc, s'écria le parterre en se tournant vers la loge.

Camille resta assise en voyant l'attention fixée sur elle.

LOGE DE CÉSARINE.

— Il paraît que votre femme est bien gaie ce soir, dit Césarine; elle trouble le spectacle.

La barcarolle commença; Camille essaya de concentrer son attention sur le théâtre.

Au refrain du premier couplet, à ce moment où la colère du peuple murmure en chansons sur la plage de Naples, Camille se reporta au spectacle plus vrai et plus puissant dont elle avait été témoin. Puis, par une invincible pente de rapprochement qui va des choses aux hommes, de l'acteur qui personnalisait sur le théâtre la révolte napolitaine, Camille passa à l'homme qui avait le mieux représenté pour elle la révolution qu'elle avait vue. Le regard de madame de Lubois suivit la marche de sa pensée, et de Nourrit qui chantait avec énergie son appel au peuple, il se porta sur Maurice qui un moment avait été le peuple vrai et le rencontra debout, appuyé au fond du balcon, les yeux attachés sur elle. Camille vit qu'il la regardait ; mais quelque chose de distrait même dans ce regard fixé sur elle, lui laissa assez d'assurance pour qu'elle osât le regarder à son tour. Qu'il était pâle et triste ! qu'il y avait d'affaissement dans cet abandon de son corps appuyé au mur ! comme il semblait de-

mander grâce ! comme c'était aussi une âme brisée, un cœur désolé !

LOGE DE CAMILLE.

— Alicia, tu n'as rien dit à Maurice, n'est-ce pas ?

— Tu me l'avais défendu.

— Oh ! tu as bien fait.

Camille détourna les yeux, le regard de Maurice était demeuré immobile.

LOGE DE CÉSARINE.

— Dites donc, Camisard, madame de Lubois regarde bien attentivement à côté de nous.

Camisard glissa un œil entre Césarine et le bord de la loge.

— C'est quelqu'un qu'elle ne connaît pas... on dirait qu'elle demande son nom à Alicia.

Tout cela se passait dans la même minute d'un bout à l'autre de la salle. La barcarolle continuait ; le public s'animant à ce chant de liberté, ajoutait le chœur de ses mille voix

aux chants des pêcheurs napolitains ; Camille se sentit prendre par cet enthousiasme qu'elle avait eu.

— Oh ! se dit-elle, quel noble élan que celui d'un peuple vers ces grandes idées ! comme il doit sentir cela, lui qui a risqué sa vie à cette lutte !...

Et son regard alla chercher encore Maurice ; son regard le rencontra encore immobile, inattentif; rien ne lui arrivait de ce délire populaire.

— O mon Dieu ! qu'a-t-il ?... il doit bien souffrir !...

La main de Maurice se porta à ses yeux, et ce geste sembla montrer une larme qu'il en arrachait.

— Malheureux ! malheureux ! dit tout bas Camille.

Et, par une pitié qu'elle n'avait pas eue autrefois, elle fit une légère inclination, comme pour lui dire, sous le prétexte d'une salutation ordinaire :

— Je vous vois...

Ce mouvement de Camille semble éclairer le regard de Maurice; il ne salua pas, mais il releva son visage si plein d'étonnement, de joie craintive, de bonheur auquel il n'osait croire, que Camille renouvela sa légère salutation.

— Oui, disait-elle ainsi, je vous vois... oui...

LOGE DE CÉSARINE.

— C'est quelqu'un de la connaissance de madame de Lubois, fit Césarine, car elle le salue.

— Qui est-ce ?

— Je ne puis voir, une femme probablement, car elle lui a fait un petit salut d'amitié.

LOGE DE CAMILLE.

— Camille, veux-tu que nous partions? disait Alicia.

— Oh ! pas encore.

— Je souffre horriblement, Camille.

— Viens donc, Alicia....

Camille, prête à se lever, jeta un regard sur Maurice.

— Oh ! ne fuyez pas. Ah ! laissez-moi vous voir, disait le visage suppliant de Maurice... Il y a si long-temps que je ne vous ai vue... oh ! demeurez... demeurez...

— Encore un instant, Alicia, dit Camille.

— Oh ! tu me fais peur, Camille.

— Pourquoi ?

— Ne regarde pas Maurice ainsi.

— Eh bien, non : mais, je n'ose te le dire, Alicia ; mais... voilà si long-temps que je ne me suis senti le cœur heureux !

LOGE DE CÉSARINE.

— Décidément, mon cher, c'est une correspondance établie entre votre femme et quelqu'un... Je veux voir...

— Non, Césarine, ne vous faites pas remarquer ; ne vous penchez pas hors la loge...

— Ma foi, dit Césarine après avoir essayé

d'apercevoir le fond du balcon, je ne puis y atteindre; mais il paraît que l'intelligence est bien arrangée...

— Silence, cria le parterre.

Césarine se rassit.

La pièce continuait, et déjà la muette avait confié à son frère qu'elle avait été séduite, oubliée, emprisonnée, poursuivie; déjà les soldats espagnols venaient pour l'arracher d'entre ses mains... et Mazaniello, déjà sûr de la complicité de tout le peuple, affectait une chanson indifférente...

LOGE DE CAMILLE.

— Oh! dit Camille en souriant, c'est ainsi pourtant lorsque l'on s'entend.

— Oui, dit Alicia, quand on est déjà coupable, c'est ainsi. Camille, sortons....

— Pourquoi?

— Sortons.

— Mais quelle est donc cette femme qui nous regarde?

— Camille, sortons, dit Alicia avec inquiétude.

— Mais qu'as-tu donc ?

— Rien... mais sortons... reprit Alicia avec une impatience marquée.

Camille la regarda d'un air surpris.

La loge s'ouvrit.

— Pardieu, mes belles dames, je vous ai vues toutes seules dans votre loge, dit M. de Marquoy en entrant, et je viens vous demander un coin d'hospitalité; car je suis là-bas, debout, dans un couloir d'amphithéâtre.

— Bien volontiers, monsieur, dit Camille, car nous sommes tout-à-fait solitaires.

Et toutes deux se tournèrent vers le fond de la loge pour causer avec M. de Marquoy.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ah! fit Césarine, voilà probablement le monsieur à la correspondance.

— Qui est-ce? dit de Lubois.

— Je ne le connais pas, fit Césarine, un gros homme, vieux, décoré.

Camisard glissa encore son regard furtif entre la colonne et Césarine.

— Mais, c'est Marquoy.

— M. de Marquoy, dit Alphonse avec surprise, l'oncle de Maurice.

— Oui.

— C'est drôle, dit Césarine, le voilà qui continue le télégraphe avec le balcon.

LOGE DE CAMILLE.

— Que fait donc là-bas cet imbécile de Maurice? disait le vieux général; il y a de la place ici... il ne voit rien, ce niais-là... pas moyen... Dans l'entr'acte j'irai le chercher...

— Nous allons partir, dit Alicia alarmée de la proposition.

— Pas avant le troisième acte, fit le général; ils vont chanter la Marseillaise au lieu du final... ça fait un effet d'enfer... est-ce que vous l'avez déjà entendue?

— Pas moi, dit Camille.

— Il faut voir ça... faut voir ça. — Il a l'air

d'une borne, là-bas, ce Maurice; regardez donc.

Il fallut bien regarder.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ce coin est bien intéressant, à ce qu'il paraît, dit Césarine, on y regarde sans cesse. Ah! voilà qu'on salue encore.

En effet, Maurice, pour faire cesser les signes un peu trop accentués de son oncle, avait pris le parti de saluer; Camille et Alicia avaient répondu; tout paraissait fini. Le troisième acte de la pièce commença.

LOGE DE CAMILLE.

— Que faites-vous? dit Alicia à M. de Marquoy qui s'agitait de toutes manières au fond de sa loge.

— Eh bien, je lui fais signe de venir.

— Non, dit vivement Alicia.

Le regard de Maurice semblait demander si ce bonheur lui était permis.

— Fais signe que non, dit tout bas Alicia à Camille.

Celle-ci obéit, et un mouvement de tête imperceptible arrêta Maurice à sa place.

LOGE DE CÉSARINE.

— Voilà la pantomime qui recommence ; mais à qui donc en a-t-on dans ce coin ? l'un appelle, l'autre fait signe que non.

— Qui appelle ?

— Eh bien, ce monsieur... cet oncle de Maurice ; et votre femme fait des petits signes de tête comme ça, comme pour dire : Ne venez pas.

A ce moment Maurice croisa les mains comme quelqu'un qui implore.

Camille fit glisser sa main jusqu'à son cœur, et l'y laissa appuyée.

LOGE DE CÉSARINE.

— Ah çà, mais ça devient touchant, une main sur le cœur ; il ne manque plus que de s'envoyer des baisers.

Maurice au geste de Camille avait laissé éclater un mouvement de joie si vif, que madame de Lubois porta son doigt à ses lèvres en signe de silence.

LOGE DE CÉSARINE.

— Les voilà... dit Césarine.

— Quoi ? dit de Lubois.

— Des baisers...

— Des baisers ! dit Camisard.

— Oui, ma foi, que madame de Lubois envoie au correspondant du balcon. Pardieu, j'en veux avoir le cœur net.

Elle se pencha tellement hors de sa loge, que ce mouvement frappa beaucoup de personnes, ainsi que Camille. Tous les regards se portèrent de ce côté, et madame de Lubois reconnut Césarine. Dans le même instant indivisible, elle vit cette femme qui l'avait perdue, et comprit qu'elle avait été observée et devinée; elle se recula dans sa loge avec

terreur, tandis que Césarine reprenait sa place en disant :

— Je m'en doutais, c'est le beau Maurice.

— Maurice ! s'écria de Lubois en pâlissant de rage.

Toute la haine qui bouillonnait en lui éclata à ce nom ; tout le foyer de ses passions s'alluma d'un coup, et rompit tous les cercles qui lui entouraient le cœur.

— Maurice ! répéta-t-il ; Maurice ! c'est impossible.

Toujours dans le même instant, Maurice, étonné du geste de Camille et de la terreur qui s'était peinte sur son visage, semblait demander quelle en était la cause.

Et en même temps un mouvement de tête de Camille lui répondait :

— Là, elle est là, mon ennemie ; là... à côté de vous, regardez-la...

Et Césarine répondait à de Lubois :

— Pardieu, toute la salle le voit. Voyez plutôt vous-même.

Et en même temps encore, Maurice, cédant au geste et à la terreur de Camille, de Lubois, à l'invitation de Césarine et à la colère qui l'exaspérait, l'un se pencha hors du balcon pour voir dans l'avant-scène, l'autre se pencha hors de l'avant-scène pour voir dans le balcon, et ils se rencontrèrent face à face, le mari d'un côté, l'amant de l'autre. Ce fut un regard de mort qu'ils échangèrent.

Camille, l'œil fixé sur cette scène, vit ce double mouvement et reconnut son mari; elle vit ces deux visages qui semblaient s'être heurtés et défiés : alors une peur folle la prit, l'égara, lui ôta ce qui lui restait de raison; elle poussa un cri, et s'élançant hors de sa loge :

— Oh! je suis perdue! dit-elle.

A ce cri, à cette fuite, Maurice, emporté par sa passion, quitta le balcon pour courir au secours de madame de Lubois.

M. de Lubois sortit de sa loge pour insulter Maurice.

Tous ces mouvemens, ce cri, les portes violemment ouvertes, avaient attiré l'attention : on avait regardé, on s'était levé.

Maurice et Camille se rencontrèrent vers le milieu du couloir. Maurice prenait la main de Camille pour la rassurer :

— Qu'avez-vous à dire à cette femme? lui cria avec une colère furieuse quelqu'un qui la lui arracha. C'était de Lubois, qui se plaça entre Maurice et Camille.

Camille, à cette nouvelle et plus terrible apparition, recula, tremblante, folle, éperdue; elle poussa un nouveau cri, et se précipita dans l'escalier en fuyant et en criant :

— Sauvez-moi... sauvez-moi.

Pendant ce temps, Maurice menaçait de Lubois du même regard de rage que celui-ci lui lançait.

— Que voulez-vous, monsieur? lui disait-il.

— Je vous veux que vous êtes un misérable et elle une infâme...

— Plus bas, dit Maurice.

Il regarda près de lui... mais Camille n'y était plus.

Déjà les loges s'étaient ouvertes ; on accourait. Alicia, plus éloignée, eut peine à fendre la foule.

— Où est-elle ?... où est Camille?...

— Je ne sais, dit Maurice; elle s'est enfuie. Courez, courez, je vous en prie, sauvez-la.

Alicia descendit.

— Oui, courez, dit de Lubois ; qu'elle ne rentre pas chez moi... qu'elle n'y rentre pas, l'infâme... Je la chasse.

— Vous êtes un lâche, dit Maurice.

— Nous verrons, monsieur, dit de Lubois, demain.

— Soit.

— Je serai chez vous.

— Soit.

— Au point du jour.

— Soit.

— Courez donc aussi après elle.

Il lâcha la main de Maurice, qui, à son tour, s'élança dans l'escalier.

Pendant ce temps, le vieux Marquoy avait percé la foule, et s'était approché de de Lubois.

— C'est donc à mon neveu que vous en voulez? lui dit-il le toisant.

— Oui, fit de Lubois, toujours pâle et tremblant de rage; et si ce n'est pas un lâche...

— Oh! pas de ces mots-là, s'il vous plaît; je réponds de lui.

— Tant mieux, j'aurai sa vie ou lui la mienne.

— Rien que ça! eh bien, je puis vous dire que la sienne est dure à arracher.

— Eh bien! il me tuera.

— Vous faites bien de vous en consoler tout de suite, répliqua Marquoy en s'en allant.

Quelques amis l'entourèrent pendant que de Lubois regagnait la loge de Césarine.

— Voyons, c'est pour demain, n'est-ce pas, qu'ils se sont donnés rendez-vous?

— Pour demain...

— Où ça ?

— Chez votre neveu.

— J'y serai.

Camisard était resté dans un coin ; il ne parlait pas, il pensait.

— Enfin l'un de ces deux hommes va me débarrasser de l'autre, se disait-il. Tous deux me faisaient obstacle. Maurice ! il tient un secret qui peut me perdre : il me fait obéir par la voix d'Alicia qui sans cela n'oserait s'en armer. De Lubois ! c'est toujours un rempart entre sa femme et moi ; elle n'est pas encore assez isolée et perdue dans ce monde, pour que je puisse lui dire, prenez ma main pour vous soutenir. Oh ! s'ils pouvaient périr tous deux !

Et ces réflexions faites, il rentra à son tour dans la loge de Césarine pour aiguillonner la colère de de Lubois, et la rendre mortelle à lui-même ou à Maurice.

Pendant ce temps, que faisaient Camille, Alicia, Maurice ?

Camille, éperdue, folle, s'était échappée de

l'Opéra, le front nu, vêtue de mousseline sous une pluie froide. Un moment elle avait couru devant elle sans voir, sans entendre, parlant, pleurant, criant. Déjà les passans s'arrêtaient, bientôt les passans la suivirent.

— Arrêtez cette femme, elle est folle, criait-on ; arrêtez.

Ces voix étrangères semblaient à Camille la voix de son mari qui la poursuivait, qui la maudissait, qui l'appelait infâme. Elle aperçut une voiture ouverte, un fiacre, elle s'y précipita.

— Menez-moi, menez-moi tout de suite, dit-elle ; partez, partez, menez-moi.

— Où, madame ? dit le cocher.

— Quelque part, répondit Camille avec égarement.

— Chez vous?

— Non, non... pas chez moi, il me tuerait.

— Mon Dieu ! calmez-vous, madame. Où voulez-vous aller ? reprit le cocher que le désordre de Camille apitoya.

Camille sembla faire un effort sur elle-même pour rassembler ses idées.... Elle demeura un instant la main appuyée sur son front, et répondit comme quelqu'un qui a ramassé tout ce qu'il possède et qui le jette à l'importun qui le lui demande.

— Menez-moi chez Alicia.

— L'adresse ?

— Rue de Varennes.

— Le numéro ?

— Quel numéro ?

— Celui de la rue de Varennes?

Camille regarda le cocher en face, déjà ses souvenirs étaient épuisés, et comme si elle eût senti une main qui lui eût arraché la mémoire, elle répondit d'un ton consterné :

— Je ne sais pas.

— Je trouverai, dit le cocher.

Il monta sur son siége, et partit avec rapidité.

Pendant ce temps, Alicia s'informait à la

porte de l'Opéra, au contrôleur, aux domestiques assemblés sous le vestibule, par où était passée une femme en cheveux, en robe blanche.

Les uns disaient, par ici; les autres, par-là. Camille, pensa Alicia, sera rentrée chez elle, il faut y aller. Elle fit avancer une voiture, et se rendit rue Godot-de-Mauroy. On n'avait pas vu madame de Lubois. Alicia attendit quelques minutes. L'idée qu'elle avait pu aller chez madame de Brémont lui vint aussitôt. Elle se fit conduire chez madame de Brémont. Elle trouva la vieille dame seule, et lui raconta la scène de l'Opéra. Madame de Brémont n'en revenait pas; elle accusait tout le monde. Elle ne trouva pas une plainte pour Camille.

De son côté, Maurice s'était informé; et n'avait appris que deux choses, traduites en termes de ceux qui empoisonnent la douleur.

D'abord : Qu'une femme criant comme une folle avait passé.

Ensuite : Qu'une autre femme criant encore plus l'avait demandée, et avait couru après elle.

Maurice monta dans son cabriolet, et passa chez un ami pour lui dire d'être chez lui le matin, au point du jour; il ne trouva pas le premier. Il fallut aller chez un second, chez un troisième. Le malheur ne fait jamais les choses à demi. Rien ne manque aux détails des douleurs qu'il jette sur ses prédestinés : c'est un génie qui n'oublie rien.

Pendant ce temps, Camille atteignait la rue de Varennes. Dire que, durant ce trajet, Camille eut des réflexions atroces, des cris de désespoir, ce serait supposer qu'elle pouvait penser. Elle ne pensait pas : son cerveau était lié de fer et immobile comme le condamné qu'on a enchaîné de tous ses membres.

A l'entrée de la rue de Varennes, la voiture s'arrêta. Le cocher descendit de son siége, et demanda le numéro.

— Quel numéro ? dit Camille qui ne savait plus ni où elle allait, ni où elle était.

— Le numéro de mademoiselle Alicia ?

— Je ne sais pas.

Le cocher vit qu'il ne pouvait rien espérer de la folie de cette dame ; il frappa à une porte, et demanda mademoiselle Alicia. Ce n'était pas là. Il alla plus loin ; ce n'était pas là. Il alla encore plus loin ; ce n'était pas encore là. Il frappa à vingt portes ; ce n'était nulle part.

Il revint à la voiture.

— Je ne trouve pas, madame, dit-il ; essayez de descendre pour voir si vous reconnaîtrez la porte.

— Oui, dit Camille d'une voix ferme et résolue qui semblait résulter d'un esprit calme, mais qui n'était déjà plus que l'accent d'une insensibilité sans raison et sans souvenir ; oui, je descends...

Elle descendit et montra du doigt la première porte qu'elle vit. Elle dit .

— Voilà la porte...

Le cocher y frappa, tandis que Camille s'assit sur une borne. La pluie qui tombait des toits en larges gouttes, inondait sa tête et trempait ses vêtemens... elle ne la sentait pas.

— Madame, dit le cocher en revenant près de Camille immobile, le portier m'a répondu que ce n'était pas là.

— Ah! fit Camille après avoir regardé le cocher fixement, ah! elle me chasse aussi; c'est bien... c'est bien...

— Mon Dieu!... fit le cocher, c'est le portier qui m'a dit...

— C'est bien!... Elle sourit et reprit avec l'accent d'un enfant qui va faire un conte: — Une fois...

— C'est le portier, dit le cocher, qui m'a dit que ce n'était pas là: vous vous trompez.

Elle baissa la tête, et reprit froidement:

— C'est bien, c'est bien... Une fois, voyez-vous...

— Madame... madame, revenez à vous..

cette dame ne vous refuse pas sa porte ; seulement ce n'est pas là qu'elle demeure.

— C'est bien, c'est bien... Une fois, voyez-vous, j'avais un chapeau neuf et une robe neuve... la pluie me surprit... Eh bien ! pour sauver mon chapeau et ma robe, des étrangers m'ouvrirent leur porte... Eh bien ! aujourd'hui que j'ai le cœur tout trempé et tout froid, ma seule amie me chasse, c'est bien... c'est bien...

Le cocher restait debout... immobile ; il regardait cette jeune et belle femme, assise sur une borne de la rue, avec sa fraîche toilette de fête, ruisselante sous la pluie qui l'inondait, folle, éperdue, et qui semblait ne pas devoir trouver d'asile pour se mettre à l'abri du froid et de l'insulte ; et, pendant ce temps, Camille riait en balançant la tête et en répétant sans cesse : c'est bien... c'est bien...

C'est ainsi que la folie arrive, quand le cerveau acharné sur une pensée, s'y heurte et s'y brise sans cesse. Malgré son ignorance, le co-

cher frémissait à ce mot sans cesse répété et toujours du même accent.

— Madame, écoutez-moi, disait-il.

— C'est bien, elle me chasse, répondait Camille, Alicia me chasse... c'est bien.

Et ils demeurèrent, lui debout, elle sur sa borne; enfin le cocher allait implorer l'hospitalité de la première maison venue, lorsque le bruit d'un cabriolet qui roulait avec impétuosité et l'éclat des lanternes qui l'éclairaient, lui donna quelque espérance; il courut au-devant du cabriolet en appelant au secours.

— Qu'y a-t-il? dit le maître de la voiture.

— Hélas! monsieur, répondit le cocher, une pauvre dame folle... je ne sais pas... voyez, elle est là.

Maurice, car c'était Maurice qui demeurait près d'Alicia et qui rentrait chez lui, Maurice descendit de sa voiture, averti par un cri du cœur, que c'était Camille : il courut à elle; il la vit assise sur la borne, toujours sous la pluie, toujours insensible, toujours répé-

tant : — C'est bien... c'est bien. Il ne l'entendit pas d'abord et s'écria :

— Grand Dieu ! que faites-vous là ?

— Je suis bien, très bien, repartit Camille du même ton insensé.

— Camille ! cria Maurice, Camille !

— C'est bien, dit-elle encore.

Maurice frémit, s'approcha d'elle et lui dit doucement, en lui prenant la main :

— Venez, Camille, venez chez votre amie, venez chez Alicia.

— Alicia, reprit Camille avec un amer sourire qui annonçait que ce nom avait réveillé en elle sinon un souvenir, du moins une sensation, Alicia m'a chassée, je ne veux pas y aller.

Maurice, épouvanté de ce langage de Camille, de cet état de folie, contre lequel toute parole vient se briser impuissante et sans écho, Maurice ajouta encore :

— Non, Alicia ne vous a point chassée ; venez, Camille, suivez-moi.

— Alicia m'a chassée, vous dis-je. Alicia

est jalouse, Alicia aime Maurice, je le sais maintenant.

La raison de Camille était tout-à-fait perdue. Maurice la prit dans ses bras pour l'enlever de la borne où elle restait.

— Ne me tuez pas, se prit-elle à crier, je ne l'aime pas... grâce, grâce... ne me tuez pas.

Chose horrible, il fallait l'emporter à une assez grande distance, employer la force, et Camille poussait des cris affreux, en se débattant, en s'arrachant le visage. Maurice, éperdu à son tour, ne sachant que faire, que devenir, frappa à sa porte qui était à quelques pas, et transporta Camille chez lui, aidé de son domestique et du cocher.

Entré chez lui, il la déposa sur un divan. Là, Camille fut prise d'une crise nerveuse si violente, qu'elle échappait aux mains de Maurice et de deux domestiques, se roulant, se frappant la tête aux angles des meubles, essayant de se déchirer le visage, poussant des cris

où il n'y avait plus un mot prononcé. Cette crise la sauva, le corps prit la souffrance de l'âme. Puis, lorsque ses forces furent épuisées, cette agitation cruelle qui la brisait, s'apaisa peu à peu, et de légers tressaillemens annoncèrent seulement combien elle avait souffert, combien sa vie avait été près de se rompre. Sitôt que Maurice la vit plus paisible, il envoya chercher Alicia, et demeura seul avec elle. Mais bientôt, dans l'anéantissement où était tombée Camille, une autre souffrance sembla l'atteindre. Aucune ne devait lui manquer! Au tremblement nerveux qui l'avait agitée, succéda un tremblement glacé... Camille, anéantie et immobile, murmurait sourdement entre ses dents, qui claquaient :

— Oh ! j'ai froid... j'ai froid...

La vie a de pauvres et désolantes misères!

Maurice alluma un grand feu près duquel il plaça Camille. Mais la chaleur ne suffisait pas à ranimer ce corps glacé sous des vêtemens mouillés, et Camille, les yeux fermés, se ser-

rant sur elle-même, répétait avec un plus triste accent de misère :

— J'ai froid... j'ai froid...

Parmi toutes les douleurs qui brisaient aussi Maurice, cette faible plainte de Camille lui poignait le cœur, comme le cri de l'enfant qui dit : j'ai faim.

— J'ai froid, disait elle, j'ai froid. Ce mot plaintif et désolé torturait Maurice. Il eût pu le faire cesser, il eût pu donner à Camille le secours qu'il eût donné à une étrangère, qu'il eût donné à sa sœur... il ne l'osa pas; il n'osa pas dépouiller de ses vêtemens cette femme qu'il aimait; il n'osa pas déposer dans son lit cette femme qu'il avait perdue. Cela lui eût semblé un sacrilége, un viol. Il la regardait, éperdu, troublé, pendant qu'elle murmurait sourdement :

— J'ai froid... j'ai froid...

Peut-être l'eût-il laissée ainsi, mais lorsque la chaleur du feu eut pénétré les premiers vêtemens et qu'il s'en échappa une vapeur qui

bientôt enveloppa Camille, elle fit un effort et murmura avec l'accent d'un enfant qui pleure :

— Ah ! que vous me faites mal.

— Misérable ! s'écria Maurice, je la tue.

Et, oubliant alors ses pieuses craintes, ne voyant plus Camille que près de mourir, il arracha ces vêtemens qui la glaçaient, et sans la voir, sans la toucher, sans voir, sans toucher Camille, ne soutenant et ne sauvant plus qu'un corps qui souffrait, qu'une femme qui avait froid, il la plaça dans son lit.

Un alourdissement de tout son corps et de toute son âme s'était emparé de Camille; sans dormir, elle ne sentait plus; une bienfaisante insensibilité détendit le paroxisme de sa douleur, et sa vie et sa raison, un moment ébranlées, durent à ce moment de repos de ne pas se rompre tout-à-fait. Maurice la contemplait, cette femme! et se rappelant le premier jour où, d'un mot, il troubla toute sa vie, il se demanda si ce n'était pas une fatalité qui l'avait amenée là où elle était, innocente devant Dieu,

coupable devant les hommes, arrivée au dernier degré de ce qu'ils appellent l'infamie, chassée de la maison conjugale et couchée dans le lit d'un étranger.

— Je me suis dévoué à la protéger, pensa Maurice, et je la protégerai.

Cette réflexion lui rendit le souvenir. — Jusques à quand? reprit-il. Et si demain je succombe dans ce combat, que fera-t-elle, abandonnée sur cette terre? — Il demeura un moment immobile, le temps de prendre une résolution : cette résolution qui ne lui demanda qu'une minute emportait la mort avec elle; et il se dit : — Je la sauverai. Certes, il y avait quelque chose de singulièrement noble en cet homme, qui fut si long-temps à oser arracher un vêtement à cette femme, et qui n'eut besoin que d'une minute pour lui donner sa vie et sa fortune, car c'était sa vie et sa fortune dont il allait disposer.

Il s'éloigna du lit, se plaça devant une table et se mit à écrire.

Pendant qu'il écrivait, l'affaissement qui avait long-temps tenu Camille dans l'insensibilité, disparut doucement. Le sentiment de son être lui revint douloureux et confus. Elle se sentit vivre, mais brisée, rompue, sans s'expliquer encore d'où lui venaient ces vives souffrances qui lui déchiraient le corps... Elle ouvrit les yeux et ne reconnut rien de ce qui l'entourait. Elle se souleva un peu et vit au fond de la chambre inconnue où elle se trouvait, un homme assis devant une table... Cet homme écrivait, cet homme pleurait, car à chaque phrase, sa main portée à ses yeux, y venait essuyer une larme. Camille referma les yeux, comme pour faire cesser la vision qui l'obsédait... puis elle les rouvrit encore, comme si la vision avait dû disparaître... mais elle revit la même chambre inconnue. Alors elle se leva sur son séant.

Ce mouvement appela Maurice, il accourut près du lit. Camille regardait encore autour d'elle. Ce regard n'avait pas cette agitation

inquiète qui dénote la folie délirante et vagabonde qui la tenait un instant auparavant ; il avait cette fixité qui annonce toute absence de souvenir du passé et la stupéfaction du présent. Camille n'était pas folle, elle se demandait si elle était folle. Tant de fois elle avait vu dans ses rêves fiévreux l'image de Maurice debout au pied de son lit, interroger sa pensée et lui dire : — tu m'aimes ! — qu'elle doutait que ce ne fût pas encore un de ses rêves d'autrefois ; en même temps elle se sentait éveillée, et ce double sentiment de rêve et de veille l'épouvantait : ses traits prirent une expression d'effroi indicible. On sentait que c'était d'elle-même qu'elle avait peur ; que cette impuissance de s'expliquer ce qu'elle voyait, allait lui rendre son délire. Maurice s'en aperçut, et sachant le pouvoir d'une telle impression sur une raison déjà attaquée par tant de douleurs, il préféra lui donner le désespoir réel de sa position. Il trembla de la laisser souffrir plus long-temps cette dange-

reuse incertitude de l'être, où la pensée tirée en tous sens, finit par se déchirer, et ne laisse au malheureux qui n'a pu échapper à ce supplice, que quelques lambeaux de raison, qui ne sont plus alors que les heures lucides d'une cruelle folie.

— Madame, lui dit-il, vous êtes chez moi.

— Chez vous! dit Camille en se jetant vers le fond du lit... chez vous... moi chez vous... moi ici... moi...

— Madame, reprit-il, en l'interrompant d'un air froid et grave, vous vous êtes enfuie du théâtre de l'Opéra au moment où vous avez reconnu M. de Lubois : dans votre trouble, vous avez voulu aller chez mademoiselle Vanini ; la douleur vous a égarée, vous n'avez pu indiquer au cocher de votre voiture la demeure de votre amie. Vous avez frappé à vingt portes qui n'étaient pas la sienne : la violence bien concevable de votre désespoir vous a égarée encore plus. Vous avez pensé qu'elle

vous avait refusé sa maison ; et en rentrant chez moi, je vous ai trouvée sur une borne de la rue, souffrant la pluie sans la sentir. Une crise nerveuse tellement violente vous a saisie, que j'ai dû vous donner sur-le-champ les plus prompts secours. Je vous ai transportée ici ; vous êtes chez moi.

— Chez vous...

— Oui, madame.

— Chez vous..., répéta Camille... Je n'ai donc plus d'autre asile, mon Dieu! et...

Elle se regarda dans ce lit; une honte douloureuse la saisit, elle baissa les yeux et dit d'une voix où tout son désespoir passa : — Chez vous! et dans votre lit!

— Madame, dit Maurice, froidement tandis que son cœur vibrait dans sa poitrine, madame je n'ai pas dû vous laisser mourir... je dois compte de votre vie à Dieu, je dois compte à Dieu de toute vie menacée et que je puis sauver... J'ai essayé de vous sauver, voilà tout.

Camille se tut. Honteuse, parce qu'elle comprenait déjà où elle était; elle regardait cependant autour d'elle avec inquiétude ; on voyait qu'elle cherchait un souvenir dans sa mémoire et que sa mémoire n'obéissait pas. Cependant cette manière droite et franche de dire la vérité à madame de Lubois, avait dissipé cette divagation de l'âme qui la fait se heurter et se briser aux obstacles qu'elle rencontre. Sans pouvoir retrouver le souvenir qu'elle appelait, Camille avait le sentiment de l'inconvenance de sa présence chez Maurice. Elle s'arrêta à cette pensée, ne pouvant remonter plus loin, et lui dit :

— Vous comprenez, monsieur, vous comprenez que je ne puis rester ici.

— Je le comprends, madame.

— Envoyez chercher Alicia.

— J'ai déjà pris ce soin.

— Je vous remercie.

Par cette manière de procéder, la position

présente de Camille se trouva si nettement posée, qu'elle remonta facilement à la cause première de sa venue dans ce lieu ; une fois qu'elle eut dépassé le moment affreux où sa raison lui avait failli, elle se retrouva en face d'événemens qui l'avaient saisie et prise au corps, pendant qu'elle voyait et sentait encore… et, soudainement comblée de souvenirs, elle s'écria avec terreur :

— Ah ! je me rappelle, M. de Lubois vous a provoqué.

Maurice voyait trop bien qu'il ne fallait qu'une incertitude à ce souvenir, pour qu'il ébranlât encore la raison qui l'avait ressaisi ; il préféra la vérité, et il répondit :

— Oui, madame, M. de Lubois m'a provoqué.

— Il vous a provoqué : et que ferez-vous?

— Ce qu'il voudra.

— Et s'il veut se battre ! s'écria Camille.

— Je me battrai.

— Vous voulez tuer mon mari, reprit-elle

avec un accent si sombre qu'il alarma encore Maurice.

— Votre mari me tuera peut-être, répondit-il.

— Non, dit-elle en se reculant avec effroi, vous le tuerez.

— Votre mari me tuera.

— Pourquoi?

— Je ne me défendrai pas.

— Vous vous laisserez tuer?

— Oui.

Camille le regarda avec étonnement, mais ce n'était plus celui d'une intelligence qui ne comprend pas le sens des mots, c'était l'étonnement d'une femme qui ne comprend pas la raison de ce qu'on lui dit.

— Vous vous laisserez tuer? reprit-elle.

— Oui.

— Vous voulez mourir?

— Oui.

— Et pourquoi, mon Dieu... voulez-vous mourir?

— Faut-il que je vous le dise? Il s'arrêta et reprit : — C'est une faveur que vous pouvez m'accorder, madame ; c'est la dernière parole que vous entendrez de moi... la promesse que je viens de vous faire, je la tiendrai.

— Mais pourquoi vouloir mourir? répéta-t-elle, car cette résolution lui paraissait si inexplicable, qu'elle absorbait toute autre pensée.

— Vous êtes donc bien malheureux de vouloir mourir, reprit-elle encore.

— Je le deviendrais encore plus en vivant.

— Et pourquoi, monsieur?

— Parce que je vous aime, madame.

Camille baissa les yeux et s'enveloppa plus étroitement dans la toile qui la couvrait, pendant que son cœur battait d'une crainte confuse à cette parole. Honteuse, troublée, elle semblait vouloir fuir le regard de Maurice ; il s'en aperçut, et continua du même ton grave, résigné et en même temps si résolu qu'il imposa à Camille :

— Laissez-moi vous expliquer ce mot, ma-

dame ; ce n'est pas un aveu que je vous fais, si je l'ai prononcé, c'est que seul il explique ma pensée. Ne prenez pas non plus cette résolution de mourir pour une de ces vaines parades d'un amour désespéré, qui menace de la mort, parce qu'il est dédaigné ; ce n'est pas cela, madame. Je vous aime, vous ne m'aimez pas.... Certes, c'est affreux ; mais j'aurais pu vivre avec cette douleur... Les espérances de l'amour ne sont pas les seules qui fassent vivre le cœur d'un homme. Je vous aime, madame, je vous aime assez pour jurer que si j'avais pu vivre encore, aucune femme ne vous eût jamais remplacée dans mon cœur ; mais les ambitions de la gloire et de la politique me restaient encore... je les aime aussi, madame. Toute ma jeunesse, quelle qu'en ait été la fougue, n'a pas été épuisée en plaisirs stériles ; j'ai dans le cœur quelque courage, dans l'esprit quelque force, dans la parole quelque puissance, dans l'avenir une belle place à prendre. L'amour est une

chose sainte pour moi, madame; mais la patrie, la gloire, l'avenir, la liberté sont aussi de saintes passions auxquelles je n'eusse pas manqué de foi. Aujourd'hui, madame, aujourd'hui, reprit-il d'un ton accablé, tout m'est devenu impossible,

Camille, à ce langage si nouveau, si grave, avait relevé les yeux sur Maurice; elle l'écoutait, surprise, ne sachant où il voulait en venir, mais dégagée, par son accent solennel, de cette crainte qui prend toute femme, aux premières paroles d'un amant, et qui devait assurément la troubler plus qu'une autre, dans la position où elle était.

— Impossible? répéta-t-elle avec un étonnement inquiet; impossible? et pourquoi impossible, monsieur?

— Vous allez voir, madame... Hier mon amour ne faisait mal qu'à moi; aujourd'hui il vous a atteinte; et si je ne l'efface de ce monde, il vous perdra aussi sans retour. Une querelle

a eu lieu entre moi et M. de Lubois, une querelle publique; une rencontre est nécessaire, cette rencontre entre gens qui ne jouent pas le duel, sera mortelle à l'un de nous deux.

Camille resta immobile, tremblante, attachée à la parole sévère de Maurice, qui demeurait froid, résolu, impassible devant elle. Il continua :

— Je suppose que je voulusse me défendre et que M. de Lubois succombât : que serais-je aux yeux du monde? que serais-je aux vôtres? Aux yeux du monde, je serais l'adroit spadassin qui a tué le mari de la femme qu'il a déshonorée ; à vos yeux, je serais l'assassin de l'homme dont vous portez le nom.

Camille commença à le comprendre, une froide douleur s'empara d'elle. Maurice continua :

— Aux yeux du monde, il y aurait sur ma vie une tache d'infamie, qui me serait reprochée tout haut ou tout bas, dans toutes les carrières

que je voudrais tenter; il y aurait sur mes mains une tache de sang qui souillerait tout ce que je dois encore faire pour vous. Car votre justification est la seule réparation que je puisse vous offrir, et vous serez justifiée, madame; mais, moi vivant, je ne puis dire sur vous un mot qui ne vous accuse... mort, et mort de la main de votre mari, j'aurai une parole sainte et croyable.

Camille se troubla tout-à-fait; déjà son cœur, redevenu intelligent, comprenait cette âme faite à la hauteur de la sienne, et qui lui offrait sans faste une réparation dont la mort était le premier gage.

— Qu'espérez-vous d'une parole? s'écria-t-elle ; eh! mon Dieu! que fera une parole?

Maurice étendit la main vers la table où il écrivait, et répondit avec quelque émotion, car sa voix grave frémissait malgré lui :

— Cette parole sera écrite et jurée, madame; elle proclamera votre innocence; la

tombe est un creuset où tout s'épure ; cette parole en sortira sacrée, elle fera croire à la vérité payée de la vie ; peut-être fera-t-elle dire aussi que je vous aimais ; mais on saura que vous ne m'aimiez pas... Cela suffira, madame... il n'y aura plus que moi de coupable ; l'on vous rendra ce que vous méritez de respect... Vous m'accorderez peut-être ce que je mérite de pitié.

— Mais moi, s'écria Camille, croyez-vous que j'accepte même mon honneur au prix qu'il doit vous coûter... au prix de votre vie?

— Oubliez-vous qu'elle est perdue, reprit Maurice avec une douloureuse impatience, qu'elle est dans cette alternative de fer d'être déshonorée en tuant, ou de périr pour être honorée? Oubliez-vous que je vous aime, et qu'eussé-je la lâcheté d'accepter une vie dégradée, je n'aurais pas même la consolation de vous la donner? Car vous ne m'aimez pas.

— Et si je vous aimais, dit Camille en le regardant fixement, si je vous aimais, reprit-elle

en tremblant en elle-même du mot qu'elle osait prononcer.

Maurice la regarda. Camille était pâle, — pâle de peur, pensa-t-il. Elle était confuse : — confuse de son mensonge, se dit Maurice ; et il n'osa croire à cette expression soudaine et hardie du cœur de Camille ; il ferma les yeux, comme pour ne plus voir une si vaine espérance, et répondit en souriant amèrement :

— Si vous m'aimiez ?... oh ! quelle froide et folle supposition. Vous n'avez pas pensé à ces mots, en les disant ; — si vous m'aimiez, reprit-il en s'exaltant, — si vous m'aimiez, Camille ! continua-t-il, la pâleur sur le visage... — si vous m'aimiez, ce serait encore plus affreux.

Camille se recula avec effroi, tant il y avait de douleur dans le visage de Maurice.

— Si vous m'aimiez, reprit Maurice d'une voix sourde et profonde... je n'aurais peut-être plus la force de mourir... si vous m'aimiez, je le tuerais.

— Non, oh! non, s'écria Camille dont la résolution tomba à ce mot et dont les larmes éclatèrent.

— Je le tuerais, Camille; et quand je l'aurais tué, reviendrais-je à vous, pour vous dire · Aimez-moi encore! pour vous dire : Maintenant nous sommes libres, nous pouvons nous aimer en paix sur la tombe de votre mari?

— Horreur! s'écria Camille en cachant sa tête, horreur!

Maurice, que son émotion avait emporté, marcha avec rapidité dans la chambre, en laissant s'échapper de profondes exclamations; mais, en voyant les sanglots qui s'amassaient dans le cœur de Camille, il se contint, s'imposa slience, parut se calmer, reprit sa parole assurée, s'approcha de Camille et lui dit doucement et presqu'en souriant :

— Mais c'est une folie, madame, rien de cela n'arrivera, car vous ne m'aimez pas, et cela vaut bien mieux.

— Quoi! vous le tueriez, dit Camille, les

sanglots dans la voix, les larmes dans les yeux, les mains croisées, qui demandaient grâce... quoi! vous le tueriez!

— Il faudrait donc mourir, reprit Maurice ému de nouveau, il faudrait mourir aimé de vous?... mourir quand ce serait l'heure de vivre!

Camille se leva sur son séant, et le regard perdu, égaré, elle lui dit d'une voix frémissante :

— Et vous n'aimeriez pas mieux cela?

— Camille! s'écria Maurice.

— Tu n'aimerais pas mieux savoir que je t'aime et mourir ensemble!

— Camille! répéta Maurice tremblant dans sa joie.

— Ensemble, reprit Camille, ensemble; veux-tu mourir ensemble?...

— Camille! répéta encore Maurice à qui tout autre mot manquait.

— Oui! mourir ensemble, car je t'aime, entends-tu, je t'aime.

— Camille, s'écria Maurice en tombant à genoux devant elle.... O Camille.... dis-tu vrai ?

— Oui, je dis vrai, reprit Camille dont la respiration était haletante... oui, je t'aime... oui, je t'aime... oh! je puis te le dire souvent : il y a si long-temps que ce mot bat dans ma poitrine, qu'il la brisait. Je t'aime... Maurice, je t'aime, laisse-moi te le dire pour toutes les fois qu'il m'est retombé sur le cœur.

Et, posant ses mains sur la tête de Maurice, elle répétait ce mot : — Je t'aime! — avec une sainte exaltation, comme un matelot perdu sur la mer, et qui voit enfin la rive et le salut, et crie à genoux : terre... terre... terre... Le cœur de Maurice, gonflé de joie, craignait de parler, de ne plus entendre ce mot qui l'enivrait. Enfin, il dit à Camille, en la regardant et pendant qu'elle le regardait :

— Ainsi tu m'aimes depuis long-temps ?

— Depuis plus long-temps que toi.

— Je t'aime du premier jour où je t'ai vue, Camille.

— Maurice, je t'aime du premier jour où je t'ai vu.

— Et maintenant c'est pour toujours.

— Maintenant c'est pour toujours...

A peine elle avait prononcé ce mot toujours! que le souvenir de ce qui s'était passé entre M. de Lubois et Maurice, et de la résolution de celui-ci, vint pour ainsi dire couper court à l'avenir de ce mot si long...

— Toujours, s'écria Camille; mais demain, bientôt, tout à l'heure, vous vous battez.

— Non, reprit Maurice en souriant, le désespoir m'avait égaré. Je vous ai dit des choses folles, en vérité : mais que d'affaires pareilles se sont arrangées...

— Arrangées, dit Camille, et comment?

— Ma parole, et c'est celle d'un homme d'honneur, suffira à M. de Lubois, pour lui prouver que vous êtes innocente...

— Pouvez-vous la lui donner maintenant?

dit Camille tristement, en avez-vous encore le droit? Regardez où je suis, et rappelez-vous ce que je viens de dire.

— Camille, le regrettez-vous?

— Non, Maurice, mais vous aviez raison, ce n'est qu'un malheur de plus, car il est de ma destinée de les épuiser tous.

Au moment où Camille prononçait cette parole, elle ne supposait pas qu'il pût y avoir encore des douleurs pour elle, des douleurs auxquelles elle ne s'attendait pas; elles lui vinrent comme une réponse du sort. Camille parlait encore, qu'Alicia entra vivement dans la chambre.

Alicia, comme nous l'avons dit, après avoir couru chez Camille, avait cru la trouver chez madame de Brémont; ne l'y ayant pas rencontrée, elle était retournée chez Camille, et l'avait encore attendue. Camille n'ayant pas reparu, Alicia était rentrée dans sa maison. Le domestique de Maurice l'y attendait; il lui raconta en quelques mots, comment son maî-

tre avait *ramassé* dans la rue une pauvre dame qui paraissait folle. Ce récit avait à l'instant expliqué à Alicia l'inutilité de sa poursuite et l'asile que Camille était venue lui demander ; elle était donc accourue chez Maurice. Accompagnée du domestique, elle avait pénétré sans bruit dans l'appartement, et marchant tout droit vers la chambre où se trouvait Camille, elle en avait ouvert la porte avec vivacité. Mais à peine Alicia eut-elle fait quelques pas dans cette chambre, qu'elle s'arrêta comme clouée à sa place par une force invisible. Elle devint pâle, ses traits se contractèrent, un léger tremblement agita ses lèvres, et elle promena de Maurice à Camille, de Camille dans le lit de Maurice, à Maurice près de Camille, un regard sombre et lent, un regard qui interrogeait avec désespoir. Camille crut comprendre l'expression de ce regard, et tendant les bras à Alicia, elle lui cria :

— Alicia!... Alicia! je suis innocente.

Mais celle-ci, laissant tomber tout à coup

sa tête sur sa poitrine, répondit d'une voix sourde :

— Et moi je suis perdue.

— Perdue, répéta Camille, frappée d'une terreur indicible, perdue !

— Voilà donc, continua Alicia, voilà donc ma récompense, Maurice. Voilà comment vous tenez les sermens que vous m'avez faits.

— Des sermens ! s'écria Camille en s'élançant hors du lit, des sermens ! il t'a fait des sermens, dit-elle à Alicia, qui restait droite et immobile, des sermens qu'il a trahis ?

Alicia ne répondit pas.

— Tu l'aimais ? dit Camille en la regardant de ses yeux ardens.

Un mouvement de tête d'Alicia répondit :

— Oui.

— Et il t'aimait aussi ? reprit Camille avec un accent désolé.

Alicia ne répondit pas et tomba sur un siége.

— Camille... dit Maurice en s'approchant d'elle.

— Ne me touchez pas, s'écria Camille en reculant, ne me touchez pas, vous êtes un infâme.

— Camille, vous vous trompez...

— Oh! s'écria Camille dans un état d'exaltation inouie, sortez, sortez... Puis elle reprit : Mais vous êtes chez vous, c'est à moi de sortir.

— Madame... s'écria Maurice en l'arrêtant, où voulez-vous aller dans cet état?...

— Ne me touchez pas, reprit Camille avec une nouvelle violence, ne me touchez pas, ou je me brise la tête sur ce marbre...

Maurice la laissa s'échapper. Camille aperçut ses vêtemens, qui étaient restés sur le divan, les prit et se rhabilla, tremblante, éperdue, folle... Alicia était immobile sur son siége. Maurice, silencieux, regardait le désespoir de Camille, n'osant lui adresser une parole, de peur de l'irriter plus qu'il ne l'était.

Camille rattachait ses vêtemens avec une

sorte de fureur, et pendant ce temps, de sourdes exclamations s'échappaient de sa poitrine.

— Ils s'aimaient... oh! ils s'aimaient, murmurait-elle... Infamie. Ils s'aimaient!

Alicia, qu'une effroyable douleur avait atteinte aussi, douleur dont le secret n'était qu'entre elle et Maurice, Alicia sembla se remettre; elle se leva en chancelant et s'approcha de Camille.

— Tu te trompes, lui dit-elle d'une voix entre-coupée... tu te trompes.

— C'est vous qui m'avez trompée, répondit Camille en la repoussant... Laissez-moi, laissez-moi, tous deux...

— Camille! dirent-ils ensemble en voulant la calmer.

— Je vous dis de me laisser... s'écria-t-elle. Je vous méprise...

En prononçant ces derniers mots, Camille s'était enveloppée de son chale, et avait croisé

ses bras sur sa poitrine mal couverte, elle marcha vers la porte pour sortir...

— Mais où allez-vous? lui cria Maurice.

— Chez mon mari, monsieur, lui répondit Camille en le retenant de son regard résolu, chez mon mari, lui dire la vérité.

Et, passant fièrement devant lui, elle sortit de la maison de Maurice. A peine eut-elle quitté la chambre, que Maurice dit amèrement à Alicia :

— Alicia ! Alicia! vous m'avez perdu.

— Non, dit Alicia, qui se méprit au sens des paroles de Maurice, et qui crut qu'il s'agissait de son désespoir d'avoir perdu Camille ; non, je vous la rendrai.

Elle n'entendit pas les dernières paroles de Maurice, qui répondit froidement :

— Il est trop tard.

Maurice sortit également de chez lui. La fuite de Camille ne l'épouvantait pas ; il y avait dans son air trop de détermination pour craindre un acte de désespoir ; mais à cette

heure avancée de la nuit, elle pouvait faire de fâcheuses rencontres, elle courait risque d'être insultée.

En peu d'instans il l'aperçut devant lui, marchant avec rapidité; il la suivit à une distance où elle ne pouvait ni l'entendre ni le voir. La route qu'elle avait choisie dit assez à Maurice qu'elle avait repris sa raison; la manière rapide et ferme dont elle marchait, lui montrait que son énergie lui était revenue. Elle suivit la rue de Varennes jusqu'à son extrémité, prit la rue de Bourgogne, traversa la place du Palais-Bourbon, longea la chambre des députés et arriva sur le pont de la Concorde. Maurice la suivait de loin, toujours guidé, malgré la nuit, par la blancheur des vêtemens qui se dessinaient dans l'ombre. Camille, qui jusque-là avait marché résolument, s'arrêta tout d'un coup : Maurice s'arrêta aussi, la croyant fatiguée. Mais, lorsqu'à la lueur du réverbère, il l'aperçut, regardant autour d'elle, comme quelqu'un qui a peur d'être surpris

dans ce qu'il va faire, Maurice, épouvanté, se mit à courir vers le pont; il comprit qu'une pensée de suicide, excitée par l'occasion et la facilité de l'accomplir, s'était présentée à Camille. En entendant les pas d'un homme, Camille écouta un moment, et reprit sa marche avec une nouvelle rapidité. Elle traversa la place Louis XV, la rue Royale, gagna la rue Godot-de-Mauroy, et rentra chez elle. Quand Maurice l'y vit en sûreté, il retourna chez lui. Alicia n'y était plus. Maurice reprit la lettre qu'il avait commencée, et écrivit jusqu'au jour.

XVI.

—

Ruine.

Nous l'avons dit au commencement de ce livre, les premières atteintes de malheur étonnent, saisissent, égarent et poussent à des résolutions extrêmes ; plus tard, elles accablent et anéantissent le cœur, mais elles, l'habituent

à la souffrance ; plus tard encore, il arrive un temps où elles le pressent avec rapidité, sans lui donner aucun de ces violens désespoirs qui éclatent aux premiers jours : l'âme reçoit alors ces derniers coups comme des hôtes accoutumés. Enfin, vient le moment où l'on se fait joie et orgueil de sa misère, où l'on se présente comme un but à ses flèches, où l'on s'étale, pour n'en point perdre une seule ; moment où l'on se dit que l'on veut voir jusqu'au bout, où l'on trouve curieux de compter sur soi les blessures qu'on peut recevoir sans mourir. C'est un défi jeté au sort, et il est rare que lorsqu'on est arrivé à ce courage, le sort ne recule pas.

Toutefois, Camille n'en était pas encore là. Dans cette carrière douloureuse qu'elle avait à parcourir, elle n'avait atteint que cette habitude de douleur qui lui donnait la force de la supporter. D'ailleurs, elle avait pris une nouvelle résolution vis-à-vis de son mari, et tout parti pris porte en soi un élément d'énergie, qui soutient l'homme, même dans les po-

sitions les plus désespérées. Mais elle ne devait pas y séjourner long-temps, et bientôt le malheur la frappant à coups redoublés, lui devait donner cette soif orgueilleuse de la vertu qui semble crier au destin : encore, encore, je serai plus forte que toi. Le moment n'était pas éloigné pour elle, de dire avec toute sa raison ce mot qu'elle répétait dans sa folie de la veille :

— C'est bien... c'est bien.

Qu'il nous soit permis maintenant, de précipiter notre récit, comme se précipitèrent les événemens qui en sont le sujet.

Lorsque Camille fut rentrée dans sa maison, elle apprit que son mari n'avait pas reparu. Elle ne douta point, qu'il ne fût allé passer chez Césarine, cette nuit qui devait précéder un combat peut-être mortel.

— C'est juste, se dit-elle, c'est là qu'il aime, c'est là qu'il a des adieux à faire, du courage à prendre. C'est pour moi qu'il se bat, ou plutôt c'est pour son nom que je porte, mais sa femme ne lui est plus de rien. Attendons.

Elle attendit.

Le jour vint, les heures se passèrent; elle attendit. Sa maison se rouvrit; les domestiques reparurent dans l'appartement. Elle entendit les clercs de son mari arriver à leur étude; tout se remua autour d'elle, indifférent comme si la vie des maîtres de cette maison n'eût pas été en jeu. Déjà Camille n'en était plus à se désespérer de ces circonstances autrefois si poignantes; elle se disait : Voilà la vie comme elle est faite... il faut la prendre ainsi.

Bientôt la journée s'avança, et n'apporta aucune nouvelle. Toutefois Camille n'avait pas cette inquiétude active qui s'informe, qui marche, qui voudrait courir dehors. C'est qu'elle était dans une de ces alternatives où le malheur est des deux côtés; sa pensée restait clouée à une de ces idées fixes, où souffrir semble la seule destinée possible et où l'on attend, sans oser faire même un choix dans son malheur, tant il semble qu'on a abdiqué sa vie pour la livrer au hasard qui en voudra disposer. Entre Mau-

rice et son mari, elle était comme une victime impassible qui dit : — Voyons lequel de vous deux sera mon bourreau ! — et qui n'a pas même ce soin d'elle-même, de crier : Hâtez-vous.

Cependant le devoir parlait encore plus haut en son cœur qu'elle ne le pensait. Quoique la vie de son mari ne pût être pour elle qu'une nouvelle source de malheur, elle espérait qu'il échapperait au combat; mais, par une contradiction plus naturelle qu'on ne pense, elle n'eût pas voulu que ce fût par la générosité de Maurice ; Maurice ne méritait plus d'être généreux envers elle. Alors elle se persuadait qu'il ne le serait pas ; mais alors aussi son mari pouvait périr, et elle demeurerait avec la responsabilité de sa mort : Camille revenait donc à penser que Maurice l'épargnerait ; elle se souvenait qu'elle l'en avait cru capable ; et ce souvenir lui rappelant l'aveu de son amour, elle s'indignait, elle s'écriait : — Comme il m'a trompée, comme Alicia m'a trompée aussi !

Toutes ces idées lui couraient dans l'esprit; mais dans la douleur serrée et universelle dont elle était complétement prise, elles n'excitaient aucune douleur particulière ; elle souffrait tant de tout son être que ses pensées lui étaient indifféremment douloureuses.

Enfin un violent coup de sonnette lui annonça l'arrivée de quelqu'un. Elle se leva, et attendit. Sa femme de chambre lui remit un billet de la part de mademoiselle Vanini. Camille le prit, le regarda avec un sourire amer ; puis le rendant à la femme de chambre, elle fit répondre :

— Dites à mademoiselle Vanini que je n'ai rien à recevoir d'elle, et tenez-vous pour avertie que je n'y serai jamais si elle se présente.

Après cette décision prise avec la rapidité et l'irréflexion qui est le propre des cœurs résolus à se séparer de toute espérance, elle demeura encore seule, se disant :

— Que pouvait-elle m'écrire? des excuses,

une explication. Quelle explication? Elle aimait Maurice, elle n'a pas eu la franchise de me le dire, elle s'est jouée de moi, elle m'a poussée à ma perte... Tant mieux, qu'elle soit heureuse, je lui laisse son amant.

Un nouveau bruit l'arracha à cette pensée, et bientôt après Camisard entra. Il y avait dans sa physionomie quelque chose de sombre et de joyeux qui la rendait terrible. Camille le regarda en face comme pour lire la vérité sur son visage. Camisard tira lentement un papier de sa poche, et le remit à Camille.

— C'est une lettre de votre mari, lui dit-il.

— Il vit! s'écria Camille.

— Oui.

— Dieu soit loué.

Elle ouvrit la lettre, elle n'enfermait que peu de mots écrits à la hâte :

« J'ai puni votre amant. Pour des raisons que vous apprendrez trop tôt, je quitte Paris; nous ne nous reverrons jamais. »

Camille releva les yeux sur Camisard, et rencontra le regard fatal dont il semblait l'embrasser et l'étreindre.

— Que veut dire ce billet?... dit Camille tremblante. M. Lambert?...

— M. Lambert, dit froidement Camisard, a été atteint d'une balle à la poitrine.

— Il est mort? s'écria Camille en pâlissant.

— On espère le sauver, repartit Camisard.

Camille se sentit une joie au cœur : ce n'était pas celle de la vie de Maurice, c'était celle d'un remords de moins; elle échappait à l'affreuse responsabilité de la mort d'un homme.

Il se fit un long silence entre madame de Lubois et Camisard. Enfin Camille, rassurée sur la vie de son mari et celle de Maurice, et demeurée seule dans son malheur, pensa à ce qu'elle devait y faire. Le mot *j'ai puni votre amant* ne lui avait pas été poignant comme insulte gratuite. Passer pour la maîtresse de

Maurice était une fatalité dont elle avait pris son parti. Le fait que ce mot semblait exprimer l'avait seul fait tressaillir. Elle reprit le billet et le relut : « Pour des raisons que vous apprendrez trop tôt, je quitte Paris ; nous ne nous reverrons jamais. »

— Je comprends cette phrase, monsieur, dit Camille; elle m'ordonne, en termes dont M. de Lubois a eu la générosité d'exclure toute brutalité, elle m'ordonne de sortir de chez lui.

— Vous vous trompez, madame, dit Camisard ; il est inutile que vous quittiez une maison où votre mari ne peut plus rentrer.

— Et pourquoi? reprit Camille.

— M. de Lubois est ruiné, madame : la ruine d'un notaire ne ressemble en rien à celle d'un négociant; il est impossible qu'elle ne naisse pas d'actes ou d'opérations que les fonctions de sa charge lui interdisent, et M. de Lubois a bien fait de quitter Paris où sa liberté était menacée.

— Il est en fuite! dit Camille.

— Oui, madame.

Si ce n'eût été l'atonie qui s'était emparée de Camille, ce malheur arrivé soudainement pour s'ajouter à tant d'autres, eût peut-être encore excité en elle des transports de larmes, de cris, de gémissemens. Elle l'accepta sans murmurer. On a beaucoup dit que le cœur est comme un vase qu'emplissent de grands malheurs, et qui ne déborde que lorsque le sort lui jette la dernière goutte qu'il ne peut contenir, si petite qu'elle soit; on peut reconnaître que cela est vrai, tant que le cœur et le vase sont entiers; mais il semble aussi qu'il arrive un moment où le cœur se déchire comme le vase se fêle, si bien qu'on peut y verser le malheur sans relâche. Le vase qui fuit sans cesse et le cœur qui pleure toujours ne débordent plus avec fracas; ainsi Camille. La nouvelle de la fuite de son mari ne fut pour elle que comme un détail de plus du supplice qui lui était réservé. Il faut le dire, elle ne

pensa pas à lui; le malheur a un égoïsme aussi, il garde toutes ses forces pour souffrir, il n'en a plus à dépenser en pitié.

— Ainsi donc, il est ruiné, monsieur? dit Camille.

— Ruiné! répondit Camisard.

— Et peut-être déshonoré!

— Les tribunaux n'ont point prononcé, répliqua le conseiller d'état.

— Et moi, monsieur, qu'ai-je à faire?

— Vous, madame, il faut que vous dominiez assez votre douleur pour assurer votre avenir. La fuite de votre mari vous laisse sans fortune; il faut que vous sauviez ce que vous pourrez des débris de la sienne.

— Je le ferai pour lui, monsieur, dit Camille, pour lui; quant à moi, je n'ai besoin de rien. Mais j'ignore par quels moyens je puis encore mettre quelque chose à l'abri.

— Pardonnez-moi, madame, d'entrer dans de si honteux détails; mais vous avez des bi-

joux, une riche argenterie, il faudrait mettre tous ces objets en sûreté. Ils deviendraient une ressource pour vous ou plutôt pour lui.

— Je ne pense pas, dit Camille, que ce soit un acte qui manque de probité.

— Il n'est aucun des créanciers de votre mari, qui le sachant ose s'en plaindre : toute humanité n'est pas morte au cœur des hommes... Et peut-être, ajouta le conseiller d'état d'une voix émue, aurez-vous à reconnaître qu'il vous reste plus d'amis que vous ne pensez, et de plus dévoués.

— Je sais que madame de Brémont, répondit Camille, est revenue de ses préventions contre moi, peut-être aussi, mon oncle Launay.

Camisard détourna les yeux d'un air embarrassé. Camille lui dit en souriant amèrement :

— Me trompé-je, monsieur, et l'un et l'autre sont-ils de ceux que je dois effacer du nombre de mes espérances?... dites... dites sans

crainte, monsieur : à l'heure où je suis, il faut que je sache sur quoi et sur qui je peux compter.

— Hélas ! madame, fit Camisard, le cœur humain a de tristes secrets... Certes, madame de Brémont est un modèle de bienfaisance et de vertu ; mais peut-être peut-on craindre que, trompée par votre mari dont la fuite la menace d'une perte de plus de quatre cent mille francs, elle ne fasse rejaillir sur vous, bien injustement sans doute, un peu de la colère qu'elle en éprouve, et je n'oserais vous affirmer que son accueil....

— C'est bien ! dit Camille, n'y pensons plus. Je suis sortie, monsieur, d'une classe que j'ai trop oubliée, mais où la famille est restée sainte, et la générosité facile parce qu'elle n'est pas calculée. Le frère de ma mère que j'ai négligé dans ma fortune recevra peut-être sa nièce dans sa misère.

— Hélas ! madame, reprit encore Camisard d'un ton qui paraissait si sincèrement peiné

que Camille en fut presque émue malgré sa fatale et sombre résignation, j'aime à croire qu'il eût oublié plutôt que madame de Brémont, que M. de Lubois l'avait aussi ruiné; mais il a eu cette consolation, du moins, de croire laisser une fortune à son fils.

— Il est mort! s'écria Camille; mon pauvre oncle... que j'ai ruiné, moi... car j'ai été complice de cette infamie...

Camisard se pinça les lèvres avec dépit :

— De ce vol, ajouta Camille en le regardant.

Camisard se remit comme s'il était parfaitement étranger au reproche de Camille, et lui dit :

— Et malheureusement vous en êtes responsable; sur une espérance alors bien fondée vous avez pris des engagemens....

— Que je ne puis tenir.

— Mais pour lesquels vous pourrez prendre tels arrangemens qui vous libéreraient plus

aisément que vous ne croyez, si vous daigniez confier le soin de vos affaires à un homme qui fût votre ami.

— A vous, peut-être? dit Camille.

— A moi, répondit Camisard, si vous vouliez comprendre, en rappelant vos souvenirs, qu'il y a eu toujours en mon cœur un dévouement dont la cause a dû se taire, et ne parlera jamais, à moins que vous ne le permettiez.

— Comme je refuse le dévouement, dit froidement Camille, la cause m'en devient assez indifférente pour que je veuille l'ignorer.

Camisard répondit par un sourire qui semblait dire : — Nous verrons.

C'était le mot prononcé à haute voix par Césarine et accompli par elle dans tout ce qu'elle pouvait de mal. Ce mot, le conseiller d'état venait de le prononcer à son tour, et certes, quoiqu'il ne l'eût pas dit tout haut, il se proposait de le mieux tenir encore, que Césarine n'avait pu le faire. Camisard sortit, et Camille demeura seule.

L'état de Camille ne peut mieux se comparer qu'à celui d'un marin, en butte à toutes les fureurs de la mer sur un vaisseau qui fait eau et va en dérive; en proie à la faim qu'amène l'orage, aux menaces d'un équipage révolté, aux horreurs d'une lutte, où sa vie a été dix fois près de tomber sous le poignard, où il a vu périr près de lui quelques amis sur lesquels il comptait[1], et qui enfin, est jeté à la côte d'une île déserte sans provisions, sans armes, sans abri. Certes, ce malheur n'est pas moins atroce que celui qui vient de cesser, mais il est calme; il ne procède plus par cris, par secousses violentes, par déchiremens; et jusqu'à ce que vienne la faim, il a un moment de silence où le cœur du délaissé se repose de la fatigue de ses tortures actives.

Ce fut de même pour Camille; sa vie battue d'une tempête où elle avait failli périr; sa vie en butte à tous ces combats du monde qui lui disputait et lui arrachait son honneur, comme un aliment dont il a faim; sa vie venait de

faire naufrage dans l'abandon de tous : île déserte aussi parmi les cent mille âmes de la population, aussi déserte que l'île inconnue du marin, où la mort peut venir sans qu'on s'inquiète de vous; et cependant Camille comme le marin eut un moment de calme, un moment où elle goûta le repos de son nouveau malheur. Rien ne se ruait plus autour d'elle, plus d'insulte d'un mari, plus de défense contre elle-même et contre un amour qui avait été trahi, plus d'inquiétudes sur la foi de ses amis; tout était anéanti, abîmé, perdu. On l'avait jetée à la rive, et demeurée seule elle se coucha sur sa grève; et, comme le marin abandonné, elle eut un moment où elle put se dire : A demain d'autres douleurs.

Dans la position où elle était, elles ne se firent pas long-temps attendre : chaque jour amena les siennes. En peu de temps, Camille vit la ruine la saisir et la dépouiller avec une impassibilité et une vitesse effrayantes. La charge de son mari fut vendue, son riche mo-

bilier saisi, et chacun des créanciers, madame de Brémont en tête, s'arracha jusqu'au dernier sou les lambeaux de cette fortune. Nul ne pensa que le banqueroutier qu'il invectivait, laissait derrière lui une femme à qui il manquerait un asile dans quelques jours, et quelques jours encore après du pain.

C'est alors que Camille apprit ces horribles douleurs de la misère, qui vous atteignent dans les plus misérables détails. Alors elle vit entrer chez elle les huissiers, qui vinrent inspecter un à un chacun des meubles de sa maison; elle apprit ce que la loi réserve aux malheureux ruinés, un lit et une chaise. Il se trouva des créanciers affamés, qui avaient peut-être le droit d'être sans pitié, car ils demeuraient aussi sans ressources, il s'en trouva qui pénétrèrent dans ces appartemens, à la suite de leurs huissiers, et dont elle entendit la voix insulter au luxe qu'ils étalaient et le lui reprocher à elle. Alors aussi, elle eut à supporter l'insolence des domestiques, qui lui deman-

daient compte de tout le passé, par leurs réclamations. Ceux-là savent de si cruelles choses, ceux-là disaient : Si, au lieu d'acheter des robes de soie, on m'avait payé, je ne demanderais rien; si, au lieu de nourrir des chevaux, on ne m'avait pas fait perdre mon pain, c'eût été plus humain, c'eût été plus honnête. On leur répondait que la loi leur assurait le paiement de leur créance avant toutes autres; ils le savaient, ils prenaient les précautions nécessaires pour cela, mais ils se plaignaient tout haut cependant.

C'est si beau d'être insolent après avoir obéi. Parlez-moi de l'esclavage : quand il est fatigué de ses fers, il les brise et tue. La domesticité se redresse, injurie et danse sur son maître vivant ; la domesticité dégrade bien plus l'homme que l'esclavage.

Par cette résignation, dont nous avons essayé de dire les causes, Camille ne recula devant aucune de ces tortures; elle voulut épuiser la coupe, pour avoir le droit bien incon-

testable de disposer de son avenir, et la lie qu'elle trouva au fond ne l'étonna pas, si amère, si dégoûtante qu'elle fût, tant elle s'y était préparée.

C'était le dernier jour où la ruine, consommée sur le papier légal estampillé par le timbre, allait se consommer matériellement. Pour un homme qui a la connaissance des affaires, tous ces actes déposés à votre porte, au nom de la loi, et qui vous déclarent dépouillé de tout ce que vous possédez, sont d'affreux avertissemens de ce qui va bientôt s'achever; et cependant à l'heure de l'exécution, il en est peu qui puissent en supporter l'aspect; ils fuient, ils échappent au tableau de leur propre ruine; ils se cachent, s'ils ont un asile : Camille n'en avait pas. Quand toutes les formalités judiciaires furent épuisées, le jour où l'exécuteur civil doit ôter au condamné ses habits de riche qui ne lui appartiennent plus, et lui mettre son vêtement de failli et de misérable, ce jour cruel arriva. Dès le matin, Ca-

mille entendit venir dans la maison les hommes chargés de la démeubler. Elle entendit de sa chambre, où elle était enfermée, les meubles emportés, les coups de marteaux qui arrachaient les tableaux des murs, les tentures des fenêtres, les tapis des parquets, les glaces des cheminées. Elle écoutait tous ces bruits avec une singulière avidité; elle écoutait les gais propos des ouvriers qui se racontaient leurs joies de la veille au cabaret; elle distinguait la voix de l'huissier qui, la liste de saisie à la main, faisait l'appel de chaque objet, accusant d'infidélité la femme du failli, quand un vase de porcelaine ou un flambeau avait été dérangé de sa place, et ne se trouvait pas à la minute. Tous ces bruits tournaient autour de la chambre de Camille, ils frappaient à sa muraille et ébranlaient sa porte. On forçait les armoires, on comptait les piles de linge, les paires de draps. On allait emporter sur la place du Châtelet la toile où elle avait dormi; Camille, enfermée seule dans sa chambre, en rougissait.

Cependant elle restait encore, on n'avait pas encore pris sa chambre, et elle attendait que l'exécuteur y pénétràt; elle voulait voir toute sa spoliation, elle ressentait ce besoin d'être éprouvée jusqu'au bout qui prend le malheureux et dans lequel il se réjouit. Ce dernier coup lui fut épargné, mais pour lui revenir plus sensible, pour lui revenir si poignant, qu'il fut près de dépasser les forces qu'elle avait préparées pour le supporter.

L'heure était avancée, on n'entendait plus rien dans l'appartement, tout était emporté, les murs étaient nus. Déjà chaque domestique était venu à son tour, un paquet sous le bras, dire adieu à *madame* et lui rappeler exactement le montant des gages qui lui étaient dus, jour par jour, centime par centime; chacun, l'un après l'autre, avait insolemment proposé à cette femme à qui l'on venait de tout prendre, de voir s'il ne lui avait rien pris, et de visiter ses malles. Ils lui avaient demandé des certificats de bonne conduite, ils lui avaient

mis la plume à la main, ils les lui avaient dictés. Camille avait écouté, Camille avait écrit, Camille avait obéi; elle s'y était complue, elle songeait même que ce n'était pas tout ce que pouvait le sort contre elle, elle se trouvait ménagée. Pour ce qui lui restait à faire de sa vie, il semblait qu'elle n'eût pas accumulé toutes les bonnes raisons de mourir, et exprimait cette attente avec une sorte de dérision, en disant à chaque chose :

— Est-ce tout? est-ce tout?

La voix de Camille n'avait jamais vainement invoqué le malheur : on eût dit qu'il était toujours au guet derrière elle, et qu'à son premier cri il accourait comme un fidèle compagnon.

Tout était désert, Camille était seule dans son appartement démeublé; elle s'y promenait avec une satisfaction fatale : mais lorsqu'elle rentrait dans sa chambre, qui avait été respectée, elle se disait : Mais ils ont eu encore

quelque pitié, ce qu'on appelle des égards; on m'a laissé un lit pour dormir; des bijoux, pour vendre et manger; si, en sortant d'ici, je vais droit à la rivière pour m'y précipiter, on dira que j'avais encore de quoi vivre quinze jours, un mois, un an; on dira que je meurs parce que je ne puis me passer de luxe; il faut qu'on dise que je suis morte parce que je ne pouvais me passer de pain. Personne n'a donc droit à ceci, ou bien on a eu pitié de moi; on s'en vantera sur mon cadavre. Non, non, il faut que je lègue au monde ma mort comme il me l'a faite, inévitable, nécessaire, forcée comme celle du meurtrier qu'on mène à l'échafaud. Oh! le plus affreux serait d'avoir ainsi souffert, pour ne pas avoir un droit assez patent de mourir. J'aurai donc tous les malheurs.

Camille s'exaltait à cette pensée : après s'être irritée contre le malheur qui venait, elle s'irritait contre le malheur qui manquait. Camille était une de ces âmes qui veulent leur destinée

complète, de quelque manière qu'elle tourne. Tant qu'elle l'avait espérée honorable, elle l'avait défendue avec acharnement pour la garder ainsi ; mais lorsque cette destinée s'était faite malheureuse, il la lui fallait malheureuse avec excès.

Comme elle pensait à tout cela, la sonnette de la porte vibra.

— Voilà ce que j'attendais, pensa Camille, et elle se prépara à quelque nouveau malheur.

Camille n'avait pas encore pris l'habitude de son abandon; elle ne sortit pas de sa chambre. La sonnette retentit avec plus de violence, et avertit Camille qu'il ne restait plus personne pour la servir. Elle se leva et alla ouvrir la porte. C'était un homme et une femme qui se présentèrent; la femme entra, l'homme, à l'aspect de Camille, s'enfuit et s'échappa dans l'escalier. La femme était Césarine, l'homme était Charles Launay. Césarine lui cria, pendant qu'il descendait l'escalier :

— Va donc, imbécille, je n'ai pas besoin de toi pour avoir justice.

Camille, à l'aspect de Césarine, était demeurée immobile; elle appelait, elle attendait le dernier coup de sa mauvaise fortune, sa dernière insulte; mais elle était plus exaucée qu'elle ne voulait. Camille en face de Césarine! Jamais le cri d'Oreste remerciant la fatalité de sa persévérance, n'eût été plus vrai et plus profondément jeté, si l'étonnement n'avait tenu Camille aussi muette qu'immobile.

— Ça vous étonne de me voir, madame, lui dit Césarine, et pourtant vous devriez vous douter de ce qui m'amène; après avoir ruiné mon mari, vous pouviez bien vous attendre que ça ne se passerait pas comme ça.

Camille regardait Césarine avec une curiosité indicible, un sourire presque joyeux illuminait son visage, et sans répondre à Césarine, elle murmura en elle-même :

— Oh! c'est beau ceci, je ne l'aurais pas ima-

giné, moi, c'est beau; il faut que cet exemple soit donné au monde, il le faut. Si cette femme n'était pas venue danser sur ma ruine, il aurait manqué un trait à ma vie; le voici, le voici. Je veux qu'il se dessine bien complet... Allons, voilà plus que je n'avais espéré.

Après ce monologue de sa pensée, Camille répondit d'une voix dont le calme étonna Césarine :

— Entrez chez moi, madame, il y a encore de quoi s'asseoir, vous vous expliquerez plus à votre aise.

Et du geste elle lui indiqua le chemin; Camille la regarda entrer, elle tenait toujours la porte entr'ouverte; au moment où elle allait la fermer, Camisard parut.

— Quoi! vous aussi, reprit Camille avec un étonnement satisfait; entrez, monsieur, vous avez sans doute quelque chose à me demander. Ne monte-t-il personne après vous? puis-je fermer ma porte?

— Sans doute, dit Camisard, surpris du ton extraordinaire de Camille.

— Alors venez, monsieur, repartit Camille, il y a ici quelque chose de curieux à voir; et elle l'introduisit dans sa chambre, où Césarine s'était installée, inspectant chaque meuble de l'œil.

— Je crois, dit Camille en entrant, je crois que vous vous connaissez et qu'il est inutile que je vous présente l'un à l'autre. Veuillez vous asseoir tous deux; madame, je vous écoute.

Césarine parut fort embarrassée. Camisard demeurait stupéfait de la présence de Césarine.

Camille les regardait tous deux, elle les dominait de son œil étincelant; elle riait.

— Eh bien! madame, que me voulez-vous? dit Camille à Césarine, qui gardait le silence.

— Ma foi, dit Césarine en reprenant son effronterie à deux mains, ce n'est que justice que je réclame, je serais bien bête de me gêner.

— Faites attention à qui vous parlez, Césarine, dit Camisard, et tenez-vous pour dit que je ne souffrirais pas vos impertinences.

— Ah! c'est comme ça, dit Césarine, qui ne demandait qu'un peu de contradiction pour s'emporter; eh bien! je vais vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. Il me semble que quand on a payé le droit de se plaindre deux cent cinquante mille francs, on peut bien en user.

— Deux cent cinquante mille francs! reprit Camille véritablement surprise cette fois, parce qu'elle ne comprenait pas.

— Deux cent cinquante mille francs que vous avez empruntés, vous, au père de mon mari, et que vous devez à celui-ci.

— Au père de votre mari?

— Eh oui! à votre oncle Launay que je croyais riche quand j'ai consenti à épouser son fils, et qui le serait véritablement, si vous ne l'aviez pas ruiné.

— Ruiné!... répéta Camille frappée de ter-

reur par cette accusation qu'elle prévoyait devoir peser sur sa tombe ; ruiné ! répéta-t-elle encore.

— Oui, madame, ruiné ; et je viens vous demander comment vous comptez me rendre mes deux cent cinquante mille francs ; voilà tout.

— Vous rendre deux cent cinquante mille francs ? s'écria Camille ; moi ! Mais, monsieur, dit-elle, pâle et bouleversée, et en s'adressant à Camisard, mais cette somme, ce n'est pas moi qui la dois, c'est mon mari.

— Votre mari ? reprit Césarine, votre mari n'a plus le sou... et, après tout, vous avez signé et vous paierez.

— Moi ? s'écria encore Camille ; moi, vous payer, et comment ?

— Comme vous voudrez. D'ailleurs, si vous le voulez bien, ce n'est pas ça qui vous embarrasse ; vous l'avez encore, cet argent ; depuis deux mois tout n'est pas disparu, et, enfin, c'est pour vous qu'on a emprunté cette somme.

— Pour moi? dit Camille en regardant Camisard.

— Eh oui ! reprit Césarine, pour la placer sur votre tête, et vous faire une fortune aux dépens de votre parent : c'est connu ; j'en appelle à M. Camisard.

— Qu'en dites-vous, monsieur ? reprit Camille avec une ironie désespérée ; qu'en dites-vous ? n'est-ce pas moi qui ai ruiné madame ?

— J'ignore absolument, répondit Camisard d'un ton glacé, ce que M. de Lubois a fait des fonds qu'il a empruntés à M. Launay.

— Vous l'ignorez ! répéta Camille stupéfaite.

— Je l'ignore, répliqua Camisard d'un ton si digne et si froid que Camille resta confondue devant l'impudence assurée de cette dénégation.

— Et sans doute, c'est moi qui en ai profité ? reprit-elle ; c'est moi qui les possède, moi qui en suis responsable ?

— Je n'ai point dit, madame, repartit Camisard, que vous en ayez profité ; mais il est certain que vous en êtes responsable.

Camille considéra l'un après l'autre Camisard et Césarine : Camisard qui, sur ces deux cent cinquante mille francs, en avait pris deux cent mille, Césarine dont le luxe avait absorbé le reste. Elle se tut un moment, puis elle finit par s'écrier :

— Et il n'y a personne ici pour voir cela! Alors elle se leva, et avec une énergie extraordinaire, elle ajouta :

— Eh bien, on le verra; je vivrai pour cela, reprit-elle poussée par cette pensée fixe d'étaler son malheur aux yeux du monde; puis elle ajouta avec une froide dignité : — Madame, vous pouvez m'attaquer devant les tribunaux ; ici je ne vous connais pas, sortez.

— Prenez-y garde, dit vivement Camisard, les tribunaux vous condamneraient.

— Eh ! mon Dieu, c'est déjà fait, reprit

Césarine. Croyez-vous que nous nous soyons endormis : tous les jugemens sont obtenus, même celui de prise de corps ; mais ça me répugne de faire mettre une femme en prison, surtout une cousine.

— En prison, moi ! en prison ! s'écria Camille éperdue, Camille, dont ce mot renversa toutes les idées, et qui se vit menacée d'un malheur qui avait échappé à ses prévoyances les plus exaltées ; en prison ! répéta-t-elle, moi, et par vous !

— Cela n'ira point jusque-là, dit Camisard ; vos amis préviendraient un tel malheur ; et, d'ailleurs, la loi vous donne un moyen de l'éviter, en abandonnant à madame tout ce que vous possédez...

— Tout ce que je possède ! reprit Camille, qu'elle le prenne, tout, le voilà, vous le voyez, tout est dans cette chambre ; je ne sais si je possède ce qui est ici, mais on me le laisse : prenez-le : tout, emportez tout, je ne de-

mande rien, rien.... je n'ai besoin de rien. Tout ceci vous appartient, madame, prenez-le. Oh! reprit-elle en levant les yeux au ciel et en croisant les mains, maintenant c'est assez, assez, mon Dieu... assez... je ne devais pas vous braver... Pitié, pitié... laissez-moi mourir.

Elle tomba sur une chaise abîmée dans la douleur qui l'avait encore une fois vaincue.

— Voyons, voyons, dit Césarine, ne vous désolez pas comme ça.

Elle s'approcha de Camille, qui se recula avec dégoût. Césarine n'y prit point garde.

— Ah çà, dit-elle à Camisard, qu'est-ce que vous nous avez donc dit à l'assemblée des créanciers, que madame de Lubois avait des valeurs considérables, des rentes sur l'Etat, des diamans.

— Ah! dit Camille en se levant, M. Camisard vous a dit cela, madame?

— Il n'y a pas de doute; est-ce que sans cela je serais venue vous tourmenter? Tenez,

au fond, je suis bonne enfant, moi, et puisque vous n'avez plus que cette chambre, gardez-la; allez, je ne veux pas vous mettre sur le pavé; je puis bien vous donner ça.

Camille s'avança vers Camisard, et lui dit d'un ton où régnait une amère exaltation :

— Monsieur Camisard, vous entendez, mademoiselle Césarine me fait l'aumône; n'avez-vous rien à me donner aussi, monsieur ?

— Peut-être, dit Camisard d'une voix sombre et basse. Puis il ajouta :

— Césarine, laissez-nous, je me charge de votre affaire; il faut que je parle à madame de la part de sa marraine.

— Je vous quitte, dit Césarine.

Elle se prépara à sortir.

— Attendez, lui dit Camille; attendez, madame.

Elle sortit de sa chambre, la ferma à clef, et dit à Césarine :

— Tout ce qui est ici vous appartient, madame; prenez cette clef.

— Je ne veux pas, je n'en ai pas besoin.

— Prenez, répondit Camille d'un ton calme; j'aurais honte d'habiter cette chambre qui vous appartient. Ce que vous avez touché me brûlerait; je me sentirais souillée de ce que vous avez regardé; je ne veux pas mourir de l'air que vous avez respiré. Prenez et sortez, car ici, dans ce salon où il n'y a rien, vous êtes chez moi. Prenez et sortez.

— Ah! c'est comme ça, fit encore Césarine; merci... c'est bien, c'est bien, à votre aise; nous verrons si vous ferez long-temps la fière.

Césarine prit la clef, s'éloigna, et Camille demeura seule avec Camisard.

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous à me dire de la part de madame Brémont? êtes-vous chargé de quelque aumône de sa part?

— Madame, répondit Camisard avec détermination, et comme un homme qui donne enfin issue aux sentimens qui l'oppressent de-

puis long-temps, voyez où vous êtes; pensez à ce que vous allez devenir, et écoutez-moi : ce n'est ni une aumône, ni une espérance vaine que je viens vous offrir, c'est la considération, c'est la fortune que vous avez perdue; c'est...

— Ah! monsieur, lui dit Camille, n'allez pas plus loin : épargnez-vous toutes les phrases que vous avez arrangées pour me faire votre déclaration. Vous voulez me demander d'être votre maîtresse, et, à ce prix, vous me réconcilierez avec ma marraine, vous me referez riche, vous me rouvrirez les portes du monde : n'est-ce pas ce que vous avez à me dire? eh bien, à cela j'ai à vous répondre : — Je ne veux pas.

— Mais que prétendez-vous devenir? s'écria Camisard.

— Oh! dit Camille en souriant, je ne suis pas embarrassée de moi, j'ai un asile.

— Un asile? reprit Camisard.

— Un asile qui ne me manquera pas, monsieur.

— Oubliez-vous les menaces de Césarine?

— J'ai été folle de les craindre, monsieur; où je vais, j'échapperai à la prison.

— Madame, madame, dit Camisard, j'ai peut-être été l'instrument de tout ce qui vous arrive; réfléchissez à ce que j'ai osé faire, et reconnaissez que tant de persévérance est la preuve d'un amour qui vous poursuivra partout.

— Eh bien! monsieur, vous lutterez avec le protecteur que j'ai choisi.

— Quel qu'il soit, reprit Camisard, je vous arracherai à lui.

— Vous essaierez, monsieur, dit Camille froidement.

— Madame, faites-y attention.

— Monsieur, je suis attendue ailleurs, repartit Camille, il faut que je sorte, laissez-moi.

— Soit, nous nous reverrons, madame.

— Vous me reverrez, dit Camille.

Camisard sortit à son tour et Camille resta seule enfin dans l'appartement désert qu'elle avait habité si long-temps. La journée était finie et le jour tombait. Bientôt Camille descendit de son appartement et quitta sa maison ; elle ne s'aperçut pas qu'elle était suivie. Un quart d'heure après elle rentra : elle portait un paquet enveloppé dans son mouchoir : elle monta chez elle et s'y enferma.

XVII.

Adieux.

A M. LE COMMISSAIRE DE POLICE.

« Je suis sortie de chez moi pour aller chez
« le bijoutier qui est dans la rue Caumartin ;
« je lui ai vendu mon anneau de mariage ; il

« m'en a donné trois livres dix sous. Je suis « allée chez l'épicier ; j'ai acheté une livre de « chandelle, qui m'a coûté quatorze sous ; de « là je suis entrée chez la fruitière. où j'ai « acheté pour seize sous de charbon, un bois- « seau. Je suis retournée chez l'épicier, j'avais « oublié de prendre un briquet phosphorique « que j'ai payé six sous. J'ai repassé chez la « fruitière, pour y prendre un fourneau en « terre, je l'ai payé douze sous. Je suis revenue « sur le boulevart, et j'ai long-temps cherché « un papetier ; un cocher de fiacre m'en a in- « diqué un, rue des Capucines. Je suis allée « chez lui, j'y ai pris deux cahiers de papier à « lettre, du prix de trois sous chacun ; deux « plumes, quatre sous ; une bouteille d'encre « de six sous ; des pains à cacheter, un sou. « J'avais pensé à acheter un soufflet, mais je « n'avais plus que cinq sous ; on les trouvera « sur ce papier, que je déposerai dans un « coin de cette chambre. Je soufflerai moi- « même le charbon. Avec ce qui me restera

« de papiers et d'allumettes, il prendra feu « aisément. Je me suis mise dans le boudoir « qui est près de mon salon. Il est très petit « et sera bientôt rempli par la vapeur... Je « souffrirai moins. — Je n'ai ni chaises ni ta- « bles, et je me suis assise par terre, pour « écrire sur mes genoux les lettres que je met- « trai sur le marbre de la cheminée, et que « je prie qu'on remette exactement aux per- « sonnes à qui elles sont adressées. Je viens de « visiter la cheminée, elle a une trappe, je « l'ai fermée.

« Je suppose que ces détails, dont on pourra « vérifier l'exactitude, suffiront pour que l'on « n'accuse personne de ma mort. Je viens « d'entendre sonner sept heures à la pendule « de ma chambre... Je mettrai au bas de ce « papier l'heure où j'allumerai le charbon. »

A MADAME DE BRÉMONT.

« Sur mon âme, qui va bientôt paraître de-
« vant Dieu, je meurs innocente. Je vous re-
« mercie de tout ce que vous avez fait pour
« moi. Si c'est un crime que je commets en me
« tuant, Dieu m'absoudra, sans doute, puis-
« qu'il ne m'a pas donné la force de supporter
« davantage ma vie. Si quelqu'un me calomnie
« encore devant vous, n'oubliez pas que je
« suis à une heure où l'on ne ment plus. Soyez
« heureuse.

« Camille de Lubois. »

A MONSIEUR DE LUBOIS.

« Monsieur,

« Je meurs innocente du crime dont vous « m'avez publiquement flétrie. Cependant ne « vous faites aucun reproche de ma mort; un « malheur qui n'est pas votre ouvrage a dé- « passé d'un coup tout ce que j'avais de forces. « Les chagrins que vous m'avez donnés sont « de ceux que beaucoup de femmes acceptent « aisément; je vous les pardonne, quoiqu'ils « m'aient brisée. Maintenant votre vie vous « appartient, faites-la meilleure qu'elle n'a « été. Les devoirs du mariage étaient trop pe-

« sans pour vous, je vous en dégage ; ils étaient
« aussi devenus trop lourds pour moi, et je les
« jette à terre. Il y a des hommes plus mal-
« heureux que vous, qui ont racheté leur
« passé, faites comme eux. Adieu. Je ne suis
« pas injuste ; parmi les longues années de
« notre union, il y en a eu beaucoup d'heu-
« reuses, je l'atteste ici-bas et je le répéterai à
« Dieu ! Qu'elles témoignent pour vous devant
« lui et devant les hommes. Une erreur de
« votre part et trop d'emportement de la
« mienne, vous ont mené au malheur et moi
« à la mort. Oubliez-moi : je n'ose vous de-
« mander de me pardonner d'avoir perdu
« votre vie, une autre peut-être vous eût sauvé.
« Je ne me plains pas, vous avez encore trop
« à souffrir : vous avez à vivre ; j'ai la meilleure
« part de notre destinée : je meurs. Laissez-moi
« vous remercier encore de mes premières an-
« nées de mariage. Vous avez été bon, noble,
« généreux pour moi ; vous m'avez prise, moi
« pauvre orpheline, pour me faire riche, heu-

« reuse et considérée, cela a duré sept ans;
« sept ans, c'est une large part de bonheur.
« Mon Dieu, comment tout cela s'est-il éva-
« noui? Si vous voulez me croire sur parole,
« consolez-vous, car je vous jure que nous ne
« sommes pas les plus coupables de notre mal-
« heur... Je ne puis rien vous dire de plus...
« je n'ai pas le courage d'écrire une dénoncia-
« tion sur ma tombe. Ce n'est point à ceux qui
« meurent de maudire; il ne faut pas que la
« vengeance ait rien à reprocher à leurs cen-
« dres; j'espère que ma discrétion fera respec-
« ter les miennes. Vous savez bien que je n'ai
« plus que ma résignation qui me protége, elle
« sera complète... il y a un nom que je ne pro-
« noncerai pas. Si vous rentrez jamais en
« France, ne revenez pas à Paris : ma tombe
« vous y porterait malheur... Adieu encore...
« Sur mon âme, je ne vous hais pas... et je
« prierai Dieu pour vous. »

A MADEMOISELLE VANINI.

« Alicia,

« Je t'écris, parce que je meurs, et que je te « plains. J'ai été injuste et barbare envers toi. « Depuis le jour où j'ai appris par le cri qui t'est « échappé, que tu aimais Maurice, j'ai refusé « de te recevoir. Ce n'est pas haine contre toi, « c'est pitié pour moi. Je l'aimais tant, que te « voir, toi qu'il a aimée, et que sans doute il « aime encore, m'eût fait plus de mal que tu ne « peux l'imaginer, et en vérité, ce n'était pas « la peine de me l'infliger... Tu sais, toi, que « j'ai assez souffert. Pourquoi m'a-t-il aimée?

« voilà le malheur des hommes qui jouent avec
« le cœur des femmes corrompues ; ils s'ima-
« ginent que c'est de même partout... ils ont
« un mot qui est affreux : avoir une femme...
« ils poursuivent ainsi celles qu'ils ne connais-
« sent pas et les perdent... Je ne puis pas jurer
« que si j'eusse vécu, je ne me fusse pas don-
« née à Maurice... Je serais devenue sa maî-
« tresse, j'aime mieux être morte. Que ceci ne
« te blesse pas, tu n'es pas une pauvre femme
« comme moi, tu as un nom et un talent qui
« te protègent; Maurice n'est qu'un ami qui t'a
« trahie... Une femme comme je suis, n'a de
« protecteur que l'amour qu'elle inspire; quand
« il s'en va, elle reste nue... Je comprends ton
« courage, s'il t'a trompée; tu vaux encore au-
« tant que lui : moi abandonnée, je serais ce
« qu'est Adèle, ce que sont tant d'autres... Il
« faut avoir leur âme pour vivre ainsi, je pré-
« viens le malheur de mourir avec un remords.
« Toi, pauvre enfant, que vas-tu devenir? pour-
« quoi n'as-tu pas été plus confiante? je te

« l'aurais ramené, tu l'aimerais en paix, et « peut-être l'image de votre bonheur m'aurait « fait vivre. Si tu savais ce qu'il y a de force « dans le bonheur qu'on a donné, il remplit « l'âme d'un saint orgueil; tu as voulu le tenter « pour moi, que l'avenir t'en récompense... « Tu as dû bien souffrir, pauvre sœur... je t'ai « dit si souvent que je l'aimais : comme je t'ai « torturée! mais tu m'as déjà pardonnée, je « meurs en paix avec toi, n'est-ce pas?... J'ai « une chose à te demander; mais avant d'aller « plus loin, il faut que je lui écrive la lettre « que tu lui remettras sans la lire... S'il te la « cache, ne l'aime plus; s'il te la montre, il « méritera que tu l'aimes... je suis sûre qu'il te « la montrera : c'est un homme qui est assez « noble pour comprendre un devoir; e t'é- « crirai à toi la dernière, car en pensant à ce « que je veux te demander, je sens les larmes « qui me gagnent, et je ne puis pleurer que sur « ta lettre... et c'est à toi que je dois mon der- « nier adieu. Attends... je vais lui écrire...

A MONSIEUR MAURICE LAMBERT.

« MONSIEUR,

« Depuis le jour où vous m'avez donné asile,
« voici les seuls mots qui m'aient parlé de
« vous : « Madame, j'ai puni votre amant. »
« Vous devinez qui a pu me les écrire. Plus
« tard, des informations prises à votre porte,
« m'ont appris que vous étiez hors de danger,
« c'est tout ce que je sais, tout ce que j'ai
« voulu savoir. Deux fois vous avez bravé la
« mort pour moi : c'est trop pour une femme
« qui ne peut vous en être reconnaissante.
« Cependant c'est assez pour me prouver que

« vous êtes de ces hommes qui osent faire
« ce qu'ils croient un devoir. Il vous en reste
« un à accomplir, c'est de consoler Alicia
« de ma mort.... elle vous aime... aimez-la.
« Tout ce qui peut flatter l'orgueil d'un
« homme, elle le possède ; tout ce qu'une âme
« comme la vôtre peut exiger de dévouement
« et d'amour, elle vous le donnera. Si vous
« m'avez aimée, et je le crois, ce n'a été qu'une
« erreur de votre générosité ; vous m'avez le
« premier appris le malheur qui me frap-
« pait, et qu'un accident pouvait me révéler
« à chaque minute, et vous vous êtes voué à
« le réparer, comme si vous l'aviez causé.
« C'est en quoi vous m'avez aimée. Du re-
« pentir et de la pitié, voilà tout. Regardez
« bien dans votre cœur, vous verrez que je
« vous dis vrai. Eh bien ! s'il en est ainsi, ac-
« cordez-moi la réparation que je vous de-
« mande à l'heure de ma mort, tenez les ser-
« mens que vous avez faits à Alicia... j'ignore
« ce qu'ils sont, mais elle y comptait, voilà tout

« ce que je sais. Je ne vous trace pas une règle « de conduite, je ne vous dis pas épousez-la ; « en vérité, au moment où je suis, je ne sais « si le bonheur est dans l'accomplissement de « ce que le monde appelle une légitime union. « Vous êtes dotés tous deux d'une indépen- « dance de position et d'idées qui peuvent vous « faire braver les coups auxquels je succombe... « Faites ce qu'elle voudra... je vous en prie. « Sincèrement, je vous le jure, elle vous aime « autant que je vous aimais... c'est ma sœur « d'âme et de pensée... je sais tout ce qu'elle « pourra pour vous, j'en juge par moi... Re- « cevez ses sermens par ma bouche, vous y « croirez ; accueillez sa prière que je vous fais, « elle vous deviendra sainte... aimez-la et « pleurez-moi... pleurez-moi... je vous aurais « tant aimé, moi aussi... Qu'importe, sauvez « ma sœur, sauvez mon Alicia... Je suis assise « par terre pour vous écrire ceci, je vais me « mettre à genoux pour prier Dieu que vous « m'exauciez.

SUITE DE LA LETTRE D'ALICIA.

« Je viens de prier pour toi, Alicia, tu seras
« heureuse, j'en suis sûre, j'en ressens la con-
« viction, j'ai le cœur calme. Je viens d'en-
« tendre sonner dix heures... la rue est soli-
« taire... la nuit est profonde, il faut que je
« me hâte de t'adresser ma dernière prière...
« Ce que je vais te demander est bien terrible
« et bien bizarre... mais tu le feras... C'est
« presqu'une folie... mais je suis si misérable,
« que je cherche un moyen de me libérer de
« tous mes engagemens sur cette terre. Voici
« ce que c'est : Tu feras huit tableaux pour
« moi... huit beaux tableaux, entends-tu,
« avec ton admirable talent. Je vais t'en dire
« les sujets : le premier, ce sera le moment
« où Maurice dit, devant moi et sans me

« connaître, que Césarine est la maîtresse de « mon mari. Le second, ce sera la scène « du bal de Derby, quand Maurice était ap- « puyé à la console... Tu l'as vu, tu t'en sou- « viens... Pour le premier, il te dira lui-même « quelle figure j'avais... quel effroi j'éprouvai. « Le troisième sera le moment où il m'a portée « près de ma porte, dans la nuit du 29 juillet ; « pour celui-là encore, il te fournira ses sou- « venirs. Le quatrième (il te mènera chez son « oncle, pour voir les lieux), c'est quand il « s'évanouit et que je garde son flacon. Le cin- « quième, tu l'as vu, c'est le moment où je me « sauve de l'Opéra. Le sixième, c'est quand il « me ramassa sur la borne de la rue. Le sep- « tième, ce sera quand tu es entrée dans sa « chambre et que tu m'as vue dans son lit... « Le huitième, que tu ne verras pas sans « doute, ni lui non plus, sera le moment où « on ouvrira ma porte et où je serai étendue « morte sur le parquet... Je vais t'en donner « une idée... Je mettrai le réchaud au milieu

« de la pièce. Mon mouchoir, où j'ai enveloppé « le charbon, est dans un coin. J'ai une robe « de soie grise... Mes lettres seront sur la che- « minée, il n'y a que la tienne que je garderai « à la main... Tu vois cela... n'oublie rien, ni « les plumes ni l'encre par terre! enfin que « ce soit bien et vrai, tu comprends? Quand « tu auras fait ces tableaux, tu les mettrais en « loterie... à un aussi haut prix que possible. « Tu feras beaucoup, beaucoup de billets... « tout ce que tu pourras... et puis tu donneras « tout cet argent à Charles Launay et à sa « femme à qui je dois beaucoup... Je donne ce « que je peux... ma vie et ma mort à peindre... « Si ma vie à vivre eût valu ce prix, je l'aurais « gardée pour m'acquitter... N'est-ce pas, que « ce n'est point une idée trop folle... Alicia?.. « Mon Dieu, voilà onze heures qui sonnent, « comme le temps passe... Je vais tout prépa- « rer, et puis je tâcherai de t'écrire encore « quelques mots. »

Un instant après, Camille était sur ses genoux, et penchée en avant, appuyée sur ses mains, elle soufflait le charbon qu'elle avait arrangé dans son réchaud. Sa porte s'ouvrit; Alicia entra.

XVIII.

—

Amitié.

Camille se redressa au bruit que fit Alicia, et demeura immobile à la regarder.

Il y eut un moment de silence.

— Pourquoi es-tu venue? lui dit-elle froidement.

— Pour te parler, répondit Alicia avec la même froideur. Je savais que tu voulais mourir, et avant que tu meures, j'ai quelque chose à te dire.

Elles se regardèrent toutes deux, toutes deux pâles et résolues, sans larmes dans les yeux, ni sanglots dans la voix, froides de cœur et de corps comme le mourant qui touche à la tombe.

— Comment es-tu entrée? dit Camille.

— J'ai fait forcer ta porte.

— Pourquoi n'as-tu pas sonné?

— Parce que tu étais femme à te précipiter par ta fenêtre et à te briser sur le pavé, si tu avais été avertie qu'on venait te sauver.

— Tu as donc bien compris qu'il faut que je meure? Pourquoi donc es-tu venue? — Toujours, reprit Camille en se relevant, faut-il que toujours il me vienne plus de douleurs que je n'en ai comptées! Est-ce que tu espères me sauver?

— Je sais trop qu'il n'y a aucun moyen de

prévenir un suicide bien décidé, pour l'espérer; mais tu meurs dans l'ignorance. Je serais complice de ta mort, si je t'y avais laissée.

Elles se regardèrent encore comme deux lutteurs en présence. C'était un calme désolant, une discussion glacée là où il semble qu'eussent dû éclater les cris et le désespoir. Camille appuya ses regards sur les yeux d'Alicia, comme pour éprouver s'ils étaient de vérité pure, et reprit :

— Faut-il que je croie à ce que tu me diras, Alicia?

— Il faut que tu y croies... Camille.

Les deux jeunes femmes étaient restées debout dans le boudoir de Camille; l'odeur du charbon qui déjà s'enflammait se faisait sentir. Alicia, la première, en parut suffoquée.

— Ouvre cette fenêtre, dit-elle à Camille, et si tu persistes dans ta résolution, je te jure, sur mon honneur, que je la fermerai sur nous.

— Sur nous! dit Camille. Es-tu venue pour mourir aussi?

— Pour mourir ou pour vivre, Camille! selon ce que tu décideras. Ce ne sera pas la peine de me chasser, si tu veux mourir; il y a place ici pour toutes deux, et tu ne me refuseras pas un coin de ce parquet.

— Alicia! repartit Camille, Alicia! tu ne peux mourir.

Elle ouvrit la fenêtre, et plaça le fourneau dans la cheminée dont elle leva la trappe.

— Me crois-tu moins de courage qu'à toi? dit Alicia.

— Non, mais il te reste quelque chose à faire... Tiens, Alicia, voilà ce que je t'écrivais.

Alicia lut la lettre d'un bout à l'autre. Son âme, qu'elle avait raidie et tenue ferme pour aborder Camille, à l'unisson d'un cœur qui prépare froidement sa mort, son âme fléchit, se brisa à chaque phrase, et lorsqu'Alicia arriva aux dernières lignes de la lettre, ses

pleurs ruisselaient sur le papier, ses sanglots étranglaient sa voix... Camille, aussi demeurée droite et impassible jusque-là, s'attendrit de la voir s'attendrir, pleura de la voir pleurer ; et quand Alicia, après avoir fini la lettre, la laissa tomber, et lui tendit les bras, Camille s'y précipita, et toutes deux pleurèrent longtemps le cœur contre le cœur. Le paroxisme de leur résolution était tombé ; elles étaient redevenues deux faibles femmes malheureuses qui s'aimaient et qui souffraient ensemble. Enfin Camille retrouva la première un peu de cette force qui l'avait si long-temps soutenue, et dit à Alicia :

— Tu vois bien qu'il faut que tu vives, Alicia, j'ai encore besoin de toi.

— Si ce n'est que cela, répondit Alicia, un autre tiendra tes engagemens ; lis.

Elle remit un billet de quelques lignes à Camille.

« Alicia, courez chez Camille, Charles

« Launay pris d'un remords de sa faiblesse,
« vient de me prévenir que Césarine avait
« poussé le crime jusqu'à aller faire une scène
« à Camille pour l'argent que son mari a em-
« prunté à M. Launay. Cette malheureuse
« veut dépouiller madame de Lubois du peu
« qui lui reste... Charles n'ose lui résister.
« Courez, dites à Camille que sa dette sera
« payée par vous, que toutes les précautions
« sont prises... Arrangez tout comme vous
« voudrez... Elle n'en entendra jamais par-
« ler... Courez : quoique je sache qu'elle pa-
« raît assez tranquille, je n'ose penser jusqu'où
« pourrait la pousser ce dernier et épouvan-
« table malheur. »

— Il t'a envoyé cette lettre à l'instant? dit Camille.

— Il y a deux heures, reprit Alicia. Quand je suis venue on m'a refusé ta porte, quand j'ai dit enfin ce que je craignais, on a parlé de l'enfoncer... Je t'ai dit pourquoi je ne l'ai pas voulu... Il a fallu aller chez un magistrat;

il a fallu avoir l'ordre d'ouvrir.... Il a fallu trouver un ouvrier... il a fallu briser la serrure sans bruit.

— Et tu as pensé à tout cela, Alicia! dit Camille en lui prenant les mains.

— Maurice m'accompagnait.

— Maurice! s'écria Camille avec terreur; Maurice, est-ce qu'il est ici?

— En sortant de chez son banquier où il avait emmené Charles Launay pour assurer ta dette, il m'a retrouvée à ta porte, disputant avec les gens de la maison qui ne voulaient pas me laisser monter; il m'a accompagnée partout, et s'est retiré quand il t'a sue vivante; car je lui ai répondu de toi, et dans une heure... il quitte Paris, il quitte la France, et va en Italie.

— Il t'abandonne aussi.

— Tu te trompes, Camille, Maurice ne m'abandonne pas, il ne m'a jamais aimée.

— Oh! tu me trompes.

— Veux-tu m'écouter ?

— Tu me trompes.

— Ecoute-moi. Te souviens-tu du jour où je promis de te raconter mes malheurs, s'il le fallait, pour te donner du courage... eh bien ! je vais te les dire. Camille, je sortis du pensionnat quelques mois avant toi : mon tuteur me loua un appartement dans le faubourg Saint-Germain, et plaça près de moi une vieille parente. Je ne te dirai pas les mille soins assidus dont il m'entoura, les flatteries qu'il me prodiguait, son obéissance à tous mes caprices et ces libertés de débauché que mon inexpérience attribuait à sa familiarité paternelle : l'art qu'il mit à m'enlacer fut horrible. La femme, qui me servait de tante, était d'une grossièreté que je haïssais, et il avait si bien fait que je trouvais heureux lorsqu'il venait tous les soirs, qu'elle nous laissât seuls tous les soirs. Cela fut plus long que tu ne penses : avant que Camisard ne me parlât de ses espérances, il me laissa le temps de m'accoutumer

au luxe dont il m'entourait, de m'en faire un besoin; il sait, lui qui a passé sa vie dans toutes les corruptions, que le besoin de conserver ce qu'on a, est bien plus impérieux que le désir d'acquérir ce qu'on n'a pas. Enfin un jour il me dit qu'il m'aimait! — C'est une passion de tigre que celle de cet homme... souple et rampante tant qu'elle s'approche inaperçue de sa proie, féroce et vindicative dès qu'elle veut lui échapper.

— Oh! je le sais, dit Camille qui écoutait avidement Alicia.

— Tu le sais? reprit Alicia. Eh bien! s'il t'a parlé d'amour après t'avoir sans doute poussée dans un abîme sans autre issue que l'infamie, tu dois penser quelle fut mon épouvante lorsqu'il me dit ce qu'il voulait. Imagine-toi mon effroi lorsque je le repoussai avec indignation, et qu'il me jura qu'il fallait être à lui ou perdue, et qu'il me laissa brisée dans l'âme de ses paroles, brisée de fatigue d'une lutte infâme. Le soir vint, son affreuse

complice rentra. Songe que c'était mon premier malheur! je ne la soupçonnais pas ; elle me consola, elle me promit de ne plus me quitter ; elle me combla de soins presque maternels... et ce ne fut que le lendemain que je me rappelai combien sa figure était livide quand elle me présenta un verre d'eau sucrée qu'elle m'avait préparé. A peine je l'avais bu que je m'endormis... Camille, tu parles de malheur et de mourir ; tu parles d'insultes et de crimes... eh bien! Camille... moi, je m'endormis innocente et pure, et je m'éveillai flétrie et déshonorée.

— Déshonorée ! s'écria Camille.

— Déshonorée dans le sommeil, sans défense, sans pouvoir appeler ni Dieu, ni les hommes, ni moi-même, ni la mort à mon aide. Déshonorée, entends-tu... Et quand je rouvris les yeux, je rencontrai le visage de Camisard qui riait sur le mien.

— Infamie ! s'écria Camille.

— Oui... infamie, répéta Alicia que ses souvenirs bouleversaient dans l'âme ; c'est une infamie, un crime que les lois punissent du bagne, mais à condition que la victime viendra étaler devant les tribunaux son déshonneur et sa flétrissure... à condition qu'elle rentrera dans la société pour y être montrée du doigt et poursuivie de joyeux demi-mots et d'équivoques grossières... Je le savais, ou plutôt je le sus ; il me le dit... Il m'étala froidement l'aspect de mon avenir parti de cette heure de déshonneur... et, après m'avoir flétrie, il me laissa avec l'effroi de ma vengeance... Je ne me vengeai pas.

— Oh !... s'écria Camille ; oh ! malheureuse Alicia ! et moi, moi, où étais-je alors ?...

— Huit jours après tu te mariais, huit jours après j'étais au bal de tes noces, à côté de mon bourreau, et je riais avec lui, et je te voyais heureuse, et je me disais... voilà l'avenir qu'il m'a perdu ; jamais je ne mettrai sur mon front cette couronne blanche de mariée... Va, j'ai

bien souffert aussi, Camille, mais je n'ai jamais pensé qu'il fût juste de mourir pour le crime des autres. Infâme de cœur et souillée, j'aurais pu tromper quelque honnête homme! je ne l'ai pas voulu, et je me suis dit: — Je vivrai seule et par moi seule. — Si je ne suis pas un peintre sans renom, je le dois à ce malheur; Camisard m'a remis mon existence à porter avec un fardeau de plus que n'en avait l'orpheline; mais l'orpheline n'a pas fait comme toi. A dix-huit ans, car je n'avais que dix-huit ans, car j'étais belle aussi, tu t'en souviens, belle à faire l'amour d'un homme, bonne aussi à faire son bonheur; eh bien! à dix-huit ans, je ne désespérai pas de ma vie, j'en arrachai une espérance, voilà tout... et cependant ce n'est pas là mon plus affreux malheur.

— Quoi! s'écria Camille, tu as eu d'autres douleurs plus poignantes?...

— Oui, plus poignantes.

— C'est encore un crime, sans doute, qui te les a données.

— Non, Camille, ce fut plus affreux, ce fut l'honneur qui me les imposa.

— Mon Dieu ! que vas-tu me dire ? reprit Camille à qui le cœur manquait de penser qu'Alicia avait si long-temps souffert seule et sans se plaindre.

— Ecoute, dit Alicia. Je commençai alors ma carrière de peintre, et je trouvai partout des hommages que je repoussai avec une froideur qui me fit plus d'ennemis que tu ne penses. Parmi tous les hommes que je rencontrai, il se forma une sorte de ligue contre moi ; c'était une tâche que chacun se donnait de me séduire et de me perdre. On dirait que la vertu des femmes est importune aux hommes ; il n'est séductions, lâchetés, infamies qu'ils n'emploient pour l'égarer, et puis il n'est mépris et outrages dont ils ne l'accablent.... Mourir, parce qu'ils sont infâmes, oh! ce serait faire une trop belle part au crime; il faut vivre pour oser le mépriser ; il faut vivre pour oser être heureux...

— Heureux ! s'écria Camille.

— Heureux ; oui... oui, Camille... j'ai espéré être heureuse... J'aurais pu l'être, et je puis l'être encore.

— Ah! tant mieux, tant mieux, s'écria Camille ; ah ! si je pouvais t'y servir, Alicia.... Mais enfin qu'avais-tu donc espéré ?

— Le voici, le voici, reprit Alicia en essuyant quelques larmes et en rassurant sa voix. Parmi tous ces hommes qui me poursuivaient de leur amour, l'un d'eux me parut digne du mien, de celui que j'avais à lui offrir. C'était en lui, une indépendance d'idées, un mépris des lois du monde, des rigueurs de salon, des proscriptions de pruderie qui me rassurait ; c'était en même temps une puissance de vouloir, une audace, un courage à porter ses opinions les plus exaltées et ses actions les plus folles qui me charmaient, qui me prirent, qui me soumirent à lui... Je l'aimai. O Camille ! qu'il y a dans le cœur d'endroits par où l'on peut souffrir ! Si tu savais, dans tous les longs

détails d'un amour long-temps poursuivi, ce que j'eus à supporter : lorsque cet homme me demandait à genoux ma vie pour en faire la sienne, ma vie si pure, disait-il, si tu savais comme je pleurais en moi! Il y a de ces tortures qu'on n'imagine pas quand on ne les a pas subies. Lorsqu'il me serrait la main, lorsqu'il croyait avoir beaucoup osé de la porter à ses lèvres, lorsqu'il s'empressait de rassurer ma rougeur qu'il croyait si innocente... que j'avais de désespoir dans l'âme, car je le trompais .. Lui, noble, jeune, beau, amoureux, et qui m'offrait sa vie, il se faisait un remords d'alarmer une femme qui avait dormi dans les bras d'un autre... et pourtant je l'aimais, je l'aimais comme une folle. Si j'avais été pure de corps comme d'âme, je lui aurais dit : Je suis à toi... je suis à toi ; mais je n'osais pas. . cependant je l'aimais ; il fallait en finir, mourir ou me donner... Je voulus être honnête envers lui, il le fut cruellement envers moi. Un soir, que Dieu me donne la force de te le ra-

conter, un soir, il était près de moi, amoureux, implorant, à genoux. Je pleurais aussi, et je tremblais... Veux-tu être à moi? me disait-il; veux-tu être à moi? — Oui, lui dis-je, Maurice.

— C'était Maurice? s'écria Camille en reculant.

— Oui, c'était Maurice.

— O mon Dieu! fit Camille en tombant à genoux et avec une expression de nouveau désespoir qui montrait qu'une espérance était entrée dans son âme, avec Alicia dans sa tombe, et que cette espérance s'en allait encore...

— Oui, c'était Maurice... à qui je ne voulus pas me donner, sans qu'il sût ce que j'étais... sans lui avoir avoué qu'il n'aurait que le premier battement de mon âme. Oh! tu parles de souffrir... mais, mon Dieu, que dirais-tu si tu avais eu à subir, comme moi, ce silence d'une demi-heure qui suivit mon aveu, silence où je voyais ma vie passer et se débattre dans

les pensées qui obscurcissaient le front de Maurice. Tu parles d'avoir souffert, mais, mon Dieu! tu serais morte dix fois... toi, s'il t'avait dit avec son visage implacable et impérieux :

— « Alicia, je serai ton ami jusqu'à la dernière goutte de mon sang... Je ne puis pas être ton mari; je ne le pourrais être qu'à une condition, ce serait de tuer Camisard, et encore son souvenir se coucherait-il entre toi et moi dans notre lit nuptial. Je verrais dans la nuit son rire insultant qui me dirait : — J'ai tenu ta femme entre mes bras... — Non, c'est impossible. Quant à celui qui après ton aveu osera être ton amant, il doit se sentir le pouvoir de t'aimer tant que le cœur lui battra, et moi... »

— Toi, toi, m'écriai-je, tu ne m'aimes donc pas ainsi?

— « Non, me dit-il, je suis coupable, je t'ai mal jugée, je t'ai crue une femme comme tant d'autres, plus rusée seulement, plus habile

que tant d'autres, et j'ai voulu lutter avec toi. J'ai voulu faire ce que j'ai fait pour tant d'autres. »

— Ah ! lui répondis-je alors, c'est ce que je viens de te dire qui te fait me mépriser.

— « Non, me répondit-il du même ton sombre et résolu ; pour cela, pour cet aveu, je t'estime ; pour cet aveu, je t'aimerais, si je pouvais t'aimer comme tu le mérites. Ecoute-moi, Alicia, tu es trop forte pour moi, et moi trop impérieux pour toi ; il te faut un amant qui soit l'esclave de ta supériorité ; je veux être le maître de celle que j'aimerai, et ce ne sera que devant sa faiblesse que je me ferai esclave. Nous avons un pacte plus sacré à faire entre nous... Nous pouvons être amis... Voulez-vous être mon amie, Alicia? »

— Je l'aimais tant, que j'acceptai. Il le fut, mon ami, il l'a été ; mes succès, il les a vantés, il les a produits ; il a été le héraut de mon nom ne pouvant me donner le sien ; mon

honneur, il l'a fait respecter ; ma vie, il l'a rendue riche, il l'a arrachée dès le lendemain de ce jour à la misère qui la menaçait. Le lendemain, il m'écrivait : — Ma sœur, je vous envoie ce qui vous appartient dans ce que je possède.

— Mais, s'écria Camille haletante et en se relevant, ces sermens qu'il t'a faits !

— L'insensé m'avait juré de ne jamais aimer une femme qui valût mieux que moi ; il m'avait dit que l'amour ne serait plus qu'un jeu de sa vie, et que notre amitié le dominerait toujours de toute la hauteur de sa sainteté ; et voilà en quoi il m'a trompée en t'aimant : il aime mieux ton amour que mon amitié.

— Alicia, Alicia, dit Camille en sanglotant ; ah ! dis-tu vrai, m'aime-t-il ainsi ?

— Camille, lorsqu'il me forçait à menacer Camisard de son crime pour qu'il te défendît contre ton mari et madame de Brémont, il achetait ton repos au prix de ma douleur.

— Et tu te sacrifiais ainsi, pauvre sœur?

— Oui, parce qu'il était près de moi pour me soutenir; mais lorsque j'ai été surprise tout à coup par ta présence chez lui, et que je t'ai vue presque dans ses bras, alors j'ai senti que j'avais gardé une espérance au fond de l'âme, une espérance vague, incertaine, une espérance d'être aimée un jour, qui s'est enfuie de mon cœur au moment où je l'ai accusé, et qui maintenant n'y rentrera jamais, car je sais à quel point il t'aime, aujourd'hui qu'il a scellé son amour de son sang.

— Que dis-tu? Ah! c'est ce fatal duel qui nous sépare. N'est-il pas l'homme qui a voulu tuer mon mari?

— Quoi! tu ne sais donc rien? s'écria Alicia.

— Rien... rien... Mais qu'a-t-il donc fait?

— Ce qu'il t'avait promis, il l'a tenu... Avant d'aller s'exposer à la rage de ton mari, il avait attesté ton innocence; il avait fait plus, Camille, et quoique ceci ne soit rien pour une âme comme la tienne, il faut que tu le saches.

Assuré qu'il était, qu'après sa mort tu n'aurais plus un protecteur, il t'avait léguée à son oncle, à M.r de Marquoy, et sa fortune devait te revenir par les mains de ce vieillard. C'était un engagement pris par l'un et par l'autre. Le seul qu'il n'eût pas dit tout haut, parce qu'il n'eût pas trouvé de complices pour le lui laisser tenir, c'était de ne point se défendre contre ton mari.

— Il ne s'est point défendu?

— Comment! s'écria Alicia, tu ne le sais pas? Trois fois ton mari l'a ajusté longuement et à son aise... trois fois la balle de Maurice s'est enfoncée à terre et à ses pieds... Enfin à la quatrième, il a été frappé... aussi assassiné qu'on peut l'être quand on se laisse tuer.

— Oh! le malheureux, le malheureux, s'écria Camille.

— Eh! penses-tu, poursuivit Alicia, que s'il n'avait été étendu sur son lit où il se mourait, tu eusses eu à souffrir de toutes les hor-

reurs qui t'ont frappée?... Il ne les savait pas, Camille... il te croyait protégée par madame de Brémont, il ignorait ta résolution; son oncle ne voulait pas la lui dire, et moi, je ne l'osais pas. Tant qu'il ne pouvait pas se lever pour te secourir : lui dire ce que tu souffrais... c'eût été le tuer.

Camille sanglotait et pleurait en écoutant Alicia.

— Et maintenant, reprit celle-ci, voici la lettre qu'il t'écrit, et où il te demande de vivre.

— Donne, ah! donne, répondit Camille en essuyant ses yeux pleins de larmes.

Elle lut à haute voix la lettre suivante qu'elle entrecoupait de ses exclamations éplorées :

« Camille,

« Il ne faut pas que vous mouriez. Le sui-« cide n'est que le droit du crime et celui de « la misère. Il n'y a que le remords et la pau-

« vreté qui soient insupportables. Vous êtes
« innocente, et l'amitié d'Alicia vous épar-
« gnera des douleurs pour lesquelles vous n'au-
« riez aucune force.....

— Ton amitié ! dit-il.

— Oui, répondit Alicia, c'est en mon nom qu'est passé le contrat qui te libère envers Césarine.

— Mon Dieu ! mais je ne puis, je ne veux pas.

— Continue.

« Qu'un tel sacrifice de sa part ne vous pa-
« raisse pas trop grand. Je puis vous dire,
« moi, ce qu'elle n'oserait vous dire, ce qu'elle
« aurait honte de calculer devant vous : le
« prix que lui coûte votre repos, quelque
« grand qu'il soit, attaque à peine la fortune
« considérable que lui ont acquise ses talens.
« Acceptez-le....

— Jamais, ah ! jamais, s'écria Camille.

— Tu oublies que c'est moi qui te sauve,

que c'est une femme, ton amie, reprit Alicia... Je ne t'ai pas dit que je lui avais juré de te le faire croire.

— Et il l'a espéré! dit Camille. Oh! de lui, je ne le puis... de lui, que je verrais tous les jours, oh! j'aurais honte d'être ingrate.... honte d'être reconnaissante... c'est impossible... Je lui ai dit que je l'aimais... Je ne puis... je ne puis plus accepter.

— Continue.

« Rien, Camille, rien, je vous le jure, ne « vous importunera plus en ce monde. Ma « vue, la vue d'un homme à qui vous avez « dit, dans un moment d'égarement et par « pitié pour lui, sans doute, à qui vous avez « dit que vous l'aimiez, sa vue, sa présence ne « vous reprocheront plus un aveu auquel il « ne croit plus.

— Il n'y croit plus! dit Camille.

— Non... mais continue.

« Je quitte la France cette nuit; je vous

« laisse avec ma sœur, vivez pour elle, et ne « lui apprenez pas à me maudire. »

— Quoi ! s'écria Camille, il part ! sans doute, le désespoir dans le cœur.

— Oui. dit Alicia, il part, et depuis deux jours un testament est déposé chez son oncle ; ce testament, dont celui-ci a rompu le cachet malgré sa sainteté... ce testament dispose de toute sa fortune en ta faveur ; ce testament dit qu'il te prie à genoux du fond de sa tombe de ne pas refuser de Maurice mort, ce que tu refuserais de Maurice vivant.

— Et il part... répéta Camille avec désespoir ; il part !

— Non, tu vois bien qu'il va mourir loin, bien loin, pour que sa mort même ne te touche pas, perdue qu'elle sera dans quelque obscur village d'Italie.

— Et tu ne l'as pas arrêté ! s'écria Camille.

— Camille, reprit Alicia, ce n'est pas pour moi qu'il voudrait vivre.

— Je te comprends... répondit Camille ; je te comprends. — O mon Dieu !... s'écria-t-elle après un moment de silence.

— Que crains-tu?... dit Alicia qui l'avait comprise.

— Mais, le monde, le monde me salira encore ; il dira que je me suis vendue.

— N'as-tu pas assez perdu ta vie pour cette vaine crainte du monde? et quelle injure le monde t'a-t il épargnée?... Laisse-le dire, le monde est un lâche, il n'injurie que ceux qui le craignent, il ne crache au visage que de ceux qui ne le foulent pas aux pieds.

— Mais toi, Alicia ; toi, tu aimes aussi Maurice?

— Je l'ai aimé, Camille, et je ne suis plus que sa sœur.

— Oh! tu en mourrais... dit Camille en regardant Alicia avec doute et désespoir.

— Camille, reprit Alicia, rappelle-toi à cette heure suprême ce que je t'ai dit autre-

fois... Je suis libre, moi, je suis forte, j'ai pris aux hommes leur place et leur sceptre. Je leur dispute leur gloire et leur puissance; je me sens une mission d'enseigner aux femmes comment elles peuvent s'affranchir du joug de leur protection; encore quelques années, et quand je serai l'artiste le plus célèbre de mon époque; si la fantaisie m'en prend, je choisirai un mari ou un amant, comme ils choisissent une femme ou une maîtresse pour avoir une esclave... Maurice avait raison, je suis trop forte pour lui, il est trop impérieux pour moi; il veut protéger et moi aussi; nous ne sommes que deux amis.

— Alicia, jure-moi que tu vivras.

— Je te le jure ici où tu avais préparé ta mort. Je te le jure devant Dieu auquel je crois.

— Eh bien donc! reprit Camille avec une exaltation mêlée de joie et de martyre, achevons notre sacrifice; toi, celui de ton cœur; moi, celui de mon honneur... Viens... viens...

et que Dieu que tu as invoqué nous donne la force d'être heureuses.

Elles sortirent et quittèrent la maison que madame de Lubois avait habitée pendant huit ans de mariage. La voiture dans laquelle elles montèrent les conduisisit rue de Varennes. Elle s'arrêta d'abord devant la maison d'Alicia, et Alicia en descendit seule. Elle alla ensuite jusqu'à la porte de Maurice, et Camille en descendit à son tour. Elle frappa à la porte qui fut lente à s'ouvrir comme pour l'avertir que c'était sa vie qu'elle allait donner. Camille monta, et après avoir sonné, elle demanda à un domestique qui lui ouvrit, si son maître était visible.

— Je vais le savoir, répondit le domestique en cherchant à pénétrer le voile dont Camille s'était enveloppée.

Il entra chez son maître, et lui dit qu'une dame inconnue voulait lui parler. Maurice, occupé à écrire, entendit à peine et donna ordre d'introduire la dame. Quand Camille

fut entrée dans cette chambre où elle avait de toutes ses douleurs souffert la plus vive, où elle avait douté de Maurice, elle releva son voile.

— Camille ! Camille !... s'écria Maurice, vous, vous, ici... que venez-vous me demander ?

Camille lui tendit la main, et avec un sourire triste et doux, un regard confiant et serein, elle lui répondit :

— Je viens vous demander si vous voulez m'emmener en Italie avec vous.

XIX.

—

Conclusion.

Nous n'avons, pour notre part, aucune moralité à tirer de cette histoire. Les romanciers sont gens, comme on sait, qui corrompent la société et qui la calomnient. A l'un des critiques les plus distingués de notre époque, qui a imprimé cette accusation contre la lit-

térature, l'auteur de ce livre disait : — Croyez-vous que s'il était possible, à l'heure qu'il est, d'ouvrir la porte d'un salon où se trouvent vingt personnes, et de mettre à nu l'histoire de ces vingt personnes dans tous ses détails et dans toutes ses époques; et nous ne disons pas un salon donné, un quartier donné, une classe donnée, nous disons un salon, un quartier, une classe quelconques, croyez-vous qu'il ne s'y rencontrât pas plus de vices, plus de hontes, plus d'infamies que dans le roman le plus immoral?

Le critique répondit : Oui.

Si chacun de nos lecteurs veut se faire à lui-même la même question, et y répondre franchement; s'il veut bien regarder autour de lui, il faudra qu'il reconnaisse que dans le monde qu'il a traversé, il a trouvé mille fois, de plus odieuses histoires que celles que nous venons de raconter. Eh bien, nous laissons à ce monde tel qu'il est fait, nous lui laissons à tirer la moralité du roman.

Cela se passa quelques mois après le départ de Camille et de Maurice ; c'était dans les Tuileries, par une belle journée de janvier, froide et sèche, par une de ces journées où les femmes vont promener, dans ce jardin, leurs riches toilettes d'hiver, leurs manchons et leurs fourrures.

Madame Drancy se promenait au bras de son mari, convoyée de chaque côté de deux ou trois beaux, qui ricanaient en caressant leur barbe sous leur menton, leur cravate sous leur barbe. On fit rencontre de Camisard. Madame Drancy marcha droit à lui, et l'abordant avec toutes les démonstrations d'amitié et de coquetterie imaginables :

— Mon Dieu ! lui dit-elle, que je suis charmée de vous rencontrer. J'ai bien des félicitations à vous faire : vous avez été nommé député... on vous a enfin rendu justice.

— Je vous remercie de votre intérêt. On a bien voulu me tenir compte de trente ans de

services voués à la France seule, et d'une conduite politique qui n'a jamais transigé avec les vrais principes.

— Et puis, ajouta Drancy, votre nomination est bonne, en cela qu'elle prouve combien les électeurs commencent à comprendre que la moralité d'un homme doit entrer dans ses titres à la confiance du pays. Nous avons assez de ces brouillons politiques, qui ne se recommandent que par des opinions extrêmes, il nous faut des hommes sages, qui rassoient la société sur des bases solides de religion et de morale.

— A propos, reprit Adèle, à propos de religion, vous avez eu le malheur de perdre madame de Brémont.

—Hélas! oui, fit Camisard, le chagrin qu'elle a éprouvé de la conduite de Lubois et surtout de celle de Camille...

— Qui l'eût dit? répliqua Adèle, cette pauvre Camille.

— Je ne sais pas, reprit Drancy, j'en ai eu toujours mauvaise idée, aussi je la voyais à peine ; elle a failli compromettre Adèle.

— Que veux-tu, repartit madame Drancy, c'était une amie, une camarade de pension. J'espérais que de bons conseils...

— Qui saluez-vous donc là? dit Camisard, qui avait à volonté la vue courte ou perçante.

— C'est madame Launay.

— Ah! Césarine! n'est-elle pas avec votre frère?

— Oui. C'est une très aimable petite femme, bien rangée, un charmant ménage. Antoni est tout-à-fait de leurs amis. Adieu, monsieur Camisard, je vous quitte ; j'aperçois madame Launay qui me fait signe, nous dînons ensemble... je vais la rejoindre.

— Un mot, fit Drancy. N'y a-t-il pas parmi les propriétés que vous a laissées madame de Brémont, par son testament, une petite mai-

son près de Corbeil, avec quelques arpens de jardin ?

— Oui, oui ; la Maison-Rouge.

— C'est cela. Eh bien ! si vous n'y tenez pas et que vous vouliez vous en défaire, je m'en arrangerai peut-être. Je suis un peu las du bruit de Paris. Je veux me retirer et vivre en patriarche.

— Nous en causerons quand vous voudrez, dit Camisard. Vous serez le voisin d'Alicia ; elle a une propriété charmante au bord de la Seine, où elle vit fort retirée.

— Eh ! eh ! les proverbes sont la sagesse des nations, ajouta un monsieur beau, de ceux qui entouraient madame Drancy : quand le diable fut vieux, il se fit ermite.

— Je crois bien, reprit Adèle, qu'il y a autant de chagrin que de sagesse dans sa retraite. Camille, après tout, lui a joué un tour infâme. Alicia aimait Maurice depuis plus de sept ou

huit ans. Ils faisaient presque ménage ensemble, demeurant porte à porte.

— Ça ne sera pas si long avec madame de Lubois, reprit le même monsieur beau ; une femme exigeante, impérieuse : il en sera bientôt fatigué. Il a fallu toute la patience d'Alicia qui lui passait toutes ses aventures. Mais madame de Lubois, je ne lui en donne pas pour six mois.

— Bon Dieu! que deviendra-t-elle? reprit Adèle d'un ton piteux.

— Pardieu! reprit le beau en piochant agréablement la terre du bout de sa canne, elle deviendra ce que tant d'autres sont devenues... une femme entretenue.

— Eh mais! fit Drancy, il me semble qu'elle n'est pas autre chose.

Sur ce mot, on se salua et on se sépara.

Et maintenant qu'on nous permette à nous

d'écrire ici, à côté de ce jugement, la parole du Christ au jardin des Oliviers :

Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat.

« Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre à cette femme. »

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.